

LETTRES  
PAR  
UN OFFICIER  
D U

CENTIÈME RÉGIMENT,

*Jean Le Conteur,*  
CONTENANT un détail exact de la guerre  
dernière sur la côte de Malabar, avec des  
observations sur les mœurs, les coutumes &  
les usages des indiens; K

TRADUITES

D' U N

MANUSCRIT ANGLOIS.

*par le Rev<sup>d</sup>. Thomas Siorel,*  
*Recteur de*  *St. Jean*  
*à Jersey*

A N I S M E, (x)

---

M. DCC. LXXXVII.

(x) à Jersey. De l'imprimerie  
de M. Phil. Dumasq.



46  
7 11  
7



## PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

*IL y a plusieurs années que je fis con-*  
*noissance avec un jeune officier d'environ*  
*28 ans. Il n'étoit pas comme la plupart*  
*de ceux de son âge, qui n'entrent dans*  
*l'armée que pour se livrer à un esprit de*  
*dissipation. Il avoit un violent attache-*  
*ment pour les lettres; tout le temps qu'il*  
*pouvoit dérober au service étoit consacré*  
*à cette étude. J'avois contracté la même*  
*habitude. Cette similitude de goût &*  
*d'inclination nous fit d'abord souhaiter*  
*de nous voir souvent & nous unit en-*  
*suite par l'amitié la plus étroite. Nous*  
*étions fréquemment ensemble; nous lisions*  
*les mêmes livres; nous nous trouvions*  
*dans les mêmes cercles; nous partagions*  
*les mêmes amusemens. Il fallut enfin se*  
*séparer; mais nous gardâmes toujours*

correspondance. Il m'apprit dans une de ses lettres qu'il avoit acheté une lieutenance dans le centième régiment & qu'il alloit s'embarquer pour les Indes orientales, sur des transports qui étoient sous la conduite du fameux Johnstou. Il me fit les protestations d'une amitié éternelle & me conjura de ne point changer à son égard. Il me promit de me faire tenir de ses nouvelles & de me donner une juste information de tout ce qui viendrait à sa connoissance. Il m'a tenu parole ; j'ai reçu plusieurs lettres de lui, comme il étoit dans les Indes, dans lesquelles il m'instruit de tout ce qu'il a vu de plus intéressant ; à son retour à Londres il m'a fait tenir le reste. C'est ce précieux monument de l'amitié la plus pure & la plus parfaite que je mets sous les yeux du public. Si le lecteur trouve dans ces

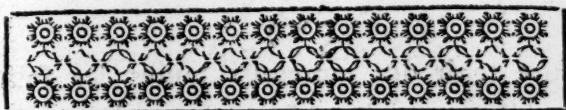
## DU TRADUCTEUR.

*lettres autant de plaisir que j'en ai goûté à suivre mon ami dans ses narrations gaies, amusantes, instructives, il n'aura pas sujet de se plaindre de les avoir lues. Il y a long-temps qu'elles eussent paru, si j'avois pu obtenir plutôt sa permission : sa modestie lui a toujours fait traiter de bagatelle ce qui, selon moi & tous ceux à qui je l'ai communiqué, méritoit les plus grands éloges. En effet ces lettres contiennent une suite de faits non interrompus, dont l'ensemble forme une histoire exacte & détaillée de tout ce qui a rapport à la guerre dernière sur la côte de Malabar. Tout cela est accompagné de réflexions vraies & solides sur la conduite de ceux qui avoient le commandement tant par mer que par terre. On y trouvera des pensées neuves & profondes sur la génération des êtres ; des observa-*

vi P R É F A C E , &c.

tions également curieuses & instructives sur les mœurs, les coutumes & la politique des différens peuples qu'il a eu occasion de visiter.

Je ne parlerai point ici du mérite de ma traduction : si elle est bonne le public éclairé saura bien l'apprécier : si elle est mauvaise, toutes les raisons du monde ne pourroient la rendre meilleure ; tout ce que j'en puis dire, c'est que je l'ai rendue aussi parfaite qu'il m'a été possible. J'ai consulté des personnes éclairées qui m'ont fait part de leurs conseils : l'auteur qui entend parfaitement notre langue, a vu chaque feuille avant qu'on l'envoyât à l'imprimerie ; il a lui-même corrigé les endroits où je m'étois écarté de l'original & m'a suggéré plusieurs idées qui lui avoient échappé dans la composition & dont j'ai fait mon profit.



LETTRÉS  
D'UN OFFICIER  
DU  
CENTIÈME RÉGIMENT.

---

PREMIÈRE LETTRE.

*S. Jago, 14 Avril 1781.*

*Mon cher \*\*\**

ACCOUTUMÉ comme vous êtes à réfléchir sur tout, un voyage des *Indes*, des observations sur la nature du climat, des mœurs, des coutumes qui diffèrent des nôtres presque à tous égards, ne peuvent manquer de vous offrir un spectacle agréable sous quelque forme qu'il se présente à vos yeux. Dans cette vue j'ai résolu de garder un journal détaillé de tout ce que je verrai de plus intéressant & de vous en



faire tenir des morceaux toutes les fois que j'en aurai l'occasion. Je ne doute pas que je ne vous paroisse fort inférieur à la plupart de ceux qui m'ont précédé dans cette carrière : vous ne verrez ici ni cette délicatesse , ni cette profondeur qu'on admire dans leurs écrits ; vous n'y trouverez rien d'admirable ni par le style , ni par le choix des idées. Mais tandis que plusieurs de ces auteurs peignent de tête ou repètent ce que d'autres ont déjà dit plusieurs fois auparavant , j'aurai du moins le mérite d'avoir été sur les lieux & de vous dire les choses telles qu'elles me paroîtront , & c'est par-là que j'espère d'attirer votre attention & d'avoir quelque part à votre reconnoissance. J'ai dessein de vous tracer , dans ces lettres , un fidelle tableau des combats qui nous attendent dans l'*Inde* , & des événemens qu'ils amèneront nécessairement à leur suite ; je ne vous déguiserai rien ; je vous dirai sans détours ce que je penserai de notre con-

duite politique & militaire , de nos généraux & de tous ceux qui auront quelque part au commandement. Au reste , je n'avancerai rien qui ne soit conforme à la plus scrupuleuse vérité , dont je n'aye été témoin oculaire ou qui ne soit fondé sur les autorités les plus incontestables.

C'est ici la première terre où nous ayons débarqué depuis notre départ de *Portsmouth*. Nous n'avons pas dessein d'y rester longtemps ; dès que nos soldats seront un peu remis des fatigues de la mer , & que nous aurons pris les rafraichissemens dont nous avons besoin , nous ferons voile pour le *Cap*. Mais tandis que les autres chargent des provisions sur la flotte ou jouissent d'un délassement nécessaire , je vais tâcher de vous donner une légère idée de la nature du pays , des mœurs & du gouvernement de ceux qui l'habitent.

*S. Jago* , une des principales îles de *verd* , est sous la domination des portugois. Le sol en est excellent ; mais on n'y voit par

tout que des terres en friches. Les habitants conviennent qu'un peu de culture le rendroit fort fertile & lui feroit produire de tout en abondance. Ces hommes sont d'une stupidité étonnante ; ils ne savent que répondre lorsqu'on veut les exciter à l'industrie ou qu'on leur demande pourquoi ils ne tirent pas un meilleur parti de leur situation. Mais il est facile d'en pénétrer les causes : ils sont accoutumés , dès leur enfance , aux exactions les plus violentes ; ils ont perdu toute idée de propriété ; & ils aiment mieux rester dans l'inaction que de voir le fruit de leur labeur passer dans les mains d'un Tyran.

Le clima leur offre des fruits exquis qui deviendroient fort communs , si on prenoit soin de les cultiver. Des cannes de sucre qui viennent d'elles-mêmes , ci & là , font assez connoître de quoi l'île seroit capable entre des mains laborieuses. L'herbe des forêts & des prairies suffit à la nourriture d'un bétail qui est même

très-multiplié, parce qu'il est indifférent à l'homme qui le mène paître de restes dans sa chaumière ou de dormir à l'ombre d'un arbre. Tout l'art du pays se borne à faire croître des pommes de terre, des yams & quelques autres légumes qui sont pourtant très-rares, parce que personne n'en laboure plus qu'il n'en faut pour sa provision. Le coton fait parfaitement bien; il seroit un article fort avantageux si on avoit soin de l'affranchir des restrictions auxquelles il est assujetti; car il est défendu, sur peine de mort, d'en vendre si ce n'est au gouverneur; le prix qu'il en donne est peu de chose & souvent rien du tout. Aussi l'île est tombée dans un si grand mépris qu'un honnête homme rougiroit d'en prendre le gouvernement.

Le gouverneur actuel est un sexagénaire, banni du Portugal, il y a vingt ou trente ans, pour un crime capital, commis contre l'état. On le prendroit d'abord pour un homme de mérite; mais on est bien

détrompé lorsqu'on vient à connoître son caractère & qu'on voit la manière injuste dont il en use envers ses malheureux concitoyens. Il les accable des taxes & des impositions les plus exorbitantes ; le pauvre est obligé souvent de lui céder jusqu'au dernier obole. Tous gémissent dans la misère. Le despote, lui-même, victime de son avarice, est réduit presque à mourir de faim. Mais si, au lieu de retenir les hommes & d'étouffer en eux jusqu'au germe de l'industrie, il faisoit des lois pour assurer les droits & la propriété d'un chacun ; s'il renonçoit à ses vexations & se contentoit d'un tribut juste & modéré, il verroit bientôt naître une noble émulation dans tous les esprits, les campagnes se couvrir des plus riches moissons, de nombreux vergers se charger de fruits de toute espèce, des plantations de sucre & de coton occuper la place des stériles buissons, le bonheur régner dans toutes les familles, ses revenus s'accroître tous les jours



jours & le pays devenir de plus en plus peuplé. Tous les vaisseaux de guerre trouveroient ici d'amples provisions ; les marchands attirés par l'appas du gain , y apporteroient à l'envi les productions des autres climats , & les richesses y verseroient de toute part ; le Portugal sûr d'un nouveau débouché pour ses vins & ses manufactures reprendroit , peut-être , son ancienne splendeur. Voilà comme la liberté est la source de tous les biens & la récompense de ceux qui la protègent. C'est au sein de la liberté que tous les arts prennent naissance & trouvent leur accroissement : c'est sous ses auspices que les terres se défrichent , se fertilisent & que les hommes prennent de la dignité. Quelle idée devons-nous donc avoir de ceux qui ne font usage de leur puissance , que pour abrutir les hommes & les garder dans une honteuse soumission ? Que devons-nous penser de ces princes qui devroient être les pères de leurs sujets & qui leur donnent



des maîtres si peu dignes de les commander ?

Le gouverneur de S. Jago a un droit absolu sur la vie comme sur la bourse de ses sujets ; mais il est rare qu'il en fasse exécuter aucun. La vue d'un malheureux qu'on mène au supplice n'est pas ce qui flatte le plus ses yeux : l'or est la seule idole de son cœur ; il est le centre & la fin de tous ses desirs. Si, malgré ses attentions à s'emparer des biens d'un chacun , un homme est assez fortuné que de faire quelques petits gains , à son insu , il en est informé , il veille ses démarches , & le moindre prétexte suffit pour le mettre dans une prison d'où il ne sort , qu'en lui cédant tout ce qu'il avoit épargné pour le soutien de sa famille ou pour adoucir les infirmités de la vieillesse. Quel honneur , quelle probité , quelle vertu pouvez-vous attendre dans un tel pays ? Vous ne devez donc pas être surpris si je vous dis que ses habitans sont filous , lâches , perfides , paresseux. Les esclaves

n'ont jamais été vertueux ; si ceux-ci l'étoient , ce seroit un phénomène nouveau sur la terre.

Mais ne suis-je pas plaisant de vous entretenir de politique & de faire l'entendu sur des sujets qui aussi-bien vous sont plus familiers qu'à moi ? Je vais donc quitter ces tristes matières & si je puis , créer ma narration. Je ne vous ai encore rien dit des femmes de S. Jago , d'un sexe qui répand tant de douceur & d'amertume sur nos jours ; & c'est de quoi je veux vous entretenir.

Les préjugés de l'enfance nous aveuglent jusqu'à un certain point & nous empêchent souvent de voir les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes. Il se peut que je ne fasse pas aux femmes du pays toute la justice qui leur est due ; mais il me semble qu'il y en a plusieurs qui pourroient le disputer à un grand nombre de nos belles angloises. Il est cependant assez probable que les hommes qui sont nés dans nos climats,

ont les sens plus engourdis que ceux qui habitent sous la zone toride , & que la nature bienfaisante , toujours occupée du soin de perpétuer les êtres , rehausse l'éclat des femmes en raison des difficultés qu'elles ont à surmonter pour se faire aimer.

Toutes les femmes n'ont pas ici des lèvres grasses , un nez écrasé , une laine courte & crépue sur la tête. On en voit plusieurs avec une bouche charmante , un nez bien fait & des cheveux qui leur descendent jusque sur la ceinture. Mais elles ont un défaut : leur visage est noir ; le jeu des passions les plus vives s'y fait à peine remarquer. Un air aride , un soleil plus ardent qu'un poêle embrasé , leur ont durci la superficie du corps. On ne trouve point chez elles cette blancheur , ce vif incarnat , où se peignent toutes les affections de l'âme & où l'amant lit avec transport tout ce qui se passe dans le cœur de son amante. Mais ne vous figurez pas que ce lan-

gagé leur soit absolument inconnu : la nature perce par tout : j'ai cent fois vu dans le regard, dans le geste d'une noire beauté, plus de grâce, plus d'expression que dans les discours les plus pathétiques. En effet si un bloc de marbre s'anime & respire sous le ciseau de l'artiste, pourquoi l'amour, qui est bien plus puissant, ne viendrait-il point à bout d'exprimer sur les joues & dans les yeux d'une tendre africaine les feux, les troubles, les inquiétudes inséparables de ceux qui aiment?

Les S. Jagonoises s'habillent fort différemment des européennes : elles ont sur les épaules une espèce de mouchoir dont elles se couvrent la tête dès qu'elles apperçoivent un étranger. Mais si en passant proche d'elles on est privé d'un œillade tendre ou d'un doux sourire, on est assez récompensé d'une autre façon : ce lieu secret où l'amour a établi son trône, est laissé presque à découvert : un morceau de drap mince est tout ce qu'elles mettent autour

de leurs reins ; le moindre vent en sépare les bords & présente un coup d'œil ravissant.

Ne vous récriez pas contre un usage qui est , sans doute , fondé sur l'utilité publique. Dans un pays où la misère s'oppose constamment à l'union des deux sexes , n'est-il point raisonnable que les femmes aient recours aux artifices capables de réveiller des sentimens qui sont plantés dans tous les cœurs & que la prudence voudroit étouffer dans leur naissance ? Qui donneroit , je vous prie , de nouveaux citoyens à l'état ? qui remplaceroit cette foule de victimes que la mort lui enlève tous les jours , si on ne tentoit les hommes à remplir des devoirs qui leur sont imposés par la nature ? Licurgue employa autrefois la majesté des lois pour autoriser ce que les femmes font ici d'elles-mêmes & par instinct : il donna aux filles de Sparte l'habit le plus propre pour enflammer la cupidité des jeunes hommes. Vous n'avez pas ou-



blié qu'elles dançoient nues au milieu des fêtes publiques , & cet usage étoit consacré par la présence même des vieillards.

Nous passons notre temps de la manière la plus agréable. Nous avons pris une telle aversion pour la mer que nous nous trouvons comme dans un espèce de paradis. Nous ne voyons que des montagnes escarpées , des campagnes vastes & stériles , une solitude affreuse , qui n'est égayée que par la vue de troupeaux vagabonds & de quelques malheureux dont le visage blême & les regards baissés annoncent la misère ; & ces tristes objets ont mille fois plus de charmes pour nous que les concerts , les bals , les spectacles les plus ravissans n'en avoient au sein même de la capitale. Nous nous portons tous bien ; nos provisions sont embarquées ; nous espérons partir dans deux jours. Dans ma prochaine vous entendrez parler de notre expédition du cap.

*A Dieu.*



## I I. L E T T R E.

*S. Jago , 24 Avril 1781.*

UN événement imprévu vient de nous arrêter encore pour quelque temps. Nous étions dans la plus parfaite sécurité, les matelots alloient tous les jours à terre & on ne pensoit pas plus à les retenir que si nous eussions été dans la paix la plus tranquille, lorsque les françois sont venus nous surprendre le 16 du présent mois. Tout le monde a vanté le courage & la conduite de M. Johnston, & vous savez tout ce qu'on a publié sur son compte. Fier d'avoir remporté un avantage assez mince sur une frégate françoise, il s'est vanté plusieurs fois dans la chambre des communes, qu'un 50 canons anglois, pouvoit faire tête à un vaisseau de ligne françois. Ce sont apparemment ces assertions hardies qui lui ont obtenu l'escadre dont il est présentement chef. Vous allez voir

comme il a tenu parole & combien peu il méritoit la confiance du gouvernement. Vous savez déjà que son escadre consiste en un 74 canons, un 64, trois 50 & trois frégates légères. Mais pour vous mettre plus en état de lui rendre justice, il faut commencer par vous apprendre quelle étoit la disposition de la flotte lorsque nous fûmes attaqués.

C'est un usage invariable dans la marine de mouiller au-dehors de ceux qu'on a sous convoi, afin d'être toujours à portée de les protéger; mais pour montrer que nous n'étions pas faits pour les règles vulgaires, il a plu à M. Johnston de mettre son escadre en lieu de sûreté & de laisser les autres veiller à leur propre conservation. Telle étoit notre situation lorsque les françois sont venus presque nous surprendre.

Un de nos transports qui, je ne sais par quel accident, s'étoit écarté des autres le jour précédent, aperçut une flotte qui

avançoit vers nous ; il nous en avertit ; mais nous restâmes tranquilles. Vers les neuf heures du matin , l'*Isis* reconnut que c'étoient les ennemis & repetta les signaux qui se font en pareille occasion. Notre chef daigna pour lors en prendre connoissance.

Cependant M. de Suffrein , à la tête de cinq vaisseaux de ligne , de quelques frégates & autres vaisseaux de guerre , avance sur nous à pleines voiles , bien résolu de nous attaquer. Pour nous , nous étions dans la plus déplorable situation : tous les ponts étoient couverts de provisions nouvellement embarquées ; des barils d'eau , les voiles , les cordages , les cables étoient confusément épars , de tous côtés. Il n'étoit pas possible de faire jouer un seul canon. Plusieurs vaisseaux avoient descendu leurs mâts pour les raccommoder ; & pour comble de malheur presque tous les équipages étoient à terre. Johnston donna le signal du danger. Nos gens s'embar-

quèrent sur des bateaux & firent une diligence inconcevable : nous fûmes attaqués en moins d'une demi-heure , & dans cet espace de temps nous étions en état de nous défendre. Nos canons tous chargés & chacun à sa place , nous reçûmes les ennemis avec ce courage & ce sang froid qui sont naturels aux anglois.

Suffrein se présente le premier au combat avec une intrépidité capable d'épouvanter les plus hardis ; il fait feu à droite & à gauche sur tous ceux qu'il trouve à sa rencontre ; mais il réserve sa seconde batterie pour un ennemi plus digne de son ambition : à peine est-il le long du *Héros* que , résolu de vaincre ou de périr , il jette l'ancre & livre un combat furieux. Plusieurs transports qui étoient entre eux & l'*Isis* se retirèrent insensiblement & laissèrent la poupe du françois exposée à ses coups. Il fallut céder à deux ennemis aussi avantageusement situés. A sa première décharge l'*Isis* le mit hors de combat , tua plu-

sieurs de ses hommes & lui coupa ses agrès. L'adresse que Suffrein déploya dans cette occasion fit voir qu'il savoit se tirer d'un mauvais pas lorsqu'il s'y trouvoit engagé.

Le vaisseau qui venoit après lui fut encore plus maltraité & eut bien de la peine à se retirer. Il ne fut pas plutôt hors de notre atteinte qu'il perdit tous ses mâts & nous offrit un spectacle vraiment pitoyable. Les autres , découragés par la défaite de ces deux premiers , ne voulurent plus en venir aux mains ; ils se retirèrent peu à peu & se contentèrent de nous tirer de loin quelques boulets , qu'ils jetèrent au hazard.

Le feu n'eut pas plutôt cessé que M. Johnston fit assembler tous les capitaines pour s'informer de l'état de la flotte. Quand il se crut suffisamment instruit, il les renvoya & leur dit de se tenir prêts à partir au premier signal. Mais si , au lieu de perdre en vaines délibérations un temps aussi précieux ,



précieux , M. Johnstou qui ne s'étoit point encore battu, & qui conséquemment n'avoit point souffert, fût allé prendre possession du vaisseau qui venoit de perdre ses mâts , il est probable que Suffrein qui est homme de cœur ne fût pas resté tranquille ; il eût fait tous ses efforts pour nous arracher des mains une proie aussi considérable ; on se fût rallié de part & d'autre , & nous étions sûrs d'une victoire complète. Mais il fut le reste du jour sans faire la moindre démarche ; par ce moyen les ennemis eurent le temps de se remettre de leur peur & de ramasser tous les débris de leur flotte.

Tout le monde a blâmé cette conduite. Les gens graves ont gémi sur le sort de la nation & prononcé les imprécations les plus amères contre Johnstou ; ceux qui sont gais & qui badinent volontiers sur tout , en ont fait une plaisanterie. Un jour, dans une compagnie où j'étois présent, ce sujet vint sur le tapis. Un jeune homme d'environ vingt-deux ans nous apostropha



de la manière suivante : « Vous blâmez Johnſton , & ſuivant vous il eſt digne du dernier ſupplice : je ne vois pas cela. Croyez-vous qu'il ignorât que les françois battus & épouvantés étoient hors d'état de lui réſiſter ? Non , ſans doute , mais il étoit trop généreux pour les pouſſer juſqu'à la dernière extrémité. Je connois M. Johnſton ; il eût rougi de ſ'engraiſſer des dépouilles de ſes ennemis ; & en cela il a eu raiſon ; il a ſuivi à la lettre cette maxime d'un ancien : je crains mes ennemis lors même qu'ils me font des préſens. A ces conſidérations déjà ſolides pour un galant homme, il a joint des réflexions pieuſes & puisſées dans le fond de la religion ; il a toujours enviſagé le bien d'autrui comme une eſpèce de poiſon ſubtile , funeſte à tous ceux qui oſent ſ'en emparer. Suivant ces principes n'avoit-il point raiſon de craindre que la poſſeſſion d'un vaiſſeau bâti & entretenu aux frais d'un monarque étranger , ne fût un jour capable

de faire périr toute son escadre ? » La conversation finit par un grand éclat de rire.

Quoiqu'il en soit, il est certain que les françois eurent tout le temps de se retirer & de se rendre tous les services mutuels dont ils avoient besoin. Au reste, si les avantages que nous avons remportés sont dus à l'adresse des officiers, à la bravoure & à la diligence des matelots, il faut avouer que la modération dont nous usâmes fut toute entière l'ouvrage de notre illustre chef. Il n'y avoit pas un seul homme sur la flotte qui ne se fût fait un plaisir malin d'enlever à la France la seule force capable de nous inquiéter dans les *Indes*.

Une conduite aussi rare & aussi désintéressée, continue un de nos beaux esprits, auroit pu donner prise à ses ennemis. Il est une race d'hommes d'autant plus dangereux qu'ils en imposent par ces beaux noms d'amour de la patrie & d'intérêt public dont ils se servent à toute heure. Ces

gens s'imaginent qu'on n'a jamais rempli son devoir que lorsque renonçant à tout sentiment d'humanité, on a poussé les choses à l'excès. M. Johnston les connoissoit ; il savoit que les raisons ne servent de rien sur eux & qu'ils le condamneroient sans pitié. Après s'être long-temps tourmenté l'esprit & avoir bien songé aux moyens de leur fermer la bouche, il eut enfin recours au stratagème le plus fin & le plus ingénieux dont on ait jamais entendu parler : le soir même du combat, lorsque la nuit commençoit à nous envelopper de ses ombres, & que les ennemis rassurés ralentissoient leurs efforts, il part à la faveur des ténèbres ; tous ses capitaines suivent son exemple. Nous crûmes voir la victoire marcher à leur suite ; la joie éclatoit de tous côtés ; l'honneur, la gloire, l'amour de la patrie parloient dans tous les cœurs ; ces sentimens n'étoient interrompus que par la crainte que Johnston ne pût joindre les ennemis, Quelques

coups de canon entendus de loin ranimèrent nos espérances & nous persuadèrent que nous touchions au terme de nos vœux. Aussitôt que le jour vint à paroître nous montâmes tous à la tête des mâts pour voir si on ne pouvoit point découvrir quelques vestiges de la flotte ; nous restâmes long-temps dans cette attitude, impatiens de ne rien découvrir ; elle reparut enfin , vers les neuf heures du matin. Nous étions si transportés qu'il n'y avoit pas un seul homme parmi nous qui ne crût appercevoir toutes les marques d'une victoire assurée. Tout le monde se figuroit voir le pavillon anglois flotter sur les couleurs françoises ; on n'entendoit que des cris & des acclamations. Mais quelle fut notre confusion lorsque nous reconnûmes notre erreur ? notre joie fut changée en deuil ; une noire mélancolie , mêlée de haine & d'indignation s'empara de tous les esprits.

Si tout le monde a d'abord censuré la

conduite de Johnston, il s'est trouvé dans la suite des ames assez viles pour prendre ouvertement sa défense. Mais qu'on dise tout ce qu'on voudra, il n'est pas possible de le justifier aux yeux d'un juge impartial. Pourquoi se laissa-t-il presque surprendre ? que dire pour le disculper à l'égard des transports & des marchands qu'il laissoit exposés aux insultes du moindre pirate qui eût voulu les attaquer ? pourquoi négliger des avantages qui se présentent d'eux-mêmes & ne pas s'emparer des vaisseaux que nous avions mis hors de combat & à qui la perte de leurs mâts ne permettoit pas de s'échapper ? Je ne vois pas qu'on puisse faire une seule réponse sensée à toutes ces questions. Dirait-on que la prudence, la crainte d'exposer les forces de sa majesté fussent les seuls motifs qui l'arrêtèrent dans toutes ces occasions ? qu'on ne l'avoit pas envoyé dans les *Indes* pour teindre les mers du sang des anglois, mais pour conserver

nos possessions & y joindre la conquête du cap de bonne-espérance ? que le moindre revers pouvoit être funeste ? détruire nos espérances , entraîner la ruine de nos provinces , & causer la perte entière d'un commerce florissant , qui est la source de notre opulence ?

Je n'aime point les téméraires ; je ne prendrai jamais la défense d'un homme en pouvoir , qui se jette tête baissée au milieu du danger , & qui , quand il échoue , renvoye sa défaite sur un destin aveugle qui décide de tout en souverain. Je réserve toute mon admiration pour le commandant sage & circonspect qui ne perd jamais de vue les intérêts de la nation , qui prend ses avantages & ne s'expose que lorsqu'il est sûr de la victoire. Mais voyez-vous rien de tout cela dans la conduite de notre chef d'escadre ? il relâche la discipline , laisse les matelots aller tous les jours à terre , au milieu du plus grand danger , dans le temps que l'ennemi va



fondre sur lui ; il refuse , pour ainsi dire , sa protection aux navires marchands & aux transports ; rempli d'une sécurité criminelle , au lieu d'envoyer reconnoître l'ennemi , il ferme l'œil aux informations qu'on lui donne du danger qui le menace & se laisse presque surprendre ; & il en sera quitte pour de futiles raisons , qui n'en imposeroient pas même à des enfans ? Je sais que ce qu'on appelle prudence est d'un grand poids dans le monde , que ce mot ferme souvent la bouche aux hommes les plus sensés ; que les lâches & les poltrons s'en forment un rempart , à l'ombre duquel ils cachent leur honte & leur bassesse. Mais quelle apparence qu'une flotte défaite & épouvantée pût tenir un moment devant nous ? L'affaire des marchands & des transports , abandonnés contre toutes les règles de la marine , ne passera assurément pas pour une prudence ?

Je ne pousserai pas plus loin l'argument.

Nous avons tous nos momens de foiblesse. La raison est si lente dans ses progrès & les passions si rapides dans les leurs, qu'il n'est pas étonnant qu'on s'y laisse quelquefois surprendre & qu'on se trouve perdu sans ressource avant même de l'avoir même soupçonné. Mais lorsque nous venons à réfléchir & que les nuages sont dissipés; c'est alors que nous voyons l'abyssus dans lequel nous sommes enfoncés; la honte, le désespoir, les remords nous tourmentent, nous obsèdent & ne nous donnent plus un moment de repos. M Johnston maintenant éclairé sur sa conduite passée, est devenu d'une tristesse inconcevable; le monde & la solitude paroissent lui être également à charge, & incapable de supporter les reproches de sa conscience & l'indignation du public; il s'est avisé d'un expédient bas & honteux; il a fait saisir & mettre aux arrêts M. Sutton, capitaine de l'*Isis*. Comme son caractère avoit souffert auparavant, M John-

son a cru qu'il ne pouvoit immoler une meilleure victime , ni se dérober plus adroitement à l'indignation de ses concitoyens.

J'ignore si on avoit eu raison de douter de la bravoure de cet officier , mais tout le monde convient qu'il s'est signalé dans cette dernière rencontre , que c'est lui , en grande partie , qui mit le commandant françois hors de combat , & que , sans cette heureuse circonstance , nous aurions eu beaucoup plus de peine à nous défaire de nos ennemis. Pour vous montrer jusqu'à quel point il méritoit ces éloges , il suffit d'observer que l'équipage refusa long-temps d'obéir à celui qui vint prendre le commandement de son vaisseau.

*A Dieu.*



## III. LETTRE.

*En mer, 5 Août 1781.**Mon cher \*\*\**

**J**E crains que les réflexions que j'ai hasardées dans ma dernière lettre & que ce qui me reste à vous dire sur le même sujet, ne vous donnent des impressions désagréables & ne vous fassent appréhender que je n'aye contracté une forte teinture de médisance dans mes voyages. « Un bon cœur, direz-vous, aime à penser bien des autres & rien ne lui coûte tant que d'exposer leurs défauts. » Mais considérez, je vous prie, le devoir d'un historien. Ne seroit-il point condamnable, si, par des motifs de crainte ou d'une charité mal entendue, il supprimoit ou même déguisoit des faits essentiels ; s'il ne tromperoit point son lecteur en lui représentant les choses différentes de ce qu'elles sont, & si, dans ce cas, il ne mériteroit point la haine & l'in-

dignation des gens de bien ? Ainsi donc le premier devoir d'un historien est de dire toujours la vérité ; mais j'y suis doublement obligé ; je vous l'ai promise & ma parole m'est sacrée ; elle m'est plus précieuse que l'honneur , la vie , la réputation ; j'y suis encore porté par l'envie de vous associer , pour ainsi dire , à tout ce qui se passe autour de moi , & tous absens que nous sommes , de jouir du plaisir de m'entretenir familièrement avec vous & de vous communiquer mes pensées les plus intimes.

Quel autre motif pourroit m'engager à parler de M. Johnston d'une manière si peu avantageuse ? Seroit-ce le désir de le flétrir aux yeux de ses concitoyens ? Mais où en seroit le profit ? nous sommes dans des emplois incompatibles ; il sert dans la flotte & moi dans l'armée ; il est dans un poste éminent & moi je ne suis qu'un simple subalterne ; loin de percer la foule & de supplanter un homme constitué en dignité,

gnité, je ne puis pas même me flatter de faire une seule chose qui m'attire la moindre distinction. Cela seul doit suffire pour me justifier dans votre esprit ; car vous ne me rangerez pas au nombre de ces monstres qui déchirent & calomnient, simplement pour le plaisir de nuire. Mais quand j'aurois l'ame assez noire pour me plaire à empoisonner la réputation des autres, toute ma méchanceté se borneroit à un désir infructueux, & je manquerois absolument mon but : vous êtes le seul dépositaire de mes lettres ; je n'ai ni le temps ni l'inclination de les transcrire ; si vous daignez les conserver, elles resteront ensevelies dans la poudre de votre cabinet ; car je n'ai pas le courage de m'exposer à la critique du public. (a) Je vais donc continuer à vous parler à cœur ouvert & vous informer de tout ce qui nous est

---

(a) L'intention de l'auteur, en écrivant ces lettres, n'étoit pas de les rendre publiques ; c'est à l'importunité de ses amis que nous en sommes redevables.



Arrivé depuis notre départ de S. Jago.

Quelques jours avant que d'arriver dans la latitude du Cap , nous envoyames devant nous un transport qui nous amena un navire hollandois , par qui nous fumes informés que M. de Suffrein nous avoit prévenus & qu'il étoit mouillé dans *Falfe-baye*. Cette intelligence nous surprit d'autant plus que nous étions au fort de l'hiver, dans une saison où les ouragans , qui sont fréquens dans ces parages , rendent la navigation fort périlleuse. Mais uniquement occupé des intérêts de sa nation, Suffrein avoit bravé tous les dangers , & son audace eut le succès qu'elle méritoit : les vents lui furent favorables ; pas un de ces furieux tourbillons qui semblent nés pour la destruction de la nature , ne déranger la tranquillité de sa marche ; sa flotte dématée & presque sans agrès vogua , sans danger , sur la mer paisible.

Je vous ai déjà dit que le jour que nous mîmes la flotte françoise en déroute, nous

Festâmes les bras croisés jusqu'au soir ; que  
 la nuit étoit fermée lorsque nous reçûmes  
 ordre de poursuivre ; que nous la réjoigni-  
 mes enfin , & qu'il étoit en notre pou-  
 voir de la détruire , ou que du moins  
 nous en serions sortis sans perte ; j'ajou-  
 terai que dans ce cas même les françois  
 qui avoient déjà tant souffert eussent été  
 dans la nécessité d'aller se radouber sur la  
 côte d'Afrique , ou dans quelque havre  
 éloigné , & que rien ne nous eût empêchés  
 de prendre possession du Cap. On n'a pas  
 épargné les mauvaises raisons pour discul-  
 per Johnston : on a dit que s'il eût pour-  
 suivi l'ennemi fugitif, il n'eût pas été en  
 son pouvoir de rejoindre les transports  
 qu'il avoit laissés dans le port de S. Jago ,  
 parce que les vents alisés qui souffloient  
 du côté du nord-est , étoient diamétrale-  
 ment opposés à ceux qui vouloient retour-  
 ner dans cet endroit. Mais rien n'empê-  
 choit les transports de l'aller joindre ; il  
 avoit tous les matériaux nécessaires pour

réparer ses vaisseaux en pleine mer & les mettre en état de le suivre. Par ce moyen il se fut emparé de l'établissement le plus précieux de l'univers & Suffrein vaincu ou relégué sur quelque côte éloignée, n'eût pu le croiser dans ses vues.

Ce n'est point ici une de ces réflexions vaines qui n'ont d'existence que dans l'imagination qui les enfantent; c'est l'opinion de plusieurs officiers qui savent parfaitement tout ce qu'on peut faire sur mer & qui étoient indignés de voir que nous restassions deux ou trois semaines oisifs après le combat. Voilà comme le courage & la vigilance de M. de Suffrein, mais encore plus nos délais & notre indolence ont assuré le Cap aux hollandois & réduit en fumée tous ces projets d'ambition, de gloire & d'intérêt dont nous autres soldats ne sommes que trop sujets à nous bercer l'esprit. De tous les moyens que la fortune nous avoit présentés, il n'en restoit plus qu'un seul, & notre chef étoit trop

prudent pour le tenter ; c'étoit de suivre l'exemple de Suffrein & de l'attaquer dans le port.

Cependant notre sortie ne fut pas absolument inutile ; on nous informa que dans la baye de Saldina , à vingt lieues du Cap , il y avoit cinq vaisseaux des îles hollandoises qui alloient partir pour l'Europe. Notre chef ne négligea pas cette intelligence ; il fit voir dans cette occasion qu'il savoit être diligent quand il le jugeoit à propos : il part , sans crainte , à la tête de son escadre , & le 21 de juillet , nous tombâmes de grand matin sur le dos de nos ennemis consternés. Nous eûmes d'une telle circonspection , que nous nous rendîmes maîtres de presque tous leurs vaisseaux avant qu'ils se doutassent qui nous étions ; ils n'eurent pas plutôt découvert notre intention , qu'ils mirent le feu à leurs vaisseaux & se sauvèrent avec tous les effets qu'ils purent ramasser ; on dit qu'ils en emportèrent à la valeur de

400,000 liv. sterl. en diâmens , pierres précieuses , &c.

Quatre vaisseaux furent préservés de l'indie générale , mais nous ne pûmes jamais sauver le cinquième. Il y avoit tout lieu de craindre que la flamme ne se communiquât aux autres , mais on n'osoit en approcher à cause de la poudre qu'il avoit à son bord. Notre illustre chef sensiblement touché de la perte que nous allions faire , ferma pour cette fois l'oreille à la voix de la prudence & s'exposa généreusement à la mort , pour dérober à la mer des richesses immenses prêtes à s'abîmer dans son sein. Il part comme l'éclair & s'élance , pour ainsi dire , au milieu des feux : il toue le vaisseau de sa propre main , exhorte ses compagnons & fait lui-même des efforts étonnans ; son audace fut heureuse , le navire ne sauta que lorsqu'il fut trop loin pour nous nuire ; le grand Johnston eut le temps de se retirer ; il n'eut pas un de ses cheveux brûlés & l'ondeur de la poudre ne passa pas sur lui. Trou-

vez-moi un exemple d'une pareille bravoure. Cette Chimène qui vomissoit des feux, & qui fut domptée par Bélérophon, croyez-vous qu'elle fût aussi formidable qu'un vaisseau couvert de feu & de fumée & qui portoit la foudre & la mort dans ses flancs ?

Après cette victoire remportée sur Neptune & Vulcain, nous fumes trois jours & trois nuits à mettre nos affaires en ordre. Il n'y a point de parfait bonheur sur la terre ; notre joie fut un peu refroidie par la nouvelle que Hyder avoit pénétré dans nos possessions & s'étoit presque rendu maître du Carnatic ; que nos troupes étoient vivement pressées & que les habitans avoient presque tous subi le joug du vainqueur ; que ce pays, autrefois si fertile en grains & en provisions de toute espèce, étoit à court de tout ; que l'agriculture avoit disparu & que les terres étoient en friche ; que les villes étoient réduites en cendre ; qu'on ne rencontroit par tout qu'horreur & désola-



tion, & qu'on tiroit tous les vivres du Bengal.

La haute opinion de notre chef & l'idée qu'il avoit donné de son propre mérite dans la chambre des communes, obscurcie pour quelque temps, avoit repris son premier éclat ; Johnston n'étoit plus un homme ordinaire ; tout le monde rejettoit l'aventure du S. Jago sur un moment d'inadvertance. Nous étions tous persuadés que, réveillé de son assoupissement & éclairé sur sa conduite passée, il alloit effacer cette disgrâce par la ruine entière de ses ennemis. Nous nous imaginions déjà Suffrein humilié, consterné, implorant notre merci ; mais le bruit d'un conseil de guerre vint troubler ces images flatteuses. Soit crainte, soit jalousie, il est rare que ces sortes d'assemblées en viennent à quelque chose de fort hardi. Peu de gens se sentent assez de courage pour se dévouer à une mort dont il ne leur reviendra d'autre honneur que d'avoir contribué à la

gloire d'un personnage qui leur est odieux : Un homme placé à la tête des affaires a mille motifs d'ambition qui n'existent point par rapport aux autres : l'envie d'éclipser des rivaux dont l'éclat l'incommode ; le désir d'attirer les regards de la multitude , de passer pour le père commun de la patrie ou d'avoir part à la faveur du prince , sont les aiguillons qui le poussent sans cesse à la gloire. De là vient que les republiques ont ordinairement de si grands désavantages dans les guerres qu'elles ont à soutenir contre les gouvernemens monarchiques.

L'issue du conseil n'a jamais été bien connue. On dit qu'il fut honorable à ceux qui le composoient & qu'il ne s'agissoit de rien moins que de poursuivre l'ennemi jusque dans ses derniers retranchemens. J'ignore les raisons d'une pareille décision ; je n'oserois dire que la lâcheté du chef en fut la principale cause ; ce seroit faire injure à des hommes dont le patriotisme

& la valeur sont connus. D'ailleurs Johnston ne venoit-il pas de s'exposer à leurs yeux de manière à les convaincre que la crainte de la mort n'entroit pour rien dans ses actions ? Il est vrai que des gens malicieux n'ont pas craint d'avancer que l'avarice est le seul Dieu qui l'inspira dans cette occasion, & qu'on le verra tourner le dos toutes les fois qu'il ne fera pas de la partie. Mais n'y a-t-il point toujours du mérite à braver la mort & à envisager de sang froid un gros vaisseau qui va voler en éclats sur nos têtes ? Ce n'est pas pour lui qu'il travailloit ; tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, nous avions droit à ces prises ; le moindre mousse, le moindre soldat ne pouvoit, sans une grande injustice, en être exclus. Y a-t-il un homme assez osé pour accuser M. Johnston d'avoir formé l'affreux projet de nous en priver un jour ?

Le 24 nous avons levé l'ancre ; tous en bonne santé, & bien résolus de nous fi-

signaler à la prochaine rencontre; nous pen-  
 sions toucher au moment où les françois  
 alloient sentir la pésanteur de nos coups.  
 Tout confirmoit cette espérance; la dé-  
 cision du conseil; l'ennui qui commen-  
 çoit à s'emparer des troupes de se voir  
 si long-temps sur mer, & la famine qui se  
 faisoit sentir de plus en plus. Mais John-  
 ston n'étoit pas fait pour se laisser don-  
 ner la loi, pour se mettre en peine si des  
 mercénaires se trouvoient bien ou mal sur  
 des transports, ou si la mort les mettroit  
 bientôt dans une situation à ne plus mur-  
 murer. Il méditoit des projets plus nobles  
 & plus dignes de son ambition; indigné  
 d'être à toute heure exposé aux insultes  
 & aux menaces du furieux Suffrein, deux  
 jours après notre départ, il informa le gé-  
 néral, qu'il avoit résolu de retourner dans  
 le pays de sa naissance & en moins de deux  
 heures sa sentence fut mise en exécution.  
 Mais prudent à son ordinaire, il ne vou-  
 lut pas s'exposer seul sur les vastes mers

qui nous séparent de l'Europe ; le *Jupiter* eut ordre de le suivre & il ne l'abandonnera , sans doute , pas un instant qu'il ne l'ait rendu à sa patrie & à ses chers amis.

Si ce grand homme méprisa les triomphes & le bruit des combats , on assure qu'une victoire bien plus glorieuse l'attendoit dans le sein même de Lisbonne ; une beauté d'environ 18 ans , opulente , la plus parfaite & la plus accomplie de son siècle , régnoit sur son cœur depuis plusieurs années , & bruloit pour lui des feux les plus ardens. Si nous étions encore dans ces temps fortunés , où tout se faisoit par le ministère des dieux , je n'aurois pas grand' peine à justifier mon héros. Je vous dirois que la belle alloit tous les jours au temple demander à *Vénus* le retour de son amant , & que la déesse compatissante la lui peignoit toutes les nuits en songe , pâle , tremblante , éplorée , le conjurant de ne pas s'exposer plus long-temps aux insultes d'un barbare françois , de mépri-  
ser

ser de vains lauriers, de venir au milieu des fêtes & des solennités d'une noce brillante se refaire de ses fatigues & oublier tous les affronts qu'il avoit essuyé dans les travaux de Mars. Mais comme l'impitoyable philosophie a banni toutes ces merveilles, & qu'on veut voir sans détours les choses comme elles se passent, je vous dirai ingénument que l'impatience d'épouser une jeune portugaise est, selon plusieurs, le seul & unique motif qui l'ait engagé à nous abandonner dans une si malheureuse situation. Je ne porte point d'envie à son sort; je voudrois qu'à l'âge de vingt ans, il goûtât éternellement entre les bras de sa belle tous les plaisirs que Mahomet fait espérer aux fidèles musulmans & que Suffrein fût à cinq mille lieues de nous.

Nous étions alors dans la plus furieuse consternation; réduits à trois vaisseaux de ligne & dans le voisinage d'un ennemi actif & entreprenant, la moindre intel-



ligence eût suffit pour nous perdre , & lui  
 donner l'empire absolu de la mer des In-  
 des ; notre chute eût entraîné celle de nos  
 plus riches possessions sur la côte de Co-  
 romandel. Rien de plus facile à Suffrein  
 que de couper les vivres au Carnatic &  
 d'obliger nos troupes à capituler. Ces ter-  
 rens immenses que nous avons acquis au  
 prix de tant de sang , ne seroient plus  
 pour nous ; notre commerce des Indes se-  
 roit tari dans sa source ; l'Angleterre pri-  
 vée de ses ressources ordinaires , seroit  
 contrainte de congédier ses flottes & ses  
 armées , & de subir les conditions qu'on  
 voudroit lui imposer. Ce n'est ni l'hu-  
 meur ni le chagrin qui m'inspirent ces ré-  
 flexions. Vous m'avouerez qu'il n'eût pas  
 été en notre puissance d'empêcher Suffrein  
 d'enlever nos trois vaisseaux. Or la flotte  
 de l'amiral Hews est inférieure à celle  
 que les françois lui opposoient dans les  
 ondes & il avoit toutes les peines du mon-  
 de à se soutenir contre elle. Que feroit-

il donc si Suffrein venoit contre lui avec un renfort de huit vaisseaux de ligne ? Vous sentez bien qu'il lui faudroit céder ou, ce qui est la même chose, rester caché dans le fond de quelque port. Jugez alors des conséquences & me dites, si je vous ai rien exagéré. C'est ainsi que tout se tient dans la guerre & qu'une seule faute amène souvent une foule de maux à sa suite.

Je ne puis m'empêcher de tourner un moment les yeux sur moi-même & d'envisager mon sort. Suffrein va fondre sur nous, nous abymer ou nous envoyer dans une indigne prison. Que vont devenir tous ces projets d'élévation que je vous confiois dans la simplicité de mon cœur ? Je croyois me signaler, tenir une conduite à mériter l'approbation de tous ceux qui en seroient les témoins ; j'espérois faire une fortune honnête, cueillir quelques lauriers & couler tranquillement le reste de mes jours. Quelle mortification ? quel contre-

temps ? un seul homme va détruire toutes ces espérances. Il me semble voir l'Angleterre chancelante s'écrouler sur ses fondemens , & prête à devenir la victime de ses ennemis. Mais il faut opposer un front mâle à la fortune.

Je pourrois vous peindre la consternation qui s'empara de tous les esprits lorsque nous fumes abandonnés ; les réflexions sévères que nous fîmes contre le ministre ; le parallèle peu flatteur que nous tirâmes entre lui & le grand homme qui nous a rendus si florissant dans la guerre dernière ; vous dire comme on trouva qu'un homme qui tient les rênes d'une nation doit les diriger au bien commun de l'état , sans écouter ces vaines clameurs que les turbulans & les envieux font retentir sans cesse à ses oreilles ; qu'il doit punir les lâches , récompenser les braves , s'appliquer à connoître le caractère d'un chacun & ne donner la préférence qu'à ceux qui en sont vraiment dignes.

C'est par cet art que le célèbre Pitt a tiré l'Angleterre de l'assoupissement où elle étoit plongée au commencement de son administration , l'a faite craindre & respecter dant toutes les cours étrangères ; & non pas en se laissant égarer à chaque lueur trompeuse qu'on faisoit briller à ses yeux , en cédant aux brigues & aux cabales ou en donnant les emplois les plus éminens aux créatures de l'opposition. Je pourrois ajouter que..... mais j'abandonne ces réflexions à votre sagacité ; & sans me tourmenter plus long-temps d'un mal sans remède , je vais tâcher d'écarter ces images importunes qui m'obsèdent malgré moi & vous tracer si je puis , un fidelle tableau du Cap.

*A. Dieu.*

## I V. L E T T R E.

*En mer, 12. Août 1781.**Mon cher \*\*\**

**S**I monsieur Johnston eût eu le courage de mettre la décision du conseil en exécution, j'aurois vu la terre du Cap; je pourrois entrer dans des détails plus exacts, & vous communiquer mes propres observations sur tout ce qui auroit frappé mes yeux. Mais il faut nécessairement que je m'en rapporte au témoignage d'autrui. Ce qui me console, c'est que nous avons un officier qui a fait ce voyage par ordre de la société royale..

La température du Cap de bonne espérance est sujette aux plus grandes variations; dans l'été le soleil est presque vertical, dans l'hiver il est à cinquante-trois ou cinquante-quatre degrés; ainsi on passe du froid le plus piquant à la chaleur la plus insupportable. C'est à quoi nous de-

vons attribuer en général ces tempêtes & ces ouragans qui causent de si grands ravages sur terre & qui sont si funestes à ceux qui vont sur mer. Le climat n'est cependant pas ce qu'il y a de plus incommodé ; l'air qu'on y respire est fort agréable ; les fruits & les végétaux d'Europe y font à merveille ; mais l'affreux despotisme empoisonne tous ces biens & plonge les habitans dans la plus stupide indolence. Le laboureur n'ose donner à son champ le degré de perfection qui est nécessaire pour obtenir des récoltes abondantes. Le Gouverneur du Cap n'est pas moins absolu que celui de St. Jago ; il lève des taxes tout aussi exorbitantes ; mais cette oppression est consacrée par les lois & il agit sous la direction des états de Hollande.

On est d'abord surpris de voir des républicains dont tous les principes tendent à l'égalité, accabler ainsi leurs colonies ; mais l'étonnement disparaîtra si l'on con-



fidère que les besoins de l'état demandent tous les jours de nouvelles dépenses ; que des taxes sont toujours odieuses ; que ceux qui gouvernent la republique payent comme les autres & que ce qu'on lève sur les provinces est autant d'épargné pour eux. Les habitans du Cap sont si fatigués de ces impositions qu'ils ne faisoient qu'attendre le moment de notre arrivée pour se déclarer en notre faveur.

C'est dans ce pays que se trouvent les animaux du monde les plus remarquables : l'éléphant, si rare par la masse de son corps & par son instinct, est originaire du Cap ; le rhinocéros, célèbre par la corne de deux ou trois pieds qui lui croit sur le nez, par sa stupidité & par l'im-pénétrabilité de sa peau, habite dans ses vastes forêts. C'est dans ces immenses retraites qu'on a vu pour la première fois l'orang-outan, animal qui nous ressemble presque à tous égards : il marche comme nous sur deux pieds ; ses jambes, ses mains, ses bras

sont faits comme les nôtres. Il a le front bas, les yeux rapprochés & les oreilles sans bourlet. Les anatomistes assurent que le mécanisme, la forme & la disposition intérieure des parties de son corps sont absolument les mêmes que dans l'homme. Il n'a ni la méchanceté, ni la brutalité des autres singes; ses mœurs sont fort douces & il ne fait mal à personne. Il se chauffe avec les hottentots dans les bois; mais il n'a pas l'esprit de maintenir le feu quand ils sont partis. Dans la saison que les fruits viennent à manquer, il va sur le bord de la mer chercher des crabes; il jette de petits cailloux dans les poissons à écaille, pour les manger à son aise sans crainte d'en être mordu. Ces foibles marques d'intelligence & encore plus la forme de son corps l'ont fait prendre pour un homme véritable; les indiens prétendent même qu'il a une langue, que c'est par pure malice & pour n'être pas obligé à travailler, qu'il ne parle pas. De là le nom d'orang.

outan , c'est-à-dire l'homme des bois. Ce n'est cependant qu'une bête dont l'instinct se borne à sa propre conservation ou à la propagation de son espèce. Malgré tout ce qu'en peuvent dire les gens les plus prévenus , on ne trouve chez lui aucune étincelle de ce feu divin qui nous éclaire & nous met si fort au-dessus des autres animaux. Il n'est donc pas vrai que la matière seule puisse s'élever à des connoissances bien étendues ; que l'esprit & la raison , comme le prétendent quelques-uns , dépendent d'une organisation & d'un mécanisme particulier.

De tous les quadrupèdes qui habitent le Cap , le zèbre est le mieux fait & le plus élégamment vêtu ; il a la beauté du cheval & la légèreté du cerf ; sa robe est rayée de bandes alternatives , si régulièrement rangées que la nature semble avoir employé la règle & le pinceau pour les dessiner. Dans les femelles ces bandes sont blanches & noires ; jaunes & noires dans

Les mâles. Cet animal est ordinairement plus petit que le cheval & plus grand que l'âne. On n'a pu réussir à le dompter entièrement : il est têtu comme un mulet & rétif comme un cheval vicieux. Il y a toute apparence que si on accoutumoit dès son enfance le zèbre à la domesticité, il deviendrait traitable & pourroit être d'un grand service à l'homme.

(a) L'hypopotame, connu dans l'écriture sainte sous le nom de béhémot, se trouve encore dans les rivières du Cap de bonne - espérance. Cet animal est d'une force prodigieuse : on l'a vu lever sur son dos des bateaux chargés de plusieurs hommes. Il mesure depuis le museau jusqu'à la queue de seize à dix-sept pieds : il a quatorze ou quinze pieds de grosseur ; ses jambes longues de trois pieds ont deux pieds & demi de circonférence : il a la tête longue de trois pieds & grosse de huit

---

(a) Ce mot signifie cheval de rivière.

pieds. Ses dents sont si dures qu'elles font feu avec l'acier. On les préfère à l'ivoire pour faire des dents postiches. Sa peau sèche est si dure qu'une balle de fusil ne peut la percer d'outre en outre. L'hypopotame se nourrit d'herbe, de racine, de ris, de canes de sucre & de poisson. Il est si pesant qu'il ne pourroit attraper à la course aucun des animaux.

La difficulté qu'il trouve à marcher le rend fort timide. Il s'aventure rarement à quitter les rivières où il fait son séjour ordinaire. Il a une grande facilité à nager, il peut rester long-temps au fond de l'eau & y marcher comme à terre. On dit qu'il n'a qu'un petit à la fois. Il diffère absolument du cheval pour la forme. C'est apparemment le hennissement de sa voix qui lui a obtenu le nom de cheval de rivière.

Voilà les animaux les plus singuliers du Cap qui soient parvenus à ma connoissance. Les hollandois le trouvèrent peuplé d'une race d'hommes qui ne mérite pas moins

moins votre attention. Les hottantots , indigènes du pays sont beaucoup plus petits que les européens. Ils font à la divinité le sacrifice de la moitié de leur sexe. Huit ans est l'âge ordinaire de cette cruelle opération. On lie la victime , on l'étend sur le dos, le prêtre lui fait une incision, lui enlève le testicul gauche , remet à la place une boule de la graisse d'une brebis , préparée avec quelques herbes médicinales & recout la playe avec un nerf d'oiseau. Il lui couvre le corps de la même graisse & pisse par-dessus. Il donne encore au patient une couche de la même graisse & le frotte si rudement qu'il le laisse comme mort sur la place.

Tout le monde se retire. Le malheureux abandonné à lui-même se traîne comme il peut dans une cabanne voisine , qui est bâtie à dessein ; il y reste seul sans alimens ; il en sort ordinairement au bout de deux jours parfaitement rétabli , & pour en convaincre les spectateurs on dit qu'il se met



à courir aussi vite qu'un cerf. Les femmes passent pour avoir une espèce d'excroissance qui leur descend depuis l'os pubis jusqu'au milieu des cuisses, en forme de tablier; mais ce fait me paroît fort douteux; des personnes qui ont vu plusieurs de ces femmes, m'ont assuré qu'elles n'ont rien de particulier à cet égard.

Les hottentots ont les lèvres grosses, les sourcils épais, la tête grosse, le corps maigre, les membres menus. Ils se frottent les cheveux de graisse & de suie, & comme ils ne les lavent jamais, il s'y amasse tant de poussière & d'ordure qu'ils se colent à la longue les uns contre les autres & ressemblent à une toison de mouton remplie de crotte. Ces peuples sales & dégoûtant se nourrissent de chair pourrie & infecte. Ce qui leur abrège tellement les jours qu'il est rare qu'ils vivent plus de quarante ans. Les hottentots ne sont pas naturellement noirs, mais ils se rendent tels par art. On dit que les hollandois

leur prirent une petite fille qui devint parfaitement blanche. Les mères applatissent le nez à leurs enfans ; elles regardent un nez proéminent comme une grande difformité.

Les hottentots ont un amour si excessif pour la liberté qu'ils ne veulent entreprendre aucun travail ni pour eux ni pour les autres. Persuadés que la nature n'a mis aucune différence entre les hommes , ils ne croient pas qu'aucun ait droit de les commander. Ils regardent avec le plus grand mépris ceux qui se devouent à la volonté d'autrui , ou qui font le vil métier de mercénaires. Les hollandois n'ont jamais pu les engager à vivre parmi eux. Ils leur ont pris des enfans & les ont envoyés en Europe , pour voir si , après leur avoir donné du goût pour nos mœurs & nos usages , ils ne pourroient point engager leurs parens à quitter leurs chaumières , pour demeurer dans des maisons plus commodes. Mais à peine étoient-ils

de retour, qu'entraînés par une espèce d'instinct, ils se dépouilloient de leurs habits d'étoffe, & méprisant le luxe & la faste de nos villes, ils retournoient avec joie parmi leurs anciens compagnons & se vêtoient comme eux de la peau d'une brebis.

Ces peuples ont un goût décidé pour la graisse de mouton. Ils s'en oignent le corps, & s'en font des bonnets. C'est sans doute afin d'être à portée de se procurer un article aussi essentiel qu'ils se sont toujours appliqués à élever des troupeaux & qu'ils n'ont pas cru que ce soin fût indigne d'eux. Au reste ils paroissent avoir toutes les qualités requises pour faire de bons bergers; foibles, indolens ils sont très-propres à veiller sur des animaux qui ne demandent ni force ni activité de la part de ceux qui les gouvernent, qui n'ont qu'à leur trouver de bons paturages & se mettre à couvert des ardeurs du soleil. Ces homuncules paroissent un peu mieux à la

suite d'un timide troupeau, que ces monstrueux géans, ces furieux Cyclopes qui, après avoir forgé la foudre aux antres de Lemnos, étoient réduits à garder des moutons sur les montagnes de la Sicile.

Les brebis du Cap sont fort singulières; beaucoup plus petites que les nôtres, elles ont des queues d'une grosseur démesurée; on en voit qui pèsent jusqu'à vingt livres; cette partie de leur corps n'est qu'une masse de suif. Les brebis d'Europe ont une couche de graisse sur les reins & celles-ci n'y en ont du tout point. Les physiciens pensent avec beaucoup de raison, que ce qui les rend si différentes de celles des autres pays, n'est rien autre chose que la graisse des reins qui leur est descendue jusque dans la queue. Cette remarque paroîtra moins étonnante si l'on considère que la brebis est un animal pour ainsi dire factice, qui a pris dans la domesticité les caractères que les hommes & le climat lui ont imprimé, & qu'elle n'a presque plus

rien de commun avec le moufflon qui passe à juste titre pour être la souche primitive de cet animal utile.

Ce que je vous ai rapporté des jeunes hottentots qui trouvent tant de plaisir à rejoindre leurs parens, & l'exemple de quelques européens qui ont quitté leurs compagnons pour aller vivre avec les sauvages du Canada, a fait conclure à un écrivain célèbre que les bois, les rochers & les antres ont un charme naturel qui ne se trouve point dans nos pays policés, & que la société loin de perfectionner la nature humaine la gêne & la contraint. A ce compte un désert affreux, égayé par le hurlement des bêtes sauvages, le croassement des corbeaux, la voix plaintive des hibous; des campagnes stériles, hérissées de ronces & d'épines; la faim, la nudité, la crainte d'être à toute heure dévoré par des bêtes farouches, exposé à la morçure des reptiles venimeux, donneroient à l'homme des sensations plus agréables

qu'un séjour où des lois sages ne laissent rien à la violence, où les foibles n'ont point à craindre qu'un plus puissant les opprime ou leur enlève le labeur de leurs mains ; qu'un séjour où une honnête industrie nous donne des ressources assurées & nous met en état de nous procurer l'assistance des autres, dans un temps où nous ne pouvons plus pourvoir à nos besoins ; qu'un séjour où le commerce & l'industrie amènent des richesses qui, reparties entre tous, chacun se ressent de l'aisance publique ; où tandis que les uns forcent la terre à leur donner des alimens nécessaires ou exposent leur vie pour la communauté, les autres cultivent leurs facultés intellectuelles, perfectionnent les arts, réculent les bornes de l'esprit humain & s'imortalisent par des chefs-d'œuvres qui feront l'admiration des siècles futurs.

Des hommes à moitié sauvages & encore couverts de leur crasse ; des européens qui n'avoient ni feu ni lieu, sans indus-



trie ou trop paresseux pour travailler , se sont relegués dans les bois , pour éviter des lieux où la politesse & l'aisance publique leur reprochoient sans cesse leur misère , leur grossièreté , leur paresse ; & l'on en conclut que l'homme est fait pour vivre en sauvage , & que la société est un état de violence , contraire à la nature ? Mais sommes-nous faits pour nous revolter contre la nature ? nous opposer à ses lois ? & la contrarier dans ses vues ? On n'ose l'affirmer. Il faut donc que fois ou autre , elle brise ses digues & reprenne son ancienne liberté. Alors semblable à un torrent impétueux , on la verra surmonter ses rives , se répandre de tous côtés , renverser nos temples , nos maisons , nos édifices publics & tous ces monumens où le goût & la délicatesse brillent également , & les arts & les sciences , enfans de la société , rentrer pour toujours dans le néant. Les Minos , les Licurgue , les Solon , tous les législateurs anciens & modernes , s'il

en reste encore quelque souvenir , passeront pour des enfans dénaturés qui nous avoient gardés pour des milliers d'années dans un état de revolte contre notre mère commune. On se moquera des poètes , des orateurs , des philosophes ; tout ce que nous appellons diffèrnement , goût , délicatesse , élégance passera pour les rêveries d'un esprit en délire ; la vertu , la justice , l'honneur , la probité ne seront pas même connues. Les ronces , les chardons , les herbes stériles & venimeuses prendront , dans nos jardins , la place de la rose & de l'élémeone ; nos prairies redeviendront des marécages ; nos fertiles valons , inondés par le débordement des eaux , infecteront l'air de leurs exhalaisons ; funestes pour tout autre , ils feront le repaire des crapeaux & des animaux immondes ; le lion & le tigre règneront dans les lieux où la chèvre & l'agneau broutoient l'herbe fleurie ; la mer que nous avons domptée cessera d'être notre empire ; les liens

qui nous réunissent & qui intéressent tout un peuple à notre bonheur particulier , étant rompus , il n'y aura plus de communication entre nous , & l'homme ne verra plus dans l'homme un appui , un père , mais un ennemi , acharné à sa perte. Que deviendront alors l'honneur , la probité , la morale , la vertu qui ont fait la gloire des peuples qui les ont cultivés ? Car on voit bien que ces choses ne peuvent exister sans société.

J'aimerois autant qu'on nous diroît que l'amour de l'être , n'est qu'une chimère ; qu'un jour viendra que les hommes se poignarderont tous ou se jeteront la tête en bas du haut de quelque précipice , & que c'est de cette façon que finira le genre humain. Car on a vu de tout temps des gens fort sensés qu'on n'a jamais pu empêcher de finir leurs jours d'une manière tragique , & le nombre en est assez grand. Il faut compter beaucoup sur la bonne foi de ses lecteurs pour hazarder de pareilles ab-

surdités. Mais l'auteur étoit persuadé de ce qu'il avance. J'en serai convaincu, lorsque, fuyant les villes & les campagnes, je le verrai se plonger dans l'affreuse solitude des bois, pour y goûter ce bonheur qui, selon lui, est si conforme à la nature humaine.

Je ne me ferois pas amusé à refuter cette paradoxe si je n'avois rencontré dans l'armée & ailleurs, des hommes qui paroissent penser comme M. Rénald sur ce sujet. Ils avoient sans doute oublié que l'usage de la parole qui nous met en état de nous communiquer nos pensées; que notre foiblesse, nos besoins réciproques, la raison qui nous élève si haut & qui nous apprend à employer à un but commun toutes nos facultés corporelles & intellectuelles; que la perfectionnabilité qui se trouve en nous seuls sont des indices certains que nous sommes faits pour vivre en société. A moins qu'on n'aime mieux dire que la nature qui n'a fait rien en vain, nous a donné mille fa-

cultés, mille énergies inutiles, & qu'elle nous en a refusé plusieurs qui nous auroient mieux convenu.

Puisque nous étions destinés à passer notre vie dans les forêts ou dans le creux des rochers, & à vivre de chair comme les animaux de proie; pourquoi la nature ne nous donnoit-elle pas la fourrure de l'ours, la griffe & la légèreté du lion ?

Comme vous êtes convaincu qu'il faut rapporter tout à la raison, vous ne trouverez pas mauvais, que j'aye un peu exercé ma critique au dépens d'un auteur estimable par ses talens & ses lumières, & dont les ouvrages lui ont attiré l'admiration de toute l'Europe.

Ce n'est pas sans raison que le gouvernement avoit projeté la conquête du Cap. Il n'est point dans ces mers d'endroit plus important par sa situation & ses productions. Tous les vaisseaux qui vont ou qui reviennent des Indes passent dans son voisinage. Nos flottes y auroient trouvé en tout

tout temps des provisions & des rafraichis-  
 semens. Nous aurions pu en tirer un au-  
 tre avantage , & sauver des sommes im-  
 menses qui passent tous les ans à la France  
 & au Portugal. Le sol de ce pays est par-  
 faitement bien adapté au raisin : il y a un  
 héritage où l'on fait actuellement un vin  
 excellent, qui est connu sous le nom de  
*constance* & qui ne le cède pas aux meil-  
 leurs vins d'Europe. Il seroit facile d'y en  
 faire croître plus qu'il n'en faudroit pour  
 nos établissemens d'orient.

Je vous ai déjà dit que nous fumes in-  
 formés par un hollandois que les françois  
 nous avoient prévenus & qu'ils étoient  
 dans *Falfe-baye*. Plusieurs étoient d'opinion  
 que ce fait méritoit d'être éclairci & que  
 nous devions nous assurer par nous-mêmes  
 de la vérité des choses. Tout le monde  
 commence à croire que l'information étoit  
 destituée de fondement. Voilà bien des  
 sujets de plainte contre Johnston ; mau-  
 vaise administration , bévue , paresse , in-



dolence, pour ne pas dire poltronnerie ;  
 crédulité, abandon de la flotte dans une  
 situation périlleuse. Mais cela ne nous re-  
 garde pas ; c'est à la nation à juger sa con-  
 duite. Ce qui me touche le plus dans ce  
 moment, ce sont les ravages affreux que  
 la faim commence à faire sur la flotte.  
 Je vous en informerai dans ma prochaine ,  
 à moins que la mort ne termine mes jours  
 auparavant. Je me porte aussi bien que ma  
 situation présente le permet.

*Adieu.*



## V. L E T T R E.

*Jouhanna, 22 Sept. 1781**Mon cher \*\*\**

Nous partîmes de la baie de Saldina avec des provisions pour un mois. C'est le temps ordinaire qu'on met à passer delà dans cet endroit. Mais comme notre passage a duré le double, nous ne fumes pas long-temps avant de nous appercevoir qu'il étoit nécessaire de mettre tout le monde aux courtes allouances. Le premier article qui nous manqua fut l'eau; nous étions réduits à n'en avoir qu'une pinte par jour, qui étoit si insipide qu'on avoit bien de la peine à la boire, parce que c'étoit de l'eau de mer distillée. Le scorbut & les fièvres, maladies ordinaires en pareil cas, se manifestèrent de tous côtés. Il n'y a que ceux qui se sont trouvés dans ces climats sur mer & à court de provisions,

qui puissent se former une juste idée de notre situation. Je défie l'imagination la plus vive & la plus féconde de vous tracer une scène capable de vous donner l'horreur que le spectacle de ces tristes maladies en a produit sur l'esprit de ceux qui en furent les témoins. Figurez-vous d'un côté des scorbutiques , immobiles , étendus sur des matelats , minés d'ulcères & qui avoient le sang si corrompu que leur corps putréfié ressembloit , pour la couleur , à celui d'un négre ; d'un autre des gens en délire , dévorés par une fièvre brulante & qui montroient par leurs extravagances la nature humaine dans sa plus grande dégradation. Imaginez-vous les cris , les douleurs , les desirs insensés de ces misérables , qui imploroient notre secours , qui nous demandoient tout , excepté ce que nous pouvions leur donner , & qui périssoient faute d'une goutte d'eau douce pour étancher leur soif , d'un morceau de pain levé ou de viande fraîche pour fortifier leur esto-

mac ou rafraichir leur sang. On ensevelissoit quatre ou cinq morts tous les jours sur la plupart des navires ; & dans le seul vaisseau de ligne , qui nous restoit , le nombre des morts & des mourans étoit si considérable qu'il y avoit à peine assez d'hommes pour faire la manœuvre. Au milieu de toutes ces perplexités nous fumes surpris d'un calme , durant lequel les plus résignés avoient bien de la peine à se soutenir contre l'image affreuse d'une mort qui paroissoit inévitable.

Un vent favorable vint ranimer nos espérances & nous mit en vue de la place tant désirée. Il n'est pas possible d'exprimer le changement que cette circonstance causa dans tous les esprits. Nous étions pâles, maigres, défigurés , & probablement qu'en moins de quatre jours nous aurions tous péri ; mais la seule idée d'une prompte débarquement donna pour ainsi dire une nouvelle vie à tous les équipages. Au seul nom de terre , vous auriez vu des malheu-

reux , moitié putrifiés , lever la tête par centaine , jeter un regard languissant vers cette mère chérie , & refermer les yeux pour jamais à la lumière. Figurez-vous notre joie qui augmentoit à mesure que nous approchions du port , & comme nous devorions de l'œil toutes les choses nécessaires à la vie ! Nous sentions par avance notre santé renaître & notre vigueur se rétablir. Nous passions les jours entiers à contempler la terre ; des malades qui avoient resté des semaines entières sans bouger du lit , sortoient de leur cabane , pour voir une chute d'eau , comme si c'eût été une des sept merveilles du monde.

Nous étions tentés presque d'accuser la nature d'avoir été si prodigue de ses faveurs à de stupides & grossiers mahométans & de refuser une ondée de ce liquide précieux à des chrétiens , à des hommes civilisés. Car il ne tomba pas une seule goutte d'eau pendant tout le passage.

Le deux du courant est le jour fortuné

de notre arrivée dans le port de Jouhanna. Les habitans se rendirent en foule sur nos vaisseaux, nous apportèrent des fruits, des végétaux & toutes les provisions dont ils jugèrent que nous devions avoir besoin. Les premiers du pays nous firent offre de services. Le désir de gagner de l'argent est si excessif parmi eux qu'ils passent par sur toute autre considération. Il n'y a pas jusqu'au gouverneur qui ne soit prêt à vous servir dans les choses les plus triviales. Ils s'acquittent ordinairement de leurs commissions d'une manière honorable & à point nommé. Les articles qu'on peut se procurer sont des bœufs, des chèvres, des volailles, des yams & des pommes de terre douces. Le prix en est fixé par le roi, à une somme fort modique. Un petit nombre de vaisseaux y trouveroient facilement tout ce dont ils auroient besoin; pour nous, nous épuisâmes bientôt le pays de toutes ses provisions.

Cette île, entrecoupée de montagnes



couvertes d'arbres toujours verts & dont la cime va se perdre jusque dans les nues, présente un spectacle enchanteur d'aussi loin qu'on l'apperçoit. L'intérieur n'en est pas moins ravissant : on voit par tout des vallons riches, fertiles, bien cultivés; il y a en plusieurs endroits des paysages qui seroient dignes du pinceau d'un Titien, ou de la muse d'un Virgile : des forêts d'arbres fruitiers, traversées, arrosées par des ruisseaux dont l'onde rafraichissante se promène avec un doux murmure sur l'émail des prairies; des troupeaux qui bondissent sur de gras paturages; des vaches dont les pis sont chargés de lait; de jeunes taureaux qui marchent fièrement sur la plaine; des bœufs gras, ou dont le cou pelé annonce les travaux utiles; des campagnes chargées de riches moissons, sont les objets charmans qui attestent l'aisance & l'industrie des habitans.

Ces peuples toujours attentifs à alier l'utile & l'agréable plantent des forêts en-

rières de bonnanous & de cocotiers. Le cocotier, comme vous savez, est l'arbre le plus utile de l'univers. Le cocoa renferme un aliment exquis & une liqueur délicieuse. Les indiens en tirent une huile dont ils s'oignent le corps & s'éclairent pendant la nuit. L'écorce contient une espèce de chanvre dont on fait des voiles & des cables pour les vaisseaux, & des habits pour le commun peuple. Les grands en font usage dans leurs maisons. Le bonnanou vous est, peut-être, moins connu : c'est un arbre de dix ou douze pieds de haut, dont les feuilles larges & ferrées présentent au laboureur fatigué un repos & une ombre agréable, contre les ardeurs du soleil. Il porte un fruit long, formé & disposé comme des gouffes de fèves sur leur tige. Il est jaune & extrêmement nourrissant. Il fait la nourriture ordinaire des esclaves dans les Indes occidentales. Cinq ou six de ces fruits suffisent à un homme par jour. Le bonnanou n'est ici

qu'une affaire de luxe , & il ne vient pas si bien que dans les îles de l'Amérique.

La forme du gouvernement est la même qu'au Cap ou à S. Jago. Mais il ne paroît pas que le monarque ait en aucun temps abusé de son autorité. Il y a une taxe qui ne change jamais , si ce n'est dans des années de disette. Elle est alors réduite ou remise en entier. La conduite du prince est telle qu'on l'appelle le père & non le tyran du peuple. Un homme d'un tel caractère donneroit presque de l'amour pour le despotisme ; il paroît bien fait pour en jeter les fondemens. En effet quel plus grand bonheur que de vivre sous l'empire d'un homme qui , uniquement occupé de nos intérêts , n'a d'autre envie , d'autre ambition que de nous rendre heureux & contens ! On y est bien plus tranquille , bien plus à son aise que dans ces gouvernemens tumultueux , où les compétitions , les brigues , les cabales causent quelquefois de si terribles ravages. Le des-

potisme seroit, sans contredit, le plus parfait des gouvernemens si, comme ici le monarque faisoit sa seule & unique occupation du bonheur de ses sujets. Mais une triste expérience nous apprend que de dix il s'en trouve peine un seul qui n'abuse de son autorité, & qui n'accable les peuples d'un joug insupportable. Il est plus doux, plus flatteur de se faire craindre à des esclaves, que respecter à des hommes libres. Il est plus facile de conserver la paix publique par des supplices affreux, que de contenir des gens accoutumés à ne reconnoître d'autre souverain que la loi. Dans le premier cas il n'y a qu'à vouloir, dans le dernier il faut des tribunaux, des lois, des procédures, des formules, des usages, des coutumes. Tout cela suppose des connoissances qui s'acquièrent difficilement, & les despotes n'aiment guère à s'en charger l'esprit. Un coup d'œil rapide jeté sur l'histoire des Césars & des gouvernemens d'Orient, suffit pour se convaincre de cette vérité.

Un peuple qui a un pareil chef s'accoutume insensiblement à son empire & se forge des chaînes qu'il n'aura ni la force ni le courage de briser, lorsqu'un successeur orgueilleux viendra lui faire sentir le poids de son autorité. Si ce monstre se fût élevé au commencement de la monarchie, ses sujets encore remplis de l'idée de leur indépendance, l'eussent sacrifié à leur juste ressentiment; le danger que vient de courir leur liberté, les eût naturellement portés à la fixer par des lois justes & précises, autant que la prudence humaine en est capable.

Sous un roi comme celui-ci, il n'est pas surprenant de trouver des hommes sages, actifs & entreprenans; ils sont assurés de jouir des fruits de leurs travaux, & de ne donner à l'état qu'autant que les besoins publics l'exigent; mais il me semble qu'ils ont encore un autre aiguillon qui les porte également à l'industrie. La religion de Mahomet, faite pour perpétuer

pétuer le règne de la barbarie, est un principe d'activité parmi les hommes. L'alcoran promet des récompenses sensuelles aux bons musulmans ; la volupté doit être le partage des gens de bien dans tous les siècles ; c'est le culte le plus agréable qu'on puisse offrir à l'Être suprême. Le saint prophète permet à ses sectateurs d'épouser autant de femmes qu'ils le jugent à propos ; leur fortune plus ou moins bornée, est la seule borne qu'il met à leur cupidité à cet égard. Où est le mortel qui ne travailleroit nuit & jour pour se procurer la jouissance de toutes les beautés qui ont su charmer ses yeux & son cœur ? C'est à cette institution qu'il faut avoir recours pour expliquer un phénomène qui doit vous paroître bien singulier dans un gouvernement arbitraire ; je veux parler de l'industrie des grands. Il faut nécessairement de l'argent pour obtenir les beautés du continent & le roi ne paye aucun de ses serviteurs. Ils sont donc réduits à



la triste alternative de commercer avec les européens ou de vivre éloignés des objets seuls capables d'adoucir les troubles & les amertumes de la vie , & de nous faire anticiper la félicité des cieux. Le plus grand des dieux n'a pas craint de prendre la forme d'un taureau pour jouir de son amour ; pourquoi les hommes rougiroient-ils de faire le métier de mercénaires pour se procurer ce que le monde renferme de plus charmant ? Quel homme que ce Mahomet ! & qu'il seroit bien servi si son culte étoit établi parmi nous !

Ces mêmes arts dont on se servoit autrefois dans l'église romaine pour garder le peuple dans l'ignorance & donner de la vénération pour les prêtres, reparoissent ici dans toute leur splendeur ; mais au lieu de saints , de reliques , de haïres , de disciplines , de macérations , on a recours à quelque chose de moins farouche ; de saints *canards* , versés dans la science de l'avenir , sont les seuls oracles qu'on consulte

dans toutes les affaires d'importance. Le mufti est le feul qui ait droit de les faire parler. Lorsque les hommes les plus sages ne favent quel parti prendre dans les affaires publiques , ou qu'on est incertain sur l'événement de quelque grande entreprise , le grand prêtre , à la tête de tous ses frères qui le suivent en pompe , sort de la mosquée , approche avec respect de l'étang où sont les oiseaux sacrés & leur adresse les vœux & les prières les plus ferventes. S'ils approchent d'eux-mêmes le présage est heureux ; s'ils ne prennent aucune connoissance des pères , il est douteux. Cependant on les appelle en leur présentant du grain & tout ce qui est capable de tenter leur avidité ; le mufti les interroge sur l'affaire en question & l'on se règle suivant la réponse qu'ils lui donnent.

Les peines infligées par la loi , se font pour punir les coupables & pour servir d'exemple aux autres. Quand un homme est convaincu de vol , on lui coupe la main.

Ce supplice me paroît plus propre à retenir les coupables en respect qu'aucun que nous ayons en Europe. La mort d'un criminel ne fait d'impression sur les spectateurs qu'au moment de l'exécution ; l'idée en est bientôt effacée ; mais un homme qui a perdu un membre aussi exposé à la vue , rappelle le souvenir d'une justice vengeresse en quelque lieu qu'il aille. Il est vrai qu'il est inutile & même à charge à la société ; mais le bien qu'il cause par son exemple est une compensation plus que suffisante.

Nous avions conçu une si grande appréhension de M. de Suffrein que nous nous figurions de l'avoir toujours sur les bras ; un bateau qui vint parmi nous au milieu de la nuit , nous causa la plus affreuse consternation. Il parut un signal deux heures avant le jour pour nous avertir que nous étions surpris ; peu de temps après il y en eut un autre pour nous donner l'ordre du combat. On descend les bateaux & on les envoie à terre chercher

les équipages , & tous ceux qui pouvoient encore se traîner. Nos matelots qui avoient à peine la force de se tenir sur leurs pieds , sentirent la joie renaître dans leurs cœurs , & s'embarquèrent bien résolus , *D— my eys* , d'avoir un choc avec les *monfieurs* , avant que de mourir. Nous avions tout à bord ; nous étions tous préparés , les mèches allumées & les canons nouvellement chargés , lorsque le jour nous découvrit notre méprise.

Le lendemain de notre arrivée nous mîmes les malades à terre. Ce jour nous présenta un spectacle bien humiliant pour la nature humaine ; des malheureux , trop foibles pour souffrir qu'on les transportât , expiroient en descendant dans les bateaux ; plusieurs rendirent le dernier soupir sur le rivage ; le plus grand nombre vécurent jusqu'à ce qu'ils fussent à terre. Il est étonnant l'effet que l'air de la terre & les provisions fraîches eurent sur ceux qui survécurent à la fatigue du transport. Des hommes minés d'ulcères , & dont tout le

corps n'étoit qu'une plaie , & qui n'auroient pas vécu deux fois vingt-quatre heures sur mer , étoient sur leurs jambes en moins d'une semaine & sont maintenant parfaitement rétablis ; il n'est pas moins remarquable que d'environ mille malades que nous mimes à terre , il n'en est mort que 203.

Je crois qu'on est généralement d'opinion que les fièvres dont nous avons été attaqués , procédoient du changement de climat. Mais pourquoi ce phénomène n'a-t-il pas eu lieu la première fois que nous avons passé la ligne ? Le temps étoit plus chaud , plus pluvieux & conséquemment plus mal sain. A peine avions-nous cependant un seul homme malade. Il est donc manifeste que tout le monde est dans l'erreur à ce sujet. J'espère qu'on ne trouvera pas mauvais qu'un affricain hazarde ses conjectures.

On m'accordera qu'une pinte de mauvaise eau par jour , ne sauroit suffire à dé-

layer des alimens durs & indigestes dans l'estomac , & suppléer à ce qui s'en va par les voies de la transpiration. Si ces défauts ne sont pas réparés à toute heure , il faut que la circulation se ralentisse & devienne plus difficile à mesure que le sang s'épaissit. Or pour parler en termes militaires , je conçois qu'une telle altération dans la machine doit donner un choc à la constitution , qu'elle ne pourra pas bien supporter , que pour se vanger , elle en viendra aux prises avec l'intelligence , & que pour montrer sa supériorité elle mettra le désordre & la confusion dans cette partie de nous-mêmes. J'ajouterai que ces maladies procèdent le plus ordinairement de l'avarice de l'officier commandant qui ne veut pas mettre dans les ports , & qui par ce moyen reste souvent à court d'eau , de-là naissent des maux bien plus sérieux que ceux qui viennent du changement de climat. C'est à la même cause qu'il faut attribuer le scorbut dont plusieurs d'entre



nous ont été la victime. Dans les climats où l'on transpire en proportion de ce qu'on boit , si la transpiration étoit bien préservée les parties salines s'évacueroient en grande partie à travers les pores ; faute d'eau à boire elles restent au-dedans & corrompent lamasse du sang.

*Adieu.*



## V I. L E T T R E.

*Callicute, 20 Août 1782.**Mon cher \*\*\**

**L**E jour d'après la date de ma dernière lettre , nous partimes tous en bonne santé ; ce ne fut pas sans beaucoup de regret que je quittai un pays enchanteur dont les vallées vertes & fleuries , & les agréables clairières nous ont fait perdre presque le souvenir de tous les maux que nous avons souffert sur la route. Que nous étions éloignés de penser que ces lieux où nous allions prendre si souvent l'ombre & le frais seroient une nouvelle source de calamités pour nous. Ces vallées couvertes de cocotiers, avec des montagnes d'une hauteur prodigieuse , empêchent l'air de circuler & de se dégager des corps étrangers qui s'y mêlent. Les arbres qui tombent d'eux-mêmes , on les laisse pourrir sur la place ; les fruits

produisent nécessairement un gase infect qu'on respire avec un air croupissant. Comme nous fréquentions tous les jours ces lieux funestes , nous ne fumes pas longtemps avant d'en sentir les fâcheuses conséquences ; nous fumes saisis d'une fièvre putride qui , dans le cours de quinze jours , nous enleva un grand nombre d'hommes.

Comme les officiers avoient plus fréquenté les valées que les soldats , cette maladie se fit sentir chez eux d'une manière particulière. Ceux qui ajoutèrent foi à ce qu'on disoit de l'insalubrité des valées , posèrent leurs tentes sur la cime des montagnes & l'expérience a montré qu'ils y respiroient un air pur qui leur a conservé la santé.

En quittant Jouhanna nous espérions gagner Bombay dans l'espace de trois ou quatre semaines ; mais nous fumes moins heureux que nous n'avions lieu de l'espérer. Le calme qui précède toujours pour quelque temps , le changement des

mouffons , nous arrêta environ trois semaines. Les mouffons du sud-est, devenant assez fraîches , il ne fut pas possible pour nous de gagner Bombaye. Nous n'avions presque plus d'eau ; notre biscuit étoit tout rempli de gros vers. Nous avons consumé toutes nos provisions fraîches , il ne nous restoit que d'abominable viande salée , plus dure que des planches. Le scorbut dont nous venions de sentir les tristes effets , se faisoit craindre à tout le monde ; & plutôt que de s'y voir exposés de nouveau , plusieurs eurent le courage de surmonter les préjugés de l'enfance & de vivre entièrement sur des râts , nourriture qu'ils trouvoient excellente & fortifiante. Ce qui leur conserva la vie & la santé , & les convainquit plus qu'aucune autre chose combien nos préjugés nous rendent ridicules.

Nous trouvâmes qu'il n'étoit pas possible de garder plus long - temps la mer ; il fut résolu de débarquer où nous pour-

rions sur la côte d'Arabie. Le 27 de septembre nous arrivâmes dans la baye de Morbet. Le petit village dont cette baye prend son nom, est situé dans cette partie qu'on appelle l'Arabie heureuse. Il n'est pas facile de dire comme elle a acquis ce nom, si ce n'est par voie de dérision. Pour l'espace de vingt milles on ne voit rien de ce qui est nécessaire pour rendre la vie heureuse ; l'œil n'y découvre que des rochers affreux. Le bois à feu & les provisions viennent d'une chaîne de hautes montagnes qui sont plus de vingt milles au large. Les habitans sont continuellement en guerre avec un village voisin. S'ils étoient défaits sur le champ de bataille, tout accès aux provisions leur seroit ôté, & il ne leur resteroit que la mort ou l'esclavage. Mais ils ont une telle confiance en leur courage & dans leur habileté qu'ils sont toujours calmes & tranquilles au milieu de tous ces désavantages. Leur situation ne paroît avoir d'autre effet sur eux que

que de leur avoir donné un degré d'activité supérieur à tout ce que nous avons vu depuis notre départ d'Angleterre.

Nous connoissons fort peu sur leur gouvernement faite d'interprètes arabes. Le peu d'égards qu'ils ont pour leur chef ne semble pas indiquer qu'il soit revêtu d'un bien grand pouvoir. Ces hommes sont délicats, mais bien faits; ils ont une figure fort prévenante, & sont presque toujours sous les armes. Chaque homme est armé d'un mousquet à mèche, d'une lance, d'une épée, & d'une targe ou espèce de bouclier, avec lequel ils parent avec beaucoup d'adresse toute sorte de coups & même les pierres qu'on jete sur eux.

Ceux qui habitent l'intérieur du pays n'eurent pas plutôt entendu parler de notre arrivée & des dispositions amicales que nous faisons paroître, qu'ils nous envoyèrent quelques bœufs, des chèvres, des yams & des dates, à un prix assez modique, mais en trop petite quantité pour



approvisionner la flotte. Notre occupation ordinaire étoit de nous amuser à la chasse des gazelles , animal à peu près de la grandeur & de la forme d'un chevreuil. En poursuivant ces animaux , il vint un jour dans l'esprit à quelques officiers de grimper sur les montagnes dont j'ai déjà parlé , pour voir si le pays de l'autre côté méritoit mieux le titre d'heureux. Ils n'aperçurent que des rochers qui avoient l'air d'avoir été habités ; ils ne voulurent pas risquer d'en approcher de plus près , parce que les habitans de Morbet leur avoient fait entendre que ces montagnes ne renfermoient que des voleurs qui ne manquoient presque jamais d'ôter la vie à ceux qu'ils pouvoient attraper.

Peu de jours après notre arrivée tous les vaisseaux de guerre nous quittèrent pour aller joindre la flotte angloise , qui étoit à Bombay , sous la conduite de l'amiral Hews , qui étoit fort inférieur aux françois. Ils survinrent dans l'instant qu'il falloit pour

le sauver d'une ruine totale. Deux ou trois heures après leur arrivée les deux flottes en vinrent aux mains & se livrèrent le plus sanglant combat dont on ait jamais ouï parler. Nous en sortîmes avec des avantages égaux; mais il est hors de doute que nous aurions succombé sans ce renfort, & que nous serions, nous, notre commerce & nos possessions à la discrétion des françois.

Mille événemens de cette nature qui arrivent tous les jours à la guerre, doivent convaincre les plus obstinés qu'il y a une providence qui règle à son gré le sort des empires, qui fait échouer ou réussir les desseins des hommes, selon qu'ils s'accordent ou répugnent à ses décrets éternels. Je suis convaincu que Dieu voit dans l'avenir comme dans le présent; & je soutiens en même-temps que nous sommes libres. Tous les hommes sensés me paroissent de cette opinion; mais je n'ai jamais entendu une bonne raison sur ce sujet.

Dire que Dieu voit tout dans l'avenir, qu'il connoît toutes les actions d'un individu qui naîtra à mille ans d'ici, c'est dire que cet individu est nécessité d'agir d'une manière fixe & déterminée. Un tel être ne peut avoir ni vice ni vertu; il ne mérite ni punition ni récompense. Les lois divines & les constitutions que nous établissons pour conserver la paix publique, sont vaines & ridicules. De l'autre côté, si vous abandonnez le monde à la folie des hommes, vous faites de Dieu un être borné; vous lui ravissez son empire & le mettez dans la dépendance de ses créatures. Quelle profondeur! quel abyme! Dieu est-il injuste, ou borné comme l'homme? Ces idées sont absurdes & on ne peut les admettre sans blasphème. Dieu ne peut errer; sa science est sans borne; il prévoit tout ce qu'il lui plaît; tout ce qu'il a prévu arrivera immanquablement. Or il a créé l'homme libre; Dieu ne peut donc sans détruire son propre ouvrage, prévoir tou-

tes les actions des hommes. Tout ce qu'il a prévu est une loi, une nécessité absolue ; il ne peut y avoir de mal à le faire. Les révolutions de la terre sont réglées de toute éternité ; toutes ces choses auront leur cours indépendamment de l'homme. S'il est résolu dans le destin que Troye périsse ; Sarpédon , Hector & tous ces héros qui retardent l'effort de la Grèce, Dieu pourroit leur ôter la valeur , mais l'action seroit injuste : il laisse agir leur courage ; ils trouvent une mort glorieuse avant que le jour fatal soit arrivé. C'est ainsi que tout s'exécute sur la terre, sans que rien de surnaturel porte la moindre atteinte à la liberté ou au caractère de l'homme. C'est ainsi que l'homme est vertueux ou criminel , & que Dieu est juste lorsqu'il punit ou qu'il récompense. Cette doctrine me paroît visiblement établie dans l'Iliade & dans les écrits des Stoïciens ; on y voit par tout la préscience divine & la liberté de l'homme. Je ne peux sans horreur en-

tendre des misérables qui se sont ruinés  
par leur paresse ou par leurs débauches, dire  
que c'est la providence qui les a réduits  
à cette extrémité. Je ne suis pas moins  
choqué de voir de prétendus esprits forts  
se moquer des idées reçues sur ce sujet.

*Adieu.*



## V I I. L E T T R E.

*Mon cher \*\*\**

**L**orsque nous eumes pris l'eau dont nous avions besoin, nous mimes à la voile, incertains si les moussons nous permettroient d'aller jusqu'à Bombaye. Le premier jour nous eumes des calmes & des brises légères par intervalles. Ce temps est ordinairement fort ennuyeux; mais nous le passâmes fort agréablement; nous nous amusâmes à prendre des mourues de rocher, poisson d'un goût exquis & fort abondant dans ces parages.

Les habitans des côtes de l'Arabie sont tous voleurs ou pirates; chez eux la raison du plus fort est toujours la meilleure; elle leur donne droit à tout ce qui leur tombe entre les mains. La justice & la modération dont nous eusâmes à l'égard de ceux de Morbet, auroit dû leur inspirer quelque reconnoissance, Nous aurions pu



les détruire dans moins d'une heure, & réduire en cendre leurs habitations. Nous observâmes la plus grande modération tout le temps que nous restâmes parmi eux. En partant nous laissâmes par hazard deux hommes sur le rivage. A peine fumes-nous hors de vue qu'ils en massacrèrent un, & l'autre n'évita la mort qu'en se cachant dans le creux d'un rocher, où il vécut trois jours sur du poisson à coquilles. Un de nos vaisseaux, qui, par le plus heureux accident du monde, fut obligé de retourner sur ses pas, lui sauva la vie. Ils dirent pour excuse que ces hommes avoient voulu forcer un sérail; mais cette imposture n'a pas le moindre ombre de réalité. Nous apprîmes à Bombaye que ce peuple fait main basse sur tous les chrétiens qu'ils peuvent attraper, & que cette haine qui passe des pères aux enfans, est fondée sur la tradition suivante : on dit qu'un navire européen aborda dans cette île, dans la plus grande détresse. Il demanda des pro-

visions , mais ils ne lui en accordèrent aucunes , probablement parce qu'ils n'avoient rien d'épargne. Le capitaine , croyant que ce refus procédoit de la mauvaise volonté du peuple , résolut d'avoir par force ce qu'il ne pouvoit obtenir par douceur. Il survint une escarmouche dans laquelle périt leur grand prêtre , personnage respecté , qu'ils regardent comme un saint. Pour venger cet affront , ils se lièrent tous ensemble par un serment solennel d'immoler à ses manes tous les chrétiens qu'ils pourroient rencontrer.

Tandis que je suis en vous contant des histoires , il faut que je vous en communique une autre au sujet du même peuple. J'ai appris à Bombaye qu'il y a eu un temps où le territoire de Morbet étoit riche & fertile , & qu'il méritoit alors le titre d'Arabie heureuse. Un déluge qui submergea le pays qui est fort élevé , entraîna la terre & ne laissa que des rochers nuds. L'histoire est remplie d'événemens pareils.

Il y a beaucoup d'apparence que le déluge dont parle Moïse ne s'est pas répandu sur toute la terre , qu'il faut prendre au rabais les termes de cet historien , & que les expressions dont il se sert ne sont que l'effet de cette pompe & de ce langage figuré qui est encore en usage parmi les orientaux. Moïse avoit pris son éducation parmi les égyptiens , peuple de tout temps célèbre pour ses exagérations & son amour pour le merveilleux. Il est vrai que le fait est arrivé par un ordre exprès de la providence. Mais l'apparence que Dieu eût voulu inonder la terre entière & détruire toute la création pour punir le crime d'une race particulière ? Il y a des animaux dans l'Amérique , la *pareilleux* , par exemple , qui , quand ils auroient marché sans s'arrêter depuis que l'arche prit terre sur la montagne d'*Arara* , n'y feroient pas encore parvenus.

Le vent fut pour quelque temps tel que nous avions lieu de l'attendre ; mais il

changea tout d'un coup, & ce qui fut regardé comme un phénomène, il vint parfaitement bon, & continua tel jusqu'à ce que nous fussions rendus au lieu de notre destination ; ce qui arriva le 27 de janvier dernier.

Hyder-Ally faisoit des progrès si rapides dans le Carnatic, qu'on jugea que notre présence y seroit nécessaire & nous reçûmes ordre de partir immédiatement pour la côte de Coromandel & nous levâmes l'ancre le 28 du même mois.

Nous avons resté si peu de temps à Bombay que nous n'avons pu faire toutes les observations que nous aurions souhaité sur les religions & les sectes de ses différens habitans. Ceux qu'on appelle Persans sont les seuls qui ayent survécu au coup fatal que les musulmans portèrent à leurs ancêtres, il y a douze ou treize cents ans. Le principe fondamental de leur religion a subi de grands changemens, à cause des coutumes & des usages qu'ils ont été for-

eés d'adopter pour se dérober aux persé-  
 cutions de ces vainqueurs enthousiastes.  
 Ils adorent encore le feu & le soleil , non  
 comme un Dieu , ainsi qu'on se le figure  
 ordinairement , mais comme représentant  
 un des plus nobles attributs de l'Être su-  
 prême , sa lumière & sa pureté. Ils sont  
 encore dans l'usage d'exposer leurs morts  
 pour servir de pâture aux bêtes & aux oi-  
 seaux de proie. Cet usage paroît d'abord  
 extraordinaire ; il est contraire aux opi-  
 nions reçues dans toutes les autres reli-  
 gions. Vous savez toutes les peines que  
 les égyptiens prenoient pour conserver les  
 restes de leurs parens & de leurs amis ;  
 les craintes & les appréhensions que les  
 anciens avoient de périr sur mer ou de  
 rester sans sépulture. Il est probable que  
 Zoroastre avoit quelque utilité publique en  
 vue , lorsqu'il établit cette coutume : il  
 vouloit probablement apprendre à ses sec-  
 tateurs que tout l'homme résidoit dans la  
 partie spirituelle ; que ce corps grossier qui  
 féroit

fert d'enveloppe à l'ame, n'est qu'un assemblage de matière qui entre dans des assemblages nouveaux, & se reproduisent sous une forme nouvelle; qu'ainsi il importe peu que nous passions dans le corps d'une bête ou d'un oiseau, que notre substance devienne la charpente d'un arbre, ou d'un autre végétal. Peut-être vouloit-il aussi détruire la superstition qui régnoit chez les autres peuples qui croient que les ames de ceux qui restoit sans sépulture, étoient malheureuses dans les enfers. On sait que les Perses étoient une nation fort éclairée. Les autres habitans sont pour la plupart de la secte des gentous; mais je connois si peu de chose à leur égard, que ce n'est pas la peine d'en parler.

Bombaye est si peu considérable par lui-même, qu'il n'est d'aucun avantage à la compagnie; il ne vaudroit pas la peine de garder sans ses formes ou chantiers, les seuls que nous ayons dans l'Inde pour bâ-



tir des navires ; c'est pour cela qu'on n'a rien épargné pour le fortifier & en faire une place imprénable. Il tire toutes ses provisions de l'étranger. Il n'est pas possible qu'une place qui a tout au plus trente milles de circonférence , puisse suffire à 50 , ou 60 mille hommes , qui est à peu près le nombre de ses habitans. Les européens qui se sont établis à Bombaye sont tous fort réservés & ne font aucun accueil aux étrangers. Les vertus sociales ne paroissent plus faites pour eux. On dira peut-être qu'il est téméraire ou du moins peu généreux de parler d'une manière si décisive ; mais le caractère qu'ils ont eu de tout temps justifie cette observation.

Sur notre route pour la côte de Coromandel nous avons mis à Tellicheri. C'est là qu'on recueille la plus grande partie du poivre que nous envoyons en Europe. Ce petit établissement a été assiégé par une armée de dix mille hommes , l'espace de six-huit mois ; mais il a été relevé, au com-

commencement du mois de janvier dernier , par le major Abington , avec un détachement de deux cents hommes. Il a fait le commandant ennemi prisonnier , & s'est rendu maître de tout son bagage , artillerie & munitions de guerre.

Delà nous avons parti pour Angungo , autre petit établissement , utile pour le poivre qu'il fournit à nos marchands , & par sa situation avantageuse pour observer les démarches des ennemis qui sont à Ceylan. Nous apprîmes que la flotte françoise étoit à croiser au cap de Cormarin pour nous attendre. Cette intelligence fut cause que nous retournâmes sur nos pas. Le colonel Hamberston , jugeant avec raison que nous serions plus utiles ici qu'à Bombaye , nous fit débarquer le 17 de janvier , avec ordre de joindre le major Abington qui avoit précédé notre arrivée de quatre jours , & qui conséquemment avoit pris possession de la place avant nous.

Le jour même que nous mîmes pied à

terre il s'éleva une dispute au sujet du commandement , ainsi que nous avons lieu de nous y attendre. Suivant les ordres de sa Majesté , lorsqu'un détachement en joint un autre , le plus ancien officier prend le commandement. Sur ce principe M. Hamburston eût dérogé à sa dignité , s'il eût souffert M. Abington à lui donner des ordres. D'un autre côté c'est un usage établi de ne se dessaisir jamais d'un commandement qu'on tient de la compagnie , à moins qu'on ne reçoive des ordres positives de l'abandonner. Ainsi M. Abington avoit droit de garder le commandement de ses troupes. Mais les belles paroles & les menaces du Colonel lui firent quitter un poste qu'il n'auroit pas dû céder.

Le colonel Hamburston , laissé sans rival ne fut pas long-temps avant d'avoir une occasion de signaler son courage & de faire une fortune rapide. Les troupes qui avoient été défaites à Tellichery , à Callicute & qui , par les articles de la capitulation de-

voient reprendre leur liberté , s'étoient rassemblées , & avec un renfort qui s'étoit joint à elles , elles avoient pris possession d'un petit fort , d'où elles nous coupèrent toute communication avec la côte du sud , d'où nous tirions la plus grande partie de nos provisions de bouche ; & comme on n'a point encore trouvé le secret de vivre sans manger , il fut résolu d'en chasser les ennemis. Le six d'avril dernier nous nous mimes en devoir d'exécuter cette résolution. Nous étions alors presque tous malades. Quand nous sortimes d'Angleterre nos compagnies étoient toutes de 90 , ou 100 hommes , chacune ; elles étoient alors réduites à vingt hommes tout au plus , & qui étoient fort peu en état de servir.

Le changement de nourriture a donné un violent cours de ventre à nos soldats. A cette maladie a succédé un flux & des fièvres violentes qui nous ont emporté une grande quantité d'hommes. Ce n'est pas

encore tout ; la crampe , maladie peu connue à nos médecins , a fait des ravages terribles dans l'armée.

On a fait mille conjectures pour trouver la cause de cette dernière maladie ; mais je pense qu'on en trouvera la source dans la distribution peu judicieuse que nous fîmes de nos soldats , à notre première débarquement. Nous avions apporté des tentes d'Europe qui furent d'abord fixées ; & nous mîmes six hommes sous chacune , comme il se pratique dans les climats froids. Ces pauvres diables furent d'abord étouffés par la chaleur ; lorsque la brise de mer vint avec le montant , ils sortirent nus pour respirer un peu l'air frais ; leurs pores qui étoient ouverts furent facilement pénétrés par la rosée froide qui leur glaça le sang & les muscles. Delà cette contraction qui leur causoit ces douleurs aiguës dont ils mouraient. Si , au lieu de tentes , nous les avions logés séparément sous des chaumières construites de feuilles de

écotier, & si nous les avions obligés d'y rester jour & nuit, jusqu'à ce qu'ils eussent été accoutumés au climat, je suis sûr que nous les aurions préservés de ce terrible fléau. On eût prévenu l'autre, si, au lieu de les laisser vivre de végétaux & de viandes fraîches, on les eût forcés à faire usage, pour quelque temps de provisions salées. Il n'y a rien de trivial quand il s'agit de la vie ou de la santé des hommes & je fais cette remarque pour l'instruction de ceux qui voudront prendre la peine de lire ces lettres. (a)

Le premier jour que nous mimés en campagne nous marchâmes jusqu'à Bari-port, petite ville située à neuf milles de notre camp. Plusieurs de nos hommes étoient si foibles qu'ils tomboient par le chemin. Le lendemain nous fumes dans un autre village, appelé Camarin, où nous restâmes

---

(a) Ceci a été ajouté depuis que l'auteur a consenti à la publication de ses lettres.



quelques jours pour attendre les ordres du colonel Hamburston , qui prenant le corps des flancs pour reprendre Triquelor , le fort en question , quitta Callicute & s'y trouva quelques jours avant nous. Quand il vint en vue du camp des ennemis , il fut surpris de les trouver tous rangés en bataille. Il falloit pour les joindre passer un défilé dangereux , qui n'eût pas manqué de nous devenir funeste s'il eût été défendu par des gens tant soit peu versés dans l'art militaire. Nos troupes n'y furent pas plutôt engagées qu'elles furent attaquées par une colonne de cavalerie , qui fut rompue & repoussée avec un canon d'une livre de balle. Quelques compagnies se formèrent aussitôt , qui chargèrent à leur tour & défirent les ennemis. Nos soldats les atteignirent dans un village voisin , où ils en tuèrent trois ou quatre cents & en firent le même nombre de prisonniers. Plusieurs , pour éviter nos bayonnettes , se jettèrent dans des précipices ; d'autres , en tâchant de se

( III )

sauver , se noyèrent dans une rivière voisine. Ainsi , une place de la première conséquence , qui , suivant les meilleures informations , étoit défendue par six mille hommes , fut reprise par quatre cents hommes. Nous n'eumes que deux officiers & dix soldats tués ou blessés.

Nous fumes informés de ce succès comme nous étions à Camarin , avec ordre de joindre le Colonel. A notre arrivée nous fumes frappés du spectacle le plus affreux : nous vîmes une ville réduite en cendres avec toutes ses richesses , & la ruine de plusieurs mille familles ; des femmes au désespoir qui s'arrachent les cheveux pour la perte de leurs maris ; des orphélins restés sans appui , qui pleuroient sur leurs pères ; de jeunes beautés , dont les vœux étoient sur le point d'être récompensés par la possession entière de l'objet de leur amour , au désespoir de s'en voir séparées pour toujours. Ah ! mon cher ami , que les honneurs de l'armée sont chèrement

achetés, parce qu'il en coûte pour s'accoutumer aux scènes horribles dont nous sommes forcés d'être les spectateurs.

Le douze toute l'armée marcha à Enticata, petit fort situé à 12 milles de Trinquelor. L'ennemi s'étoit rallié en cet endroit ; mais nos bayonnettes lui avoient fait une telle impression sur l'esprit, qu'il se retira si-tôt qu'il nous apperçut. Ainsi nous restâmes maîtres du champ de bataille.

*Adieu.*



## V I I I. L E T T R E.

*Tenor, 15 mai 1782.**Mon cher \*\*\**

**A**Vant d'aller plus outre, il n'est pas hors de propos de vous informer de la situation de nos affaires avec Hyder-Ally, & comme c'est un homme d'un caractère assez extraordinaire, vous ne serez peut-être pas fâché que je vous en dise un mot en passant.

Hyder, suivant les meilleures informations, a servi dans les armées françoises en qualité de simple soldat. Il y fit de si grands progrès dans la connoissance de l'art militaire, qu'il se crut en droit d'aspirer à quelque chose plus considérable sous quelques-uns des princes indiens; il offrit ses services au Nabab de Misore. Il y acquit en peu de temps un poste distingué qui lui donnoit droit d'être admis en présence

du Nabab , son maître. Il s'insinua dans ses bonnes grâces ; le prince en fit d'abord son premier ministre & lui donna le commandement de ses armées. Des faveurs aussi signalées ne pouvoient manquer d'inspirer les sentimens de la plus vive reconnaissance dans l'ame de Hyder ; il ne fut pas long - temps avant d'en donner des preuves éclatantes ; car ne trouvant rien sur la terre qui pût , à son gré , exprimer sa gratitude & ne voulant pas se laisser accabler d'une dette insupportable pour un cœur généreux , il résolut d'affranchir la Nabab & toute sa famille des troubles & des inquiétudes inséparables de la royauté ; pour que cette noble résolution ne restât pas sans effet , il égorgea de sa propre main le Nabab & ses trois fils. Pour empêcher le pays de tomber dans l'anarchie , il entreprit de gouverner lui-même les habitans de Mifore. Les domaines de ce Nabab ne lui suffisoient pas encore ; il fit la guerre à ses foibles voisins & les vainquit. Ses forces

se sont accrues de tous ces débris ; il a porté ses armes victorieuses contre les plus formidables ; par ce moyen il est devenu le prince le plus puissant des Indes. Il y a quelque temps qu'il a pénétré dans le Carnatic , & comme notre armée n'étoit point encore rassemblée , il y a fait des progrès fort rapides. Il a même menacé d'assiéger Madrafs & il en est fort peu éloigné dans ce moment.

Le grand point seroit de l'obliger à tourner ses armes d'un autre côté , & de donner par ce moyen à nos troupes le temps de respirer. Il ne fera peut-être pas difficile d'en venir à bout. Cette partie de l'Indoustan lui fournit presque tout le ris nécessaire pour la subsistance de son armée. Si on pouvoit lui couper les vivres ou si du moins il y en avoit la moindre apparence , probablement qu'il évacueroit cette partie de nos dominions pour protéger des possessions également précieuses & nécessaires. C'est dans cette vue que le



colonel Hamburston formoit à Antioche le plan de faire une saillie sur Palicochéry. C'est un fort considérable, qui commande le détroit qui est entre le Malabar & la côte de Coromandel. Il communiqua son projet aux officiers de la compagnie, dans un conseil de guerre, qui l'obligèrent à l'abandonner, par leur opinion.

On ignore les véritables raisons qui les ont portés à rejeter une entreprise, qui tenoit si visiblement à avancer les intérêts de leurs maîtres. Tout ce qu'ils dirent pour appuyer leur opinion, c'est que nous aurions été surpris par les pluies, que les rivières se grossiroient, se répandroient par sur leurs rives, & qu'alors il ne seroit pas possible de pratiquer une retraite. Mais nous eumes plus de six semaines de beau temps. Je pense que la jalousie, ou peut-être la crainte de pénétrer si avant en pays ennemi, sous un jeune officier qui avoit ouvert cet avis salutaire, fut le véritable motif de leur opposition.

Ce projet ayant échoué, le quinze nous partîmes pour Turnevy, petit village où nous fumes informés qu'il y avoit quelques-uns des ennemis. Leurs espions les avertirent de notre marche, & ils se retirèrent avant notre arrivée. Nous fumes accablés d'une chaleur excessive, qui nous enleva quinze hommes, sur la route. Leur mort fut précédée d'un délire affreux : ils vouloient transpercer leurs voisins ; mais ils tombèrent en moins de cinq minutes pour ne se relever jamais.

De Turnevy nous fîmes route pour Pandiandigady, autre petit village où s'établirent les premiers marchands qui sont venus du Portugal. Ils vécurent pour quelque temps en bonne intelligence avec les natifs ; mais incapables de vivre sans commerce avec le beau sexe, leurs intrigues furent découvertes, & les habitans les massacrèrent de la manière la plus cruelle.

Le vingt nous marchâmes à Tannor-

C'est une ville agréable , sur le rivage de la mer , & parfaitement bien située pour protéger le pays d'où nous tirons nos provisions de bouche. Nous y restâmes jusqu'à ce que nous en eussions fait venir suffisamment pour le temps que nous serions en quartier d'hiver. Comme nous étions ainsi occupés , un parti de cavalerie ennemie vint mettre le feu à Pandiandigady,

Le vingt-six nous retournâmes ici , qui est le temps où commence les pluies. Durant cette saison il n'est pas possible de rester en campagne ; les natifs ne veulent pas se hasarder sur mer. Ils croient que la mer est couroucée & qu'elle pourroit bien châtier ceux qui auroient l'audace de s'exposer à son ressentiment. Cette moussonne a été fort modérée ; nous n'avons jamais eu plus de cinq ou six jours de pluies continuelles , qui étoient suivies par le même nombre de beaux jours. Elle a cependant commencé d'une manière fort

violente , comme elles font ordinairement. Deux vaisseaux qui accompagnoient l'armée furent jetés à terre , mais heureusement les équipages n'ont pas péri.

Il ne faut pas passer sous silence la cérémonie de faire la paix avec la mer : vers le dix-huit du courant les gentous se rassemblent en grandes troupes & marchent ainsi vers le rivage , en priant , en chantant , en dansant. Ils jettent du cocoa dans la mer comme une marque qu'ils désirent ardemment de se reconcilier avec elle ; & comme ils croient qu'il y a un esprit bon , miséricordieux , enclin à pardonner , qui est répandu dans tout l'Univers , ils s'imaginent qu'il reçoit leurs offrandes & s'apaise à leur égard ; c'est pourquoi ils se hazardent sur mer depuis ce moment.

L'extrême avilissement dans lequel sont plongés les Poliers a excité ma curiosité ; je me suis appliqué pendant le loisir de la saison à faire des recherches , sur lesquelles on peut faire fond. J'ai demandé plusieurs

fois comment il est possible qu'il y ait des hommes aussi infortunés & aussi malheureux que ceux de la caste en question ; j'ai resté long-temps sans recevoir aucune information satisfaisante. Un homme qui passe pour être fort versé dans l'histoire de ces peuples m'a enfin tiré d'embarras ; suivant lui , les Poliers sont les premiers habitans du pays. Il y a quelques mille ans qu'ils furent conquis par les Nairs , qui , après avoir ravagé le pays & fait passer au fil de l'épée la plupart des habitans , forcèrent les autres à se retirer dans les bois & sur les montagnes , où ils ont resté tout depuis sans jamais oser approcher d'une maison habitée. Si aucun homme d'une caste supérieure trouve un de ces misérables dans le chemin public , il lui ôte inmanquablement la vie , & il s'y foumet sans murmure. Telle est la force de la coutume qu'elle peut étouffer en nous jusqu'au désir de notre propre conservation. Les Nairs les employent d'ordinaire à cultiver

leurs terres. Ils se croient bien récompensés si leurs maîtres leur laissent à quelques cents pas de la maison , un peu de ris qu'ils vont chercher , en se traînant sur le ventre , s'il y a quelqu'un en vue , & l'emportent avec toute la promptitude dont ils sont capables.

Après la conquête , les Nairs partagèrent les terres entre eux , & en ont resté longtemps tranquilles possesseurs. Ils régnèrent fièrement sur toutes les différentes castes & se livrèrent à tous les plaisirs , inséparables d'une vie sensuelle & voluptueuse. Accoutumés à la guerre , ils ne voulurent pas que rien fût capable de les détourner de leur occupation favorite. Pour cet effet ils permirent à leurs femmes de prendre jusqu'à quatre maris , afin que les soins d'une famille ne pussent les empêcher de s'exposer à tous les dangers de leur état , & que le sexe le plus foible fût toujours sûr d'avoir un protecteur dans la multitude de ces maris. Indépendamment de



cette raison, il en est un autre qui ne me paroît pas moins fondée. Foibles comme nous sommes, nous ne sommes maîtres de nos inclinations ni de nos penchans. Combien n'avons-nous pas vu de personnes unis de cœur & d'affection, qui ne trouvoient de bonheur que dans les bras les uns des autres ; dont les pensées, les paroles & les actions se rapportoient l'un à l'autre ? cependant ces feux, ces passions, ces desirs se sont éteints, & des objets nouveaux leur ont succédé. Si la crainte du monde, les préjugés de l'enfance, ou les opinions reçues les ont retenus pour quelque temps, ils ont été malheureux, & des années de douleur ont succédé à des plaisirs d'un instant. D'où naissent, je vous prie, toutes les amertumes de la vie, si ce n'est de nos liens mal assortis, de la gêne & de la contrainte où nous vivons à cet égard ? Est-il possible que l'amour seul capable de nous faire passer des jours heureux, soit

actuellement la source de tous nos maux ? Il est incontestable qu'un législateur qui pourroit établir un commerce libre entre les deux sexe, consistemment avec le bien public, auroit rendu un grand service à l'humanité. Les Nairs me paroissent plus proche que nous de ce but.

Les femmes demeurent ordinairement dans des maisons quarrées, avec quatre portes sur les quatre faces, une pour chaque mari. Quand un est entré, il laisse ses pantouffles à la porte. Ce qui est un signe pour les autres de ne pas approcher. Là vous verriez un tendre amant qui brûle de s'élancer dans les bras de son amante, mais qui n'ose approcher parce qu'un autre la possède. Il se retire patiemment jusqu'à ce que la place soit vide; alors il va s'enivrer de plaisir. La concurrence des autres ne lui donne aucun ombrage. Ces peuples jouissent des douceurs de l'amour sans être déchirés par ces haines, ces jalousies, ces noires inquiétudes.

dont il est si souvent accompagné parmi nous. Autre preuve de l'influence de la coutume & de la religion sur les mœurs.

Les Nairs jouissent de la plus grande distinction. On les regardoit anciennement comme peu inférieurs aux dieux. On leur en rendoit les honneurs ; on se livroit à tout ce qu'il y a de plus humiliant pour leur procurer du plaisir : les hommes ne murmuroient jamais quand il s'agissoit d'obliger ces superbes maîtres : les femmes renonçoient à la pudeur qui est naturelle à leur sexe , & jetoient par terre leurs habits de dessus, lorsqu'ils passoient proche d'elles ; heureuses celles qui avoient des charmes assez puissans pour fixer un instant leurs regards , ou pour leur arracher une seule caresse. Les Nairs ont ainsi vécu sans souffrir la moindre interruption dans leurs plaisirs, jusqu'à l'arrivée de la religion mahometanne qui s'introduisit dans le pays , il y a quelques centaines d'années.

L'empereur charmé de la description du paradis de Mahomet, quitta sa couronne & la religion de ses pères pour faire le pèlerinage de la Mecque. Il divisa ses possessions en parties égales, entre ceux de ses domestiques qu'il avoit trouvés les plus fidelles. De là vient qu'on voit sur cette côte plusieurs hommes d'une basse extraction sur le trône.

Ils n'obtinrent l'empire qu'à condition qu'ils payeroient tribut au *Zamarin* comme à leur souverain. Mais il n'est pas dans la nature de faire hommage à ses égaux, ou de porter un joug dont on peut se débarasser. Ces petits rois voulurent être indépendans, chacun dans ses états; la soif de commander leur mit les armes à la main, & ils se firent la guerre. Les voluptueux Nairs, qui n'ont d'autre emploi que de servir leurs princes, furent obligés de se mettre en campagne & de renoncer pour un temps au luxe & aux plaisirs dont ils jouissoient dans leurs maisons; mais ce ne

fut que pour les mieux goûter dans la fuite ; ces guerres qu'on auroit cru si cruelles furent bientôt éteintes ; des craintes réciproques portèrent leurs maîtres à arranger leurs différens ; ils oublièrent bientôt sur le sein de leurs maîtresses les maux & les fatigues, inséparables de la guerre ; ils ont joui tranquillement des hommages de leurs concitoyens jusqu'à ce que Hyder soit enfin venu en interrompre le cours. On a mis tout en usage pour s'opposer à ses desseins. Le Zamarin, qui avoit le commandement du passage qui mène dans le pays, n'a rien épargné pour lui en disputer l'entrée ; il rassembla tous les princes, leur peignit les dangers qui les menaçoient ; la contrainte & l'esclavage que les Nairs trouveroient sous un prince d'une religion différente. Ils se réunirent & firent tous leurs efforts pour la cause commune. Mais que peut le courage contre la force & la discipline ? Privés de toute science militaire, ils n'avoient que des fusils à mèches,

des

des lances , des frondes , des épées , des arcs & des flèches , toutes armes insuffisantes contre des bataillons réguliers , bien armés , flanqués d'une bonne artillerie avec une cavalerie , toujours prête à fondre sur vous , le sabre à la main. Car Hyder avoit adopté nos arts & notre discipline meurtriers. Ils n'écoutèrent que leur devoir & s'opposèrent à l'ennemi avec un courage digne de leurs ancêtres. Malgré les gros canons de Hyder qui les faisoient tomber par centaines & qui faisoient des brèches affreuses dans tous leurs rangs , ils avancèrent fièrement contre lui , & causèrent des ravages terribles dans son armée. L'art triompha de la valeur , & Hyder remporta une victoire complète. Il fit un roi ou deux prisonniers. Le Zamarin , avec le reste se sauva comme il put sur les montagnes , où il est resté jusqu'à notre arrivée. Le vainqueur n'avoit plus qu'à parcourir le pays pour s'en rendre maître. Il a envoyé plusieurs forts détachemens pour for-



cer le Zamarin dans sa retraite , mais en-  
vain , il n'a pas même pu l'empêcher de  
recueillir les revenus du pays qui est dans  
le voisinage des montagnes.

Ce prince nous a offert de lever des  
troupes , de venir à leur tête & de payer  
tous les frais de la campagne , pourvu que  
nous le mettions en possession de Palico-  
chery. Ce plan est exactement conforme  
aux vues du colonel Hamburston ; je ne  
doute pas que notre prochaine expédition  
ne soit dirigée de ce côté. Si le beau temps  
continue , nous espérons entrer en cam-  
pagne au commencement du mois prochain.

*Adieu.*



## I X. L E T T R E.

*Paniana, 20 Déc. 1782.**Mon cher \*\*\**

Nous quittâmes Callicute le deux de septembre dernier, & le six nous arrivâmes à Paniana. Cette ville est située tout proche de la mer, sur la rive d'un fleuve qui est presque par tout navigable jusqu'à Palicochery ; elle est fort agréable. Notre présence dans cette ville étoit politique & nécessaire. Nous gardions par ce moyen Hyder & les Hollandois qui étoient à Cochin dans une incertitude égale. Mais comme nous avions eu soin de répandre le bruit que nous en voulions à l'établissement de ces derniers, ils faisoient tous leurs préparatifs pour nous recevoir, tandis que Hyder dormoit dans une fausse sécurité. Nous y rassemblâmes aussi notre pesante artillerie & nos munitions, par mer, parce

que nous n'avions ni chevaux ni bœufs à les traîner. Dès que ces choses furent arrivées nous les mimes sur des bateaux à plats fonds, qui furent tirés par des cordes contre la rivière.

Aussitôt que nous eumes tout ce qu'il nous falloit, nous sortimes de Paniana & le dix-neuf nous arrivâmes à Tartally, vaste *Pagode*, qui est à la distance d'environ dix milles du premier poste occupé par nos ennemis. Ici nous eumes une instance du courage & de la protection que nous avions lieu d'attendre des Nairs nos alliés. Quelques mille d'entre eux étoient postés au-dehors de la ligne ; ils apperçurent cinq ou six hommes à cheval ; à cette vue, ils s'enfuirent tous hardiment dans le camp & nous dirent qu'ils en avoient vu cinq ou six mille. Ceci me paroît une preuve bien frappante de l'influence que la tyrannie a sur l'esprit des hommes. Depuis que Hyder a conquis le pays, il n'a rien épargné pour leur avilir l'ame. Ces hommes audacieux qui s'opposoient si gé-

néreusement à ses desseins , il en a fait les plus misérables poltrons de l'univers.

Nous ayons resté à Tartally jusqu'à ce que nous ayons nos munitions , qu'on avoit bien de la peine à remonter contre le cours rapide de la rivière. Nous attendions encore le retour du colonel Hamburston qui étoit parti vers le sud , avec un détachement pour faciliter la perception des revenus , & pour rencontrer l'ambassadeur du roi de Travancor. Le résultat de cette conférence est qu'il lui a promis huit mille hommes pour mettre dans la garnison de Palicochery , en cas que notre tentative seroit heureuse , il a joint à cette promesse un renfort de douze cents hommes que le Colonel a ajouté à notre armée.

Le vingt-neuf nous gagnâmes à Ramagorie , citadelle forte par sa situation & qui est sur une haute montagne , à quarante milles de Paniana, du côté du levant. Comme nous étions occupés à faire des retranchemens & autres préparatifs au tour de

la place, l'ennemi fit une sortie & surprit le parti qui couvroit les ouvriers. Il abandonna son poste & se sauva avec une légèreté surprenante. Nous en fumes quitte pour la perte de nos outils. Quelques jours après, ils évacuèrent le fort & nous en laissèrent en pleine possession.

Le onze d'octobre nous continuâmes notre route, & le douze nous arrivâmes à Mongary-Cotta, petit fort situé dans une place défavantageuse & si mal fortifié, que l'ennemi capitula aussitôt que nous lui eumes coupé sa retraite.

Nous y restâmes jusqu'au dix-sept pour ramasser des provisions, après quoi nous traversâmes la rivière voisine. Les ennemis firent semblant d'opposer notre passage, mais sans aucun effet. Le dix-huit nous pénétrâmes dans leur quartier d'hiver. Quand nous en fumes proche toute l'armée sortit pour nous arrêter; mais la vue de nos bayonnettes les glaça d'effroi & les fit s'encourir. Ils mirent leur

camp & la ville voisine à feu.

Le dix-neuf nous parvîmes à une montagne qui est à douze cents pas de Palicochery, & à soixante milles à l'est de Paniana. L'ennemi ne cessa de nous canonner ce jour & le suivant; il nous tua quatre *sea-poys*, ou soldats indiens.

Palicochery nous étoit représenté comme une forteresse imprénable; nous fûmes, toute l'armée en corps, reconnoître la place, afin de ne pas prendre plus d'artillerie & de munitions qu'il n'en falloit pour la réduire; après l'avoir observée, nous retournâmes sur nos pas, pour nous munir de tout ce qui est nécessaire pour former un siège. Nous marchions avec nos meilleures troupes à la tête; le bagage venoit ensuite, sous la protection d'une forte garde. Les ennemis qui nous tenoient en vue, attaquèrent notre arrière garde. Si nos provisions eussent été portées par des hommes de la moindre résolution, nous n'aurions rien perdu; mais les malheureux



Poliars que nous en avions chargés, n'eurent pas plutôt apperçu l'ennemi qu'ils jetèrent leur charge par terre, & s'enfuirent dans un bois voisin. La première attaque fut foible ; mais la confusion s'étant répandue parmi nous, nous fumes serrés de plus près ; il s'enfuivit une espèce d'escarmouche où nous fimes une perte irréparable ; le major Hutchison reçut une blessure dont il mourut en moins de quinze jours. Nous fumes obligés d'abandonner notre bagage. Je crois que notre disposition n'étoit pas la plus sage qu'on pouvoit prendre ; le Colonel auroit dû pourvoir à la sûreté de nos provisions ; mais il ne mérite pas tous les blâmes qu'il a reçus ; il les avoit mises sous la protection d'une forte garde ; tout le mal est provenu de la lâcheté & de la fuite des malheureux qui en avoient la charge.

Nous ne fimes pas beaucoup de chemin ce jour-là. Le lendemain nous partimes de grand matin ; l'ennemi attaqua notre

arrière-garde , nous harassa tout le jour ; nous tua & blessa plusieurs hommes. Nous fumes obligés de faire halte plusieurs fois , & le major Combell fut souvent obligé de former pour le repousser. Nous pensions passer à Mongary-Cotta , mais les pluies abondantes qui tombèrent le jour précédent , avoient tellement grossi une rivière qui croisoit notre route , que nous ne pûmes jamais la traverser. Nous passâmes la nuit entière sur l'arive , tandis qu'on faisoit des radeaux pour passer l'artillerie & les munitions de guerre. On travailla toute la nuit ; nous avions de grand matin tout ce qu'il nous falloit pour la traverser ; nous arrivâmes à Mongary - Cotta sans trouver la moindre opposition. La rivière qui coule proche de cette place n'étoit pas géable. C'est alors que nous éprouvâmes toutes les rigueurs d'un camp. Depuis ce malheureux matin , où nous perdimes notre bagage , nous n'avions presque rien mangé. La faim , ce cruel ennemi de l'homme nous

faisoit sentir sa rage ; nous fumes encore quelque temps avant de pouvoir l'appaiser : on nous procura du ris qui , avec un peu de mauvais bœuf , fit toute notre subsistance pour l'espace d'environ douze jours. Sans aucune espèce de liqueur pour soutenir le courage de nos soldats , sans tentes ; au milieu de la saison la plus rigoureuse de l'année , nous étions exposés à toute l'intempérie du climat.

La faim , les pluies auxquelles nous étions continuellement exposés , firent murmurer toute l'armée ; on attribua à Hamburston la perte du bagage ; on l'accusa de s'être mis trop tôt en campagne ; les désertions devinrent fréquentes ; les punitions les plus sévères ne purent les arrêter entièrement ; on ne craignoit rien tant qu'une révolte ouverte. Je le dis avec honte , on voyoit des officiers s'avilir au point de censurer publiquement la conduite de leur commandant en chef.

Lorsque le danger est passé & qu'on n'a

plus ses ennemis en tête , un officier qui ne diroit pas ingénument ses sentimens sur la conduite de son commandant , on pourroit imputer son silence à des motifs qui ne seroient pas des plus honorables. S'il a bien mérité , la justice demande qu'on en instruisse le public ; s'il est digne de blâme , rien ne doit le dérober à la censure des honnêtes gens. La conduite d'un homme en dignité exposée au grand jour , est une leçon pour les autres ; il n'en peut arriver , tout au plus , que le ressentiment de celui dont on parle si librement. Mais lorsqu'on est dans un pays étranger , entourré d'ennemis puissans , réduit à coucher dehors , exposé à toutes les injures de l'air & privé de provisions , déprécier l'homme auquel il importe que l'armée ait la plus grande confiance , c'est travailler à sa propre ruine , c'est se trahir soi-même , c'est une extravagance , une folie , une démence , quand même ses fautes seroient des plus grossières il faudroit les ca-

cher. Une pareille témérité devrait être punie par toute la sévérité des lois. Un commandant ne fait guère combien de mal il fait , quand il passe ces fautes sous silence.

On observa que les jeunes soldats supportoient la faim & les rigueurs d'un camp, avec beaucoup plus de courage que les vieux. J'ai entendu dire plusieurs fois que , si nous n'avions eu que de jeunes gens , il n'y auroit pas eu un seul murmure dans l'armée. Ces idées contraires à l'opinion reçue , me paroissent pourtant très-justes. On sait combien il est difficile de renoncer à des habitudes dans lesquelles on a vieilli. Un homme qui a fait dix ou douze ans le métier de soldat en Angleterre , qui est accoutumé à manger , à monter la garde à des heures réglées , & à changer sa chemise à certains jours fixes , doit se trouver fort mal à son aise , lorsqu'il se rencontre dans une situation comme la nôtre. Mais des gens qui se nourrissent d'une manière moins régulière , qui s'engagent

s'engagent dans la vue d'aller immédiatement en campagne, qui se figurent des duretés & des fatigues de toute espèce, ne murmurent de rien & endurent tout avec patience. Je ne prétens pas que les jeunes soldats soient à tous égards préférables aux vieux. Des hommes accoutumés depuis long-temps au bruit des armes, doivent avoir plus de confiance, de résolution & d'activité que ceux qui ne font qu'entrer dans le service; mais leur genre de vie & leurs exercices réguliers en Angleterre leur font contracter des habitudes dont ils ont toutes les peines du monde à revenir.

*Tippo-Siab*, fils de *Hyder-Ally* ne fut pas plutôt informé que nous étions sur le point d'attaquer *Palicochery*, qu'il rassembla secrètement toutes les troupes qu'il put ramasser dans le pays de *Tanjor*, dans la vue de couper notre retraite. Le colonel *Hamburston*, instruit de ce dessein, repassa la rivière proche de *Mongary-Cotta*, sitôt



qu'elle fut guéable. Mais comme on craignoit que Tippo ne descendît pas, si nous nous retirions trop vite, nous campâmes proche du fort, continuâmes à travailler aux routes & à faire toutes sortes de préparatifs comme si nous eussions eu dessein de retourner former le siège de Palicochéry. L'ennemi nous régaloit de temps en temps de quelques fusées volantes, mais sans aucun effet. Tippo crut que nous voulions tout de bon attaquer le fort; il se hâta de venir le secourir. Le colonel Lang, eut soin d'en informer M. Hamburston en temps. Le douze nous quittâmes Mongarry-Cotta, après avoir fait sauter ses murailles en faisant jouer quelques mines. Le jour suivant nous arrivâmes à Ramagérie, où nous restâmes jusqu'au dix-neuf. Nous étions dans une parfaite sécurité; nous aurions probablement été surpris, sans les espions du roi de Travancore, qui nous avertirent que Tippo alloit tomber sur nous avec toute son armée. Nous étions

à peine hors de notre camp qu'il se mit à tirer chaudement sur notre arrière-garde. Mais l'activité du major Cambell & la fermeté de ses troupes l'empêchèrent d'approcher ; les mousquets faisoient d'inutiles décharges & l'air retentissoit en vain du bruit des canons.

Nous marchions sans nous inquiéter des tentatives de nos ennemis, lorsque nous fumes arrêtés vers l'approche de la nuit par une rivière qui n'étoit pas guéable. Pour ce coup nous crumes qu'il étoit résolu dans les destins que toutes les rivières du monde nous seroient fatales. Alors nous fumes régalez par une furieuse canonnade qui continua environ demi-heure. Quelle triste situation ! exposés au feu d'une armée trente fois plus forte que la nôtre, sans munitions, sans provisions, nous étions réduits à l'affreuse alternative de mettre bas les armes ou de faire un coup désespéré. Tandis que ces idées nous rouloient dans l'esprit l'eau baissa

tout d'un coup. Les éléphants voiturèrent les canons & les munitions à travers la rivière : nous passâmes ensuite , sans être apperçus. Nous avions tous l'eau jusqu'au menton ; mais nous eumes le bonheur de ne pas perdre un seul homme. On dit que celui qui en porta la nouvelle à Tip-po eut la tête tranchée, en récompense de ce qu'on regardoit comme une imposture. Il ne pouvoit se mettre dans l'esprit que nous nous fussions échappés. Il est sûr que cette affaire fut conduite avec beaucoup d'adresse & que Hamburston se montra un grand maître en cette occasion.

Nous ne perdîmes pas un moment que nous n'eussions laissé la rivière quatre milles derrière nous. Après un repos d'environ deux heures , la lumière parut ; nous passâmes une autre rivière. L'ennemi étoit alors trop éloigné pour nous inquiéter. Nous continuâmes notre route & arrivâmes à Paniana avant la nuit. Cette ville , comme je vous l'ai déjà dit ,

à la mer d'un côté & une rivière de l'autre. Un marécage & un bois en couvrent le front , & de l'autre côté est une vaste plaine. Le colonel Mac-Leod , qui y étoit arrivé quelques jours avant notre retour , prit le commandement de l'armée , & là disposa de la manière la plus avantageuse pour défendre la place. Nos soldats furent employés jour & nuit à élever des travaux , qui cependant n'étoient que commencés lorsque l'ennemi jugea à propos de venger l'insulte que nous lui avions fait quelques jours auparavant. Le dix-huit , à la pointe du jour , Tippe attaqua notre front avec toutes ses forces ; il fut si près de réussir dans le dessein de nous surprendre , que les françois , qui conduisoient l'avant-garde d'une colonne , étoient sur le rempart du seul endroit qui eût l'air d'une fortification , avant que les sentinelles s'en apperçussent. Mais la tête ne leur tourna pas , comme il n'arrive que trop souvent , en pareil cas. Elles restèrent de pied fer-

me , éveillèrent la garde , qui massacra ou fit prisonniers tous ceux qui avoient mis le pied sur nos remparts. Le major Cambell qui avoit la charge de ce poste , s'y rendit avec le quarante-cinquième régiment qu'il avoit sous ses ordres. Son courage ne lui permit pas de rester sur la défensive ; il osa attaquer l'immense colonne qu'il avoit en tête , & la repoussa avec une grande effusion de sang. L'affaire en resta-là. Les ennemis furent chassés de tous les endroits qu'ils avoient voulu surprendre. Il n'eût pas été prudent pour eux de recommencer. Ils restèrent à une grande distance tout le reste du jour , & se contentèrent de nous tirer des coups de canon & de mousquetterie. Notre perte fut considérable : nous eumes dix-huit officiers de blessés & un qui fut fait prisonnier. Nous fumes informés que les ennemis eurent trois mille hommes de tués & de blessés. Depuis ce jour infortuné Tippe se mit à nous assiéger dans les formes , & dans trois

semaines il bloqua la ville. Ses travaux étoient à peine finis que la mort de Hyder-Ally nous sauva d'une perte inévitable.

Il n'est pas bien certain en quel temps Tippo se retira ; il le fit si secrettement que nous fumes quelques jours avant de nous en appercevoir. Malgré toute sa diligence, il s'en fallut peu qu'il ne perdît les dominions de son père. Un homme qui avoit beaucoup de crédit dans l'armée de Hyder s'en étoit presque rendu maître. Sans les troupes françoises & une formidable artillerie qui marchaient sous ses ordres, il n'y a nul doute que Tippo n'eût été déshérité.

Lorsque M. Hamburston vit que Tippo étoit trop avancé pour ne pas en venir aux mains, si, au lieu de rester dans l'intérieur du pays, les bras croisés, il fût allé fortifier un fort sur le bord de la mer & le remplir de toutes les provisions qu'on eût pu ramasser, nous aurions pu toujours y avoir recours. Il négligea ces précautions



& quelques jours après notre arrivée à Panniana , il fallut vivre sur la moitié des allocations ordinaires. Nos soldats supportèrent courageusement cette diète , aussi bien que toutes les fatigues inévitables dans la situation où nous étions ; sans doute parce que les officiers les exhortoient tous d'une voix unanime & qu'aucun ne refusoit de mettre la main à l'œuvre , lorsqu'il étoit nécessaire. Nous serions absolument morts de faim , sans l'arrivée fortuite d'un vaisseau qui nous apporta des provisions ; ou bien nous aurions été obligés de nous rendre prisonniers.

Je me suis quelque fois imaginé qu'il y avoit trop d'officiers ; mais actuellement je suis convaincu du contraire , qu'ils sont l'ame des compagnies , que le bon ou mauvais succès dépend d'eux absolument. Il n'y a pas un soldat qui refuse d'avancer lorsqu'il voit un officier à ses côtés. Les fatigues , les dangers , la faim , la mort même sont comptés pour rien sitôt que l'of-

Acier les partages avec le soldat. Les armées sont des machines qui prennent tous les mouvemens qu'on veut leur imprimer. Je ne suis plus étonné des victoires remportées par des troupes qui n'étoient pas un contre dix. Une armée composée d'officiers intelligens qui auroient tous leur devoir à cœur, je ne fais pas le moindre doute qu'elle ne vint à bout de toutes les forces du monde; malgré les canons, les bayonnettes & les mousquets qui ont, en grande partie, rendu la force individuelle inutile dans les combats.

*Adieu.*



## X. L E T T R E.

*Paniana, 24 Déc. 1782.**Mon cher \*\*\**

**L** faut détourner vos regards de ces scènes tragiques que vous venez de parcourir avec moi, & les fixer pour un instant sur des objets plus récréatifs ; l'agriculture m'en fournit une occasion favorable. Tout le pays aux environs de Paniane est parfaitement bien cultivé. Les grains annoncent un sol riche & fertile. Ses vastes plaines sont divisées en petits champs, environnés de haies qui ont environ deux pieds de hauteur. L'usage de ces défenses est de garder l'eau des pluies. Plus elles sont remplies plus l'année est abondante.

Le laboureur ne met pas un grand apprêt dans ses instrumens de culture. Sa charue ressemble à un coin grossièrement fait ; il en trace des filions à environ deux

pouces de profondeur, & à deux pieds de distance, dans lesquels il dépose son ris. Ce travail seul suffit pour lui assurer une bonne récolte. Il n'est point obligé de fumer, de diviser, de préparer sa terre par des labours réitérés, avant de l'ensemencer.

Ici la nature toujours jeune, toujours vigoureuse, ne vieillit ni ne s'épuise jamais. Les grains, les herbes, les plantes, les végétaux poussent avec la même force qu'ils faisoient il y a mille ans. Une terre cultivée sans interruption depuis des siècles entiers n'a point baissé de produit. Ne voilà-t-il pas une différence bien sensible entre nos pays & celui-ci ? Ce n'est qu'à force d'industrie que les européens viennent à bout de se procurer des alimens pour eux & leurs bestiaux, leurs champs ont, comme eux, leur temps de lassitude pendant lesquels il faut prendre du repos. La plante qui sort de leur sein consume leur substance ; ils deviennent stériles à moins qu'un engrais abondant ne

leur redonne leur première vigueur.

D'où vient cela ? la nature auroit-elle ici des règles différentes de celles qu'elle observe ailleurs ? Les amateurs du merveilleux ne balanceroient pas un instant à prendre l'affirmative ; mais convaincu de son uniformité, je n'ose avancer une supposition pareille. J'en trouve la solution dans la disposition du pays & dans le changement que les saisons amènent tous les ans à leur suite. Les Indes sont parcemées de hautes montagnes dont la cime toujours couverte d'arbres & de verdure va se perdre jusque dans les nues. Ces montagnes sont comme des alambics d'où coulent des sources continuelles, qui servent d'aliment à des fleuves sans nombre, qui portent l'abondance dans mille climats divers. A cette cause ajoutez-en une autre qui n'est pas moins convaincante. Après qu'un soleil ardent a épuisé & desséché la terre, il survient des pluies abondantes qui ne cessent de tomber pour l'espace de trois

ou

ou quatre mois. Des torrens impétueux se précipitent des montagnes; les rivières s'enflent, se grossissent & surmontent leurs rives; les campagnes inondées restent cachées sous l'eau, long-temps après que les pluies ont cessé; cette saison est toujours accompagnée de vents & de tempêtes affreuses qui frappent & agitent de grands arbres dont le sommet semble menacer les cieux, tandis que leurs racines descendent jusque dans les abymes; la terre crevassée, ébranlée ouvre par tout des millions de passages à l'eau, qui circule dans ses entrailles & porte une nouvelle vie dans la racine des plantes. Pendant les mois de sécheresse l'évaporation est immense & la terre doit nécessairement perdre une bonne partie de ses principes; mais la pluie ramène ces exhalaisons avec elle, les torrens qui s'échappent des montagnes lui fournit des huiles & des sels nouveaux; les vents qui viennent toujours du même côté lui soufflent les matières



atténuées des productions végétales & animales des pays les plus éloignés. Voilà la source de cette fécondité étonnante qui a toujours distingué le climat des Indes.

Comme on a soin d'ensemencer avant la saison des pluies, il n'est pas nécessaire de remuer aussi complètement la terre que nous le faisons en Europe. Les racines y percent & pompent facilement toute la substance qui est nécessaire à leur développement.

Les bœufs font les travaux les plus rudes & les plus pénibles. On les lie à la charue & à la charette ; on leur fait porter des fardeaux de trois cents livres pour des jours entiers. Ces animaux sont d'une grandeur médiocre, mais parfaitement bien proportionnés. Les chevaux ne servent jamais qu'à porter des hommes.

Les chemins étoient fort mauvais comme nous étions à Palicochery, nous avons des champs inondés presque toujours à traverser ; comme la rivière n'étoit pas navi-

gale depuis Ramagerie , nous avons été réduits à traîner notre artillerie à travers ces profonds borbiers ; ce qui nous a mis dans la nécessité d'abattre des arbres & de les fendre pour lui planchéier un passage. Ce travail a tellement retardé notre marche que nous n'avions aucune pièce d'artillerie rendue lorsque Tippo est descendu au secours de Palicochery. Si les chemins nous eussent présenté moins d'obstacles , le siège du fort eût été formé avant l'arrivée de cet ennemi. Il eût fallu nous retirer avec toute la promptitude dont nous étions capables , pour ne pas périr sous l'effort de deux ennemis réunis. Nous n'avions pas les bestiaux nécessaires pour emporter notre artillerie ; nos bœufs étoient si mauvais & si foibles , que douze de ces animaux pouvoient à peine traîner un canon de six livres de balle ; ce qui nous eût mis dans l'impossibilité absolue d'en sauver un seul. Voilà comme ce qui paroît un mal est souvent le plus grand bien.

qui puisse nous arriver.

Il est vrai que nous avons des éléphants; mais ils ne sont propres que pour des travaux de force & qui ne se font que par intervalles. Si un canon est afondré dans une fane, ils vous le prennent & le lèvent avec son chariage avec la meilleure grâce du monde. Ils porteront sur leur dos un poids de quinze cents livres, sans la moindre difficulté; si on leur en met d'avantage, ils s'obstinent & jettent le fardeau par terre. On les conduit avec la plus grande facilité: un homme leur monte sur le cot & leur touche sous l'oreille avec le bout du pied, soit pour les faire tourner à droite ou à gauche, pour hâter ou ralentir leur pas, tout comme il juge à propos. Il est ordinairement armé d'une courte lance courbée par le bout, avec laquelle il les bat quand ils sont revêches. J'ai vu tant d'instances de la sagacité de ces animaux, que je ne suis pas surpris que les historiens nous en aient dit tant de mer-

veilles. Ils reconnoissent la voix de leur conducteur , ils comprennent le sens de ses paroles , le servent avec intelligence ; & paroissent même deviner ses pensées ; les promesses & les caresses redoublent leur ardeur. Ils se ressouviennent des affronts & s'en vengent ordinairement. Le souvenir des bienfaits ne sort pas non plus de leur mémoire. J'ai ouï parler d'un soldat condamné à recevoir quelques coups de fouet , qui se réfugia sous la protection d'un éléphant ; il y resta plusieurs jours sans qu'on osât lui toucher. Il le nourrissoit de sa propre nourriture , lui donnoit du ris & tout ce qu'il pouvoit lui épargner. Je m'informai quelle pouvoit être la cause d'une si grande affection ; & je trouvai que le soldat avoit coutume de lui donner des fruits , de l'eau-de-vie , &c. Que penser de ces animaux ? Une pareille conduite de la part d'un ami passeroit pour la vertu la plus pure & lui mériteroit l'estime de toutes les honnêtes gens. Mais quel nom lui donne-

rons-nous dans la bête ? l'appellerons-nous habitude ? instinct ? Qu'on voit bien que l'homme en possession de donner aux choses les noms qu'il a jugé à propos , en a su disposer à son avantage ! L'éléphant , si sage , si juste , si reconnoissant , n'est-il qu'une simple machine ? la matière brute , exécute-t-elle invariablement chez lui , ce que l'ame , la raison , &c. , fait à peine chez l'homme ? la bête périra-t-elle & l'homme vivra-t-il dans tous les siècles ? Permettez-moi d'avoir mes doutes..... Mais ce n'est pas à un misérable journaliste à faire le savant sur des sujets aussi épineux , & à s'enfoncer sans miséricorde dans des discussions métaphysiques.

Tous ceux qui nous ont parlé de l'éléphant disent qu'il n'engendre jamais dans l'état de domesticité , & qu'il aime mieux renoncer aux douceurs de l'amour que de donner le jour à des esclaves. Mais ce fait n'est pas véritable ; j'ai entendu à un homme fort véridique & qui garde des élé-

phans qu'il en eu des petits ; mais il avouoit que cela étoit rare , & que pour recruter son troupeau , il avoit recours aux marchands , ou bien qu'il alloit les chercher dans les bois . Un de ces animaux peut traîner un canon de six livres de bale pour un jour entier ; mais ils n'aiment pas un travail constant , & peu ont la résolution de le faire . Si donc nous eussions été poursuivis avec notre artillerie , leur secours n'eût pas été suffisant pour la préserver .

Les villes , situées sur le bord de la mer , sont pour la plupart habitées par les mahométans . Les Nairs qui regardent d'un œil jaloux toutes les autres religions , ne leur ont jamais permis d'avoir une bien grande étendue de terrain . Cependant leur situation les a mis en état de faire une monopole du commerce . Ils sont les agens naturels de tous ceux qui habitent l'intérieur du pays , aussi bien que les différentes parties de la côte . Les richesses se sont



accumulées dans leurs mains. C'est ce qui les a rendus respectables & qui leur donne du poids dans les affaires de la plus haute importance.

Les mahométans sont, en apparence, fort supérieurs à ceux qui professent les autres religions : ils sont forts & bienfaits, avec quelque chose de fier & de martial sur le visage. Il n'est pas difficile d'en trouver les raisons : leurs richesses les mettent en état de se procurer abondamment toutes les commodités de la vie. Ils peuvent épouser autant de femmes qu'ils en souhaitent. La naissance & la fortune n'entrent pour rien dans leur choix. La femme la plus accomplie est sûre d'avoir la préférence sur toutes ses rivales. Or, nous ressemblons ordinairement à ceux qui nous ont donné le jour ; il faut donc avouer que par tout où les hommes ne reconnoîtront d'autre mérite ni d'autre distinction entre les femmes que celle que la nature y a établie, ils auront généralement parlant

des enfans beaux & bienfaits. Cette vérité étoit bien connue des Spartiates ; ils mirent un de leurs rois à l'amende pour avoir pris une petite femme. Ce ne sont pas des rois , disoient-ils , mais des roitelets qui naîtront de ce mariage.

Ne croyez pas que , pour faire l'esprit fort , j'affecte de prendre en tout le parti de Mahomet. Sa doctrine est trop absurde pour en imposer à un homme sensé. J'avoue avec plaisir que je n'ai vu dans aucune des religions cette noble simplicité , cette grandeur , cette majesté , cette morale , cette pureté , cette raison qui brillent dans la nôtre , & qui la mettent autant au-dessus de l'imposture que le ciel est élevé par-dessus de la terre. Il y a que celui qui a formé le cœur , qui pouvoit en pénétrer tous les replis : il n'y a que celui qui l'a créé l'homme , qui pouvoit lui donner les seuls préceptes capables de perfectionner sa nature & de le faire vivre en paix avec ses semblables. Il n'y a qu'un

Dieu qui pouvoit nous donner de l'Être suprême les idées qui s'en trouvent dans nos divines écritures. Les philosophes & les fondateurs des sectes & des religions n'ont fait que balbutier en comparaison de Jesus-Christ. L'évangile est une lumière pure & sans nuages, une doctrine céleste qui nous instruit sur ce que nous devons à Dieu, à nous-mêmes & aux autres ; & comme il ne venoit aucun profit à notre sauveur de notre croyance, que sa mission lui couta la vie, à lui & à ses disciples, il faut avouer qu'il ne pouvoit entrer aucune considération humaine dans sa conduite.

Il n'y a rien de plus bizarre & de plus extravagant que la doctrine de Mahomet. Tantôt partisan des préceptes de Jesus-Christ, il en recommande la pratique ; tantôt barbare & sensuel il prêche le libertinage & la persécution. Au lieu de ce paradis, où dégagé de toutes ses passions, l'homme s'élèvera de perfection en perfection, à la contemplation intime des perfec-

ctions  
des vo  
sages  
au-de  
niveau  
qu'il  
scien  
rega  
enve  
abfu  
dan  
de  
à y  
Die  
au  
fo  
fe  
P  
d  
r  
l

nions du créateur, il promet à ses sectateurs  
 des voluptés sensuelles qui, de l'aveu des  
 sages de tous les siècles, ravalent l'homme  
 au-dessous de lui-même & le mettent au  
 niveau de la brute. On croiroit souvent  
 qu'il a en vue d'encourager les arts, les  
 sciences, le commerce, mais quand on y  
 regarde de plus près, tout cela se trouve  
 envelopé de ténèbres & de contradictions  
 absurdes. Les idées justes qu'il a puisé  
 dans nos divines écritures, sont si mêlées  
 de puérilités & de fadaïses qu'on a peine  
 à y distinguer l'or de la terre brute, &  
 Dieu, au lieu de paroître dans l'alcoran  
 au moins comme un être sensé, y parle  
 souvent comme un fou & un extravagant.

Le faux prophète permet la pluralité des  
 femmes. Par là il a lâché la bride à la cu-  
 pidité, à l'incontinence. Il n'y a sorte de  
 dissolution dont les bons musulmans ne se  
 rendent coupables. Ce crime affreux dont  
 le seul nom fait horreur, est commun par-  
 mi eux. La possession de beaucoup de fem-

mes ne les empêche pas toujours de regarder d'un œil d'envie celles d'un autre. Les intrigues amoureuses pour être plus secrètes, n'en sont pas moins fréquentes. Les verrouils, les gardes, les eunuques qu'ils ont continuellement autour des objets de leurs passions, sont une preuve certaine de la mauvaise opinion qu'ils ont les uns des autres à cet égard.

Comment est-ce qu'un homme toujours occupé du désir de réprimer une douzaine de femmes, ou de leur donner à toutes des preuves fréquentes de son amour, peut développer son esprit, acquérir des connoissances ou s'élever à quelque chose de fort distingué? Le penchant qui nous attire vers les femmes nous est donné pour la conservation de notre espèce; & non pour en abuser; nous devons remercier la bonté du créateur d'avoir attaché un charme secret à une chose qui, sans cela, fût devenue un devoir pénible. Mais fonder une religion sur un désir qui doit être réprimé,

mé, c'est une extravagance, une effronterie insupportable.

Ce n'est pas tout encore, comment est-ce qu'un homme, devenu père de cinquante enfans, peut leur donner une éducation suffisante? Peut-il s'intéresser à eux? les regarder avec la même tendresse, la même affection que celui qui n'en a que trois ou quatre? Voilà donc les sectateurs de Mahomet, condamnés à rester éternellement dans l'ignorance & dans l'avilissement. Ces enfans imbéciles se marient à leur tour & donnent naissance à une race non moins grossière. Aussi n'y a-t-il rien de plus ignorant, de plus crédule, ni de plus superstitieux que les professeurs de cette religion. Ils portent sans murmure le joug des despotes les plus inhumains.

Mais sans écouter plus long-temps ces graves propos, peut-être êtes-vous impatient d'apprendre si les femmes ne firent point du fracas, lorsque cette religion s'établit dans l'Arabie; si, irritées de partager



entre plusieurs ce qui à peine suffiroit à une seule ; elles ne menacèrent point de livrer aux flammes le prophète avec tous ses partisans ; & comment elles purent embraser une religion qui donnoit un si grand empire aux hommes , & qui exigeoit une obéissance absolue de leur part. Nos frères européennes ne souffriroient pas un apôtre qui viendrait leur prêcher une pareille doctrine. On nous dit que les dames de Thrace affommèrent Orphée & lui arrachèrent tous les membres un à un, seulement pour avoir préféré la solitude des bois aux charmes de leur commerce. Voilà un exemple de la vengeance éclatante que les femmes savent tirer de ceux qui les méprisent. Un prophète auroit beau venir avec ses passe-ports du ciel, eût-il le don des racles, eût-il l'art de suspendre le cours des rivières, de rendre les pierres sensibles, d'appriivoiser les tigres, les lions, & toutes sortes de bêtes farouches ; traîna-t-il les forêts à sa suite comme on dit que le fai-

soit C  
comm  
n'eml  
mes  
cher  
men  
font  
pas  
seri  
l'ex  
rec  
j'ai  
fai  
aff  
de  
g  
é  
i  
c  
c

soit Orphée , s'il annonçoit une doctrine comme celle de Mahomet , pas une femme n'embrasseroit sa foi ; des légions d'hommes armés , rangés à ses côtés ne l'arracheroient pas à la vengeance d'un sexe justement courroucé. Cependant les Arabiennes se sont soumises sans murmure ; je ne sache pas qu'elles aient causé la moindre tracasserie au nouveau prophète. J'ai cherché l'explication de ce phénomène ; j'ai fait des recherches ; j'ai interrogé tous ceux que j'ai pu. Je n'ai reçu aucune réponse satisfaisante sur ce sujet. On dit que Mahomet assuroit que Dieu augmenteroit les forces des vrais croyans , & leur donneroit cette vigueur que l'histoire lui attribue. Mais il étoit assurément trop fin pour avancer une imposture qu'il eût été si facile de confondre. Quelques bons musulmans m'ont dit que les fidèles avoient des dons extraordinaires ; qu'au reste la question que je leur faisois étoit la preuve la plus forte qu'on pût alléguer pour démontrer la divinité

de leur sainte religion. C'est ainsi que tout sert à l'imposture & peut y affermir ceux qui ont le malheur d'y être une fois tombés.

Vous savez à quel excès les mahométans sont jaloux de leurs femmes ; on ne les voit jamais en public ; sensibles de leur insuffisance à satisfaire aux désirs d'un si grand nombre , ils n'ont point d'autre moyen de s'assurer de leur fidélité , qu'en les privant de leur liberté , & les rendant inaccessibles à tout autre homme.

*Adieu.*



(167)

---

XI. LETTRE.

Nagur, 28 mars 1783.

Mon cher \*\*\*

**L**E gouvernement de Bombaye reçut quinze cents mille roupies du conseil suprême de Bengale, pour oppérer une diversion plus complete que celle qui avoit eu lieu sous la conduite du colonel Hamburston. On forma aussitôt le projet d'attaquer Onore & les provinces qui sont au-dessous des montagnes. Par un effet de cet esprit de jalousie qui règne entre la Compagnie & les troupes de sa Majesté, on dépouilla Macleod du commandement, pour en revêtir le lieutenant-colonel Mathews, avec le titre de *Brigadier Général des troupes de l'honorable Compagnie des Indes orientales*.

Notre nouveau général, avec deux ou trois bataillons de sea-poys, & quelques

cents européens, vint débarquer sur la rivière Mergie, enleva d'assaut Rajaramdrough, petit fort peu éloigné, & fit savoir à Macleod de le joindre en diligence. Vous savez que Tippe, après nous avoir tenus renfermés dans Paniana & fait souffrir pour quelque temps toutes les rigueurs d'un siège, nous avoit quittés pour aller recueillir la succession de son père. C'est là que nous attendions en paix les ordres du général.

Nous partîmes le vingt-neuf décembre 1782, & le huit de janvier suivant, nous débarquâmes proche de Rajaramdrough. Le général, qui étoit allé prendre Onore, fort respectable, situé sur le bord de la mer, à environ vingt milles au sud de cette place, nous envoya un héraut qui nous dirigea d'aller prendre quelques petits forts, un peu avancés dans la province. A peine avions-nous commencé notre marche que nous eumes ordres d'aller le joindre à Onore, aussitôt qu'il nous seroit possible.

Ce que nous effectuâmes le douze du même mois. Ce changement ne procédoit d'aucun caprice de la part de M. Mathews; c'étoit une conséquence de l'ordre positif qu'il avoit reçu du conseil de Bombaye, de tourner ses armes contre Nagur même, capitale de Bédénore, où résidoit le gouverneur de la province. Cette ville à quarante milles de la mer, est bien fortifiée, & défendue par de fortes garnisons. Pour y pénétrer il faut traverser des montagnes, pour ainsi dire, inaccessibles, forcer des passages étroits & gardés de distance en distance, par des forts qu'on regarde comme imprénables. Notre armée, bonne & bien disciplinée, composée de quatre mille hommes; quinze cents européens & le reste sea-poys, est bien capable d'une si grande entreprise. Mais il nous manque un article essentiel : on ne nous a envoyé ni bœufs ni chevaux pour traîner l'artillerie; tout ce que nous en avons consiste en quelques douzaines,



qui est à peine assez pour porter le bagage ; le gouvernement a négligé un autre article qui n'est pas moins nécessaire , qui étoit de nous envoyer (a) des coulis pour porter les provisions. Au reste le plan est grand & digne du conseil éclairé qui l'a formé. Attaquer une capitale ennemie , c'est couper le mal dans sa racine ; sa chute entraîne nécessairement la chute des provinces ; les peuples épouvantés n'ont point le courage de se rallier pour faire tête à un ennemi victorieux qui a surmonté tous les obstacles que le courage & l'art lui ont opposé. Les nations les plus belliqueuses auroient peine à prendre une résolution aussi hardie. Hanibal disoit que pour vaincre les romains ; il falloit les attaquer dans Rome même , & on sait qu'Hanibal doit en être cru. C'est dommage que quelques bœufs & quelques esclaves de moins soient une tache à un plan dont l'exécution nous ren-

---

(a) C'est un peu moins mépriser que celle des Poliers.

droit souverains des Indes & pourroit cau-  
ser une si grande révolution dans la po-  
litique de l'Europe. Mais un heureux ha-  
zard peut suppléer au défaut de la prudence.

Quand nous fumes arrivés à Onore, le  
général partit le jour suivant avec deux  
ou trois cents hommes, pour Candapore ;  
le quinze nous partîmes pour le même en-  
droit ; nous y arrivâmes le dix-huit & nous  
trouvâmes qu'il l'avoit prise d'affaut. Il  
n'y rencontra presque aucune opposition ;  
l'ennemi intimidé par le courage & l'ac-  
tivité que le détachement des troupes de  
Bombaye, avoit fait paroître dans la réduc-  
tion des autres places, s'enfuit presque au  
moment qu'il mit pied à terre. Candapore  
est un petit fort, situé à soixante milles  
au sud d'Onore.

Ici le général montra une partialité in-  
juste & contraire à toute bonne politique :  
nous ne fumes pas plutôt rassemblés qu'il  
divisa l'armée en brigades & en donna le  
commandement d'une au major Futrell.

Cet homme , même aux yeux du général ; n'avoit d'autre mérite que d'avoir été au service de la compagnie ; il en exclut le major Shaw , du centième régiment , officier qui avoit servi plus long-temps que Futtrell , qui s'étoit acquis l'estime & le respect de tous ses officiers supérieurs , par sa vigilance & son exacte attention à remplir son devoir militaire. Cet injuste procédé obligea Shaw à se retirer , & nous fumes privés d'un habile officier. Cette démarche révolta l'armée ; tout le monde se déclara contre Mathews ; même le parti en faveur duquel il avoit commis cette injustice ; le détachement de Bombay se fit un devoir d'exposer un homme dont les mesures étoient si diamétralement opposées au bon sens & à la raison. Il est vrai que la partialité qu'il avoit montrée dans le partage du butin trouvé à Onore , étant parvenue aux oreilles de ces troupes , avoit beaucoup contribué à le préjudicier dans leur esprit. Quand vous viendrez à

considérer qu'il existe un esprit de jalousie entre la compagnie & les troupes de sa Majesté, vous serez encore plus surpris de voir un homme qui auroit dû faire tous ses efforts pour réconcilier les esprits, fomenter ces animosités par des actions basses & indignes du plus simple particulier. L'examen de cette question me jeteroit trop loin de mon sujet, je le remets à une autre occasion.

Le vingt-quatre nous nous mîmes en campagne, avec un petit nombre de canons, peu de munitions & sans autres provisions de bouche que ce que chaque soldat en portoit pour lui-même. Nous avions ordre de pénétrer jusque dans le cœur du pays, & d'attaquer en même-temps quelques-unes des places les plus formidables qui sont sur cette côte. Le vingt-cinq notre marche fut fort heureuse. Quelques mille des ennemis, en embuscade, qui s'étoient cachés dans des broussailles, à droite & à gauche, firent plu-

fiours déchargés sur nous , qui ne furent accompagnées d'aucun effet. Nous les dispersâmes presque aussitôt & nous n'en fûmes plus incommodés. Nous arrivâmes l'après midi à Seadapore , ville agréable où nous trouvâmes une pagode pleine de ris & du bétail en abondance dans le village. Ce qui nous parut venir fort à propos.

Le vingt-sept nous partîmes pour Rosemgary, cinq ou six cents ennemis étoient cachés derrière un rempart qui croisoit notre route. Ils firent quelque impression sur notre avant-garde , avant que nous fussions sensibles du danger qui nous menaçoit. Nous n'avions pas un moment de temps à réfléchir ; l'avant-garde sauta parmi eux la bayonnette au bout du fusil , & transperça tous ceux qui firent la moindre résistance ; nous poursuivîmes les fuyards qui se sauvèrent dans un fort , tout proche de Rosemgary , & qui est situé dans le fond du passage. Le général se mettoit si peu en peine de se procurer de bonnes intelligences

gences , que ce ne fut que le lendemain lorsque la place fut évacuée , que nous reconnûmes que c'étoit un fort. Un homme nous avoit offert , moyennant une légère gratification , de nous instruire de la force & de la disposition du lieu ; mais , par l'effet d'une épargne mal entendue , nous restâmes sans information ; notre aile droite se trouva exposée à une rude canonade , qui fut cause de la perte d'un grand nombre d'hommes. Si le général eût jugé à propos de payer un guide ; la batterie étoit ouverte par derrière , nous aurions pu la surprendre de ce côté , épargner l'effusion d'un sang précieux & réserver nos soldats pour de plus grandes extrémités. Que pensez-vous d'un homme qui ne voudroit pas donner un sou pour conserver ses gens & s'acquérir une gloire solide ?

Ici se présente un spectacle qui n'est guère capable de ranimer des troupes harassées. Une montagne qui a plus de trois milles de hauteur perpendiculaire, & qui est



fortifiée en différens endroits , s'oppose encore à nos efforts ; c'est cependant la seule route par laquelle on peut aller dans la ville riche & capitale de Hyder-Nagur. De-là il y a deux passages sur ces montagnes, qui conduisent dans la province de Bédénore. *Hyder-Gur*, celui que nous préférâmes, est le plus difficile & le mieux fortifié ; mais c'est le seul où l'on puisse mener des canons. Les fortifications qui défendent ce défilé sont toutes ouvertes par derrière ; mais des bois impénétrables, retraite ordinaire des tygres & des bêtes sauvages, qui les flanquent, les rendent inaccessibles de ce côté. Il n'y a point d'autre expédient que de les attaquer de front ; il faut planter des échelles au pied des murailles & les escalader malgré les canons, les mousquets, les halbardes, les lances, les bayonnettes, les épées. Le général, pensant qu'il n'étoit pas possible d'en venir à bout, vouloit qu'on battît la retraite immédiatement, mais encouragé par les avis de Macleod & de Hambur-

ston , il résolut d'en faire l'essai.

Le colonel Macleod , à la tête du quarante-deuxième régiment & de quelques autres troupes , devoit aller par un passage de pied , qui n'étoit connu que d'un petit nombre d'habitans , pour passer la montagne & revenir ensuite prendre les batteries en queue ; tandis que les européens de Bombay , avec quelques bataillons de seapoys , les attaqueroient en front. Mais ce détachement dont nous pensions que dépendoit notre salut , s'égara dans sa route , & ne pouvant trouver aucune issue , il retourna sur ses pas & revint au lieu d'où il avoit parti , après avoir supporté les fatigues les plus dures & les plus accablantes. Les troupes de Bombay qui devoient seulement divertir l'ennemi & détourner son attention , tandis que le quarante-deuxième régiment feroit toute l'exécution , pénétrèrent jusqu'à la cime de la montagne dans un très-petit espace de temps , escaladant & se rendant maî-

tres de toutes les fortéreſſes qu'ils rencontroient ſur leur paſſage. Nous avions peine à le croire quand nous en fumes informés. Cependant nous marchâmes ſur la route qu'ils nous avoient frayée par leur courage , tous remplis d'étonnement & regardant ces hommes comme des êtres d'une nature ſupérieure. Ceux qui avoient ſi mal défendu ces places nous paroifſoient des miſérables qui méritoient à peine le titre d'hommes. C'étoit l'opinion général que cent de nos hommes auroient défendu ces paſſages contre toutes les forces de l'Europe.

Le vingt - ſept nous arrivâmes , ſur le haut de la montagne. Peu de temps après M. Cambell , capitaine au ſervice de la compagnie , qui avoit fait naufrage ſur un vaiſſeau de guerre , proche de Mangalore & qui depuis avoit été gardé prifonnier à Nagur , vint de la part de *Hyab-Siab* , gouverneur de la province de Nagur , nous offrir des termes d'accommodation ; on n'en a jamais connu les par-

ticularités ; mais la principale condition étoit que le général Mathews feroit usage de son influence pour obtenir du gouvernement que le gouverneur conserveroit , sous la compagnie des Indes, la même puissance , émolumens & privilèges dont il jouissoit tandis qu'il étoit au service de Hyder-Ally.

Ces offres furent acceptées avec plaisir. Il étoit beau d'entrer ainsi dans une place où nous n'espérions presque jamais pénétrer. Mais le général ne fut pas longtemps avant de violer les conditions du traité de la manière la plus honteuse. Le lendemain nous continuâmes notre route pour Nagur. Cette ville est environ dix milles de Hyder-Gur , quarante milles au nord-est de Conda-Pore.

Nous n'y fumes pas plutôt arrivés que le général se rendit dans la garnison, où Hyab-Siab le reçut, avec les protestations de la plus parfaite amitié ; ils parurent pour quelque temps avoir la plus grande confiance l'un

à l'autre. Le gouverneur fit voir au général toutes les richesses qui étoient dans le trésor public ; ravi de voir tant d'or & d'argent rassemblés dans un même lieu , il les montra à plusieurs officiers & confessa que toutes ces choses appartenoient à l'armée ; mais revenu de son premier transport , il réfléchit qu'il étoit à son pouvoir de se rendre le plus opulent de tous les sujets de la Grande Bretagne ; il ne songea plus qu'à s'en saisir ; mais il avoit déjà été assez loin ; nous étions instruits de l'état des choses & plusieurs avoient entendu sa déclaration ; pour reparer cette malheureuse bevue , il pria Hyab-Siab de réclamer tous ces trésors comme siens , pour l'engager dans la suite à lui en faire présent. Hyab-Siab , qui ignoroit les vues du général & qui étoit bien éloigné de s'opposer à une proposition qui devoit le rendre si opulent , les réclama volontiers comme son propre bien ; mais il ne fut pas plutôt informé que le général avoit

desssein de nous priver de la part que nous avions droit de prétendre à un butin qui parmi eux , eût appartenu au Nabab , & qu'il l'avoit choisi pour couvrir son injustice , qu'il déclara publiquement qu'il n'y avoit aucune prétention. Le général le traita avec mépris & lui fit sentir toute son autorité. Il le fit renfermer étroitement dans une des maisons du fort , & enjoignit à ses gardes de n'admettre personne à lui rendre visite. C'est ainsi qu'il traita un homme qui , si on l'eût ménagé comme il convient & suivant les articles du traité , auroit pu nous garder maîtres de cette riche province & nous préserver du coup humiliant que nous reçumes dans la suite.

Il est naturel de croire que les troupes ne restèrent pas toujours dans le silence. L'idée de se voir enlever une fortune honnête pour chaque individu , étoit quelque chose bien chagrinant. On adressa de toutes parts des requêtes au général , conçues



dans les termes les plus respectueux; quand on vit qu'elles ne produisoient aucun effet, on lui en envoya d'autres qui étoient accompagnées de menaces; le général crut qu'il falloit faire quelque chose pour apaiser les murmures; il nous informa que Hyab-Siab avoit fait présent à l'armée de quarante mille livres sterling. Nous nous imaginions que les officiers de camp devoient pour le moins avoir cette somme. On reçut cette proposition avec le plus grand mépris; malgré tout ce que nous pumes faire & dire il ne consentit jamais à rien d'avantage.

Enfermé à l'étroit dans un vaste appartement, entourré de mille sacs d'or & d'argent, & les yeux constamment attachés sur ces objets séduisans, le général paroissoit avoir perdu tout sens commun. Dans l'instant qu'il venoit d'irriter les officiers contre lui, il essaya de priver les soldats des provisions que la compagnie leur accorde, lorsqu'ils sont en campagne. Ces

hommes sensibles qu'ils avoient rempli constamment leur devoir, malgré les troubles, les fatigues & les maux sans nombre qu'ils avoient effuyés dans des marches forcées, & dans tous les événemens inattendus qui ont eu lieu depuis le commencement de la campagne, mais particulièrement dans l'expédition de Palicochery, firent éclater leur ressentiment. Ils se plaignirent de voir leurs services récompensés d'une manière si déraisonnable & si peu généreuse. Les officiers eurent toutes les peines du monde à les retenir dans les bornes. Sans eux il fût arrivé quelque chose de funeste. Les colonels firent de sérieuses remontrances au général, lui représentèrent combien il seroit cruel de priver l'armée des provisions qui lui étoient dues; ils lui mirent sous les yeux toutes les conséquences qui suivroient inmanquablement une injustice aussi palpable. Ils l'exhortèrent à ne rien retrancher aux troupes; il daigna prendre leurs avis &

les soldats eurent permission de recevoir les vivres que la compagnie leur avoit accordés.

Voyez dans quel aveuglement l'avarice est capable de nous plonger quelquefois. Si Macleod & Hamburston avoient abandonné le général à son injuste penchant, lorsqu'il vouloit détourner à son profit l'argent qui nous étoit accordé pour acheter des provisions aux soldats ; à quel affreux brigandage ces malheureux n'auroient-ils pas été obligés de s'abandonner pour ne pas mourir de faim ? Quelle idée les habitans se fussent-ils formée de nous, lorsqu'au lieu de protecteurs & d'amis ils auroient trouvé que nous n'étions que des brigands & des barbares ? A quelle extrémité ne se fussent-ils pas livrés quand ils auroient vu leurs champs ravagés, & leurs maisons livrées au pillage ? Car c'est là ce qui fût nécessairement arrivé. Qu'auroient pensé les voisins quand on leur eût dit de quelle manière nous en usions avec

nos  
la fa  
cruel  
ble  
me f  
poin  
des  
né  
cau  
se

nos alliés ? Tous les genres de misère , la faim , les fatigues , la mort la plus cruelle leur eussent paru un fort préférable à l'alliance de pareils monstres. Infame soif de l'or à quoi ne contraignez-vous point le cœur des mortels ? Si la prudence des colonels a sauvé ce déshonneur au général , cette passion dominante lui en a causé assez d'autres dont les tristes effets se manifesteront en peu.

*Adieu.*



## XII. LETTRE.

*Nagur, 12 Avril 1782.**Mon cher \*\*\**

CE n'étoit pas assez d'avoir procuré des vivres aux soldats, il falloit, pour rétablir l'harmonie, obtenir du général une assurance positive que chacun auroit sa juste part à l'argent trouvé dans le trésor de Nagur, & c'est ce que Macleod & Hamburston essayèrent d'effectuer; mais il eût été plus facile de lui arracher les entrailles du corps, que de tirer la moindre promesse de sa bouche; ils pressèrent, ils sollicitèrent, mais en vain. Pour ne rien laisser sans être tenté, & pour détourner autant qu'il leur seroit possible le coup fatal qui nous pendoit sur la tête, ils lui envoyèrent une lettre, dans laquelle ils lui prédirent tout ce qu'il avoit lieu d'attendre, & leur prédiction n'a été que trop bien accomplie.

accomplie. Le général ne prit pas plus de connoissance de leur lettre, qu'il n'avoit fait de leurs remontrances & de leurs avis; au contraire il affecta de les traiter avec plus de hauteur & de mépris qu'auparavant. Ils résolurent donc d'aller à Bombay informer le conseil de sa conduite, pour voir s'ils ne pourroient point nous sauver de la ruine totale qui nous menaçoit.

Leur représentation eut le succès qu'ils avoient lieu d'en attendre : Mathews est disgracié ; Macleod est appointé à sa place & Hamburston a le second commandement. La conduite du conseil fut sage. Mais à quoi servent les conseils des hommes, qu'à confondre leur vanité & à nous apprendre souvent qu'il est une loi, une nécessité absolue qui nous règle & nous entraîne malgré que nous en ayons. Nos deux généraux s'embarquèrent sur un bateau pour venir prendre leur commandement ; mais un pirate des Marotes dé-



rangea tous leurs projets. Si au lieu de se livrer à un faux point d'honneur, ils se fussent soumis tranquillement à leur destinée ; à la moindre requête du conseil, ils auroient obtenu leur liberté, & tout le mal qui en fût arrivé, n'eût été qu'un peu de retardement ; mais ils se livrèrent à tout le feu du premier ressentiment ; ils osèrent faire tête à un bateau armé & défendu par un équipage composé d'avanturiers. Hamburston, & le major Shaw qui, pour son malheur, s'étoit embarqué avec eux, furent tués dans la chaleur du combat ; Macleod & presque tous les matelots blessés fort dangereusement, devinrent la proie du pirate.

J'ai dit de Hamburston qu'il ne lui manquoit qu'un peu d'expérience pour être un des meilleurs généraux du siècle, & qu'il en avoit toutes les qualités les plus essentielles ; tout ce que j'ai vu de lui depuis, me confirme dans cette opinion. Je sais qu'il a fait quelques méprises dans le

commencement de cette campagne ; mais  
 les revers , pour les grands hommes , sont  
 des leçons qui les éclairent , & Hambur-  
 ston étoit fait pour profiter à cette école.  
 Il a eu des affaires avec plusieurs princes  
 du pays , dans lesquelles il a montré une  
 pénétration & une sagacité peu communes.  
 Les lettres qu'il a écrites au gouvernement  
 montrent un homme consommé dans les  
 affaires & qui entendoit parfaitement les  
 intérêts de la nation ; on y voit cette éten-  
 due d'esprit qui généralise , apprécie &  
 saisit les choses sous leur véritable point de  
 vue. Ce sont les meilleures choses qu'on  
 n'a jamais dit sur ce sujet. Le major Shaw  
 n'avoit pas eu les mêmes occasions de faire  
 briller son caractère ; mais la manière dont  
 il s'est acquitté de tous ses emplois , sur  
 la côte de Coromandel , en font connoître  
 assez , pour savoir que c'étoit un homme  
 sage , courageux & intelligent. Jugez par-  
 là de la perte que nous avons faite dans  
 un siècle où les gens de mérite sont si ra-

res, dans une situation où il n'y avoit que la plus grande prudence qui pût nous sauver d'une ruine honteuse.

Quelques jours après le départ de Macleod & de Hamburston, les troupes de sa Majesté, accompagnées d'un détachement de sea-poys avancèrent dans le pays. Elles envoyèrent de la part de Hyab-Siab des députés à *Anampore*, avec ordre de nous céder le fort; mais contre toutes les règles de la guerre le commandant fit saisir ceux qui venoient au nom du gouverneur, les mit aux fers & les garda prisonniers. Nous en envoyâmes d'autres qui ne furent pas traités plus humainement. Il ne nous restoit donc plus que la force pour nous rendre maîtres de la place & venger l'affront que nous avions reçu dans la personne de nos députés. Nous érigeâmes une batterie & mîmes un pont sur la tranchée; le quinze de février nous livrâmes l'assaut & nous primes le fort sans beaucoup de résistance, & avec la perte d'un très-petit nombre d'hommes.

Des raisons de politique jointes au châ-  
 timent que méritoit le traitement indi-  
 gne qu'avoient reçu nos députés, nous  
 déterminèrent à passer la garnison au fil  
 de l'épée. Des sévérités, des barbaries  
 même produisent toujours un excellent  
 effet sur des hommes timides & poltrons  
 comme le sont naturellement les indiens.  
 Je n'aime pas la cruauté, & je ne puis, sans  
 horreur, voir répandre le sang humain;  
 mais je suis sûr qu'il n'y a rien de plus pro-  
 pre à épargner la vie des hommes, qu'un  
 peu de sévérité montrée à propos. Quand  
 une garnison est traitée de la sorte, la  
 prochaine ne manque jamais à mettre bas  
 les armes; aussitôt que vous paroissez devant  
 elle, elle vous ouvre ses portes; vous en-  
 trez paisiblement & l'humanité est respec-  
 tée. L'honneur est inconnu dans ces pays,  
 & pour se faire obéir, il faut avoir re-  
 cours à la force. Ainsi le devoir & l'hu-  
 manité sont souvent opposés l'un à l'au-  
 tre, dans nos cœurs. Mais quand le de-

voir par le vous m'accorderez, sans peine, que nous devons passer par sur toute autre considération. Nous sommes responsables de la vie de nos soldats au prince & à la patrie.

Notre conduite n'est pas tout-à-fait si justifiable à l'égard de l'autre sexe. Les femmes, suivant l'usage du pays, deviennent la propriété du vainqueur. Cette coutume barbare, que le christianisme a banni de nos contrées, avoit lieu parmi tous les peuples de l'antiquité. Nos soldats tous esclaves de leurs sens, & qui se hâtent de jouir à proportion de ce qu'ils sont plus exposés, adoptent volontiers une pratique autorisée par la conduite des habitans. Dans le désordre & la confusion qui accompagnent ordinairement la prise des places, il arrive souvent que de tendres beautés, élevées dans l'innocence & dans toute la modestie de leur sexe, sont arrachées des bras de leurs parens pour assouvir la luxure d'un brutal. J'ai vu plusieurs de

tes innocentes victimes, je frémis encore quand j'y pense, qui, incapables de survivre à la perte de leur honneur, ou de supporter l'idée de l'esclavage où elles étoient réduites, se jetoient tête baissée dans des puits ou des précipices, ou qui se perçoient le sein d'un poignard.

Quelles femmes ! direz-vous, & que celles de nos pays ne leur ressemblent guère ! Avons-nous jamais entendu parler de tels monstres de vertu, parmi nos douces & tendres européennes ? Les indiennes sont-elles d'une race particulière ? Assurément que leur première mère n'a jamais goûté du fruit défendu. Que les hommes sont heureux de posséder de telle Lucrèce ! ils n'ont rien à craindre pour leur front. Sûrs d'être les pères de leurs enfans, leur tendresse s'augmente en proportion ; exempts de ces craintes & de ces visions cornues qui troublent la paix de nos maisons, leurs jours sont filés d'or & de soie. Maudite pomme, c'est vous, ce sont vos



sucs pernicieux qui ont empoisonné le bonheur de la vie , & répandu votre amertume jusque sur nos jouissances les plus légitimes.

C'est ainsi que raisonneroient des gens à systêmes, ou qui seroient amateurs du merveilleux. Mais pour moi , qui n'aime pas à m'écarter des idées reçues sur aucun sujet , à moins qu'il ne me paroisse de fortes raisons du contraire ; je puis vous assurer qu'il n'y a ici rien de surnaturel ni qui doive ébranler votre foi. Les femmes de ce pays ne sont pas plus farouches que les nôtres. Elles aiment les intrigues amoureuses. Leurs maris en sont si bien convaincus qu'ils ont des *Argus* à les veiller jour & nuit. Les gardes , les verrouils & les plus hautes citadelles sont souvent inutiles ; l'amant changé en or , descend par le toit , corrompt les gardes , fait tomber les barres de fer , & pénètre jusque dans la cachette de sa maîtresse. Mais pourquoi donc les femmes se tiennent-elles de la sorte ?

C'est que, suivant la loi du pays, elles perdent leur liberté dès qu'elles ont eu le moindre commerce avec aucun autre que ceux de leur caste & qu'on les expose en vente publique, comme les bêtes dans nos foires. Il n'est pas étonnant que des personnes élevées dans toutes les douceurs & les aïssances de la vie, préfèrent la mort à l'esclavage. Ajoutez à cela que les indiens n'ont pas les mêmes idées que nous sur le suicide. Ils ne croient pas que des tourmens éternels soient le partage du malheureux qui se défait d'une vie qui lui est à charge. C'est une action honorable ; il ne fait que se délivrer d'un fardeau qui l'incommode, pour s'aller joindre à l'ame de l'univers dont il étoit séparé, jusqu'à ce qu'il se présente une autre occasion de passer dans un corps nouveau. Or est-il étonnant qu'il se trouve ici des femmes qui se dérobent à l'esclavage & à l'infamie, même aux dépens de leur vie ? Je suis convaincu qu'il y en a plu-

sieurs dans notre Europe , qui , avec ces principes , ne balanceroient pas un instant. La nature est la même par tout , mais elle se manifeste diversement suivant les lieux, les préjugés, ou les idées reçues.

Si la politique & l'humanité même exigent souvent que nous livrions les hommes au tranchant de l'épée , nous ne nous sommes jamais oubliés au point de massacrer les femmes & les enfans. Nous avons toujours respecté l'humanité; tous les blessés qui se trouvent encore en vie après le sac d'une ville, sont traités avec tous les égards possibles; nos médecins pansent leurs plaies , & prennent autant de soin de leur guérison que si c'étoient nos propres soldats. Quand ils sont rétablis , on ne les regarde plus comme des ennemis; on leur donne leur liberté & ils vont où ils jugent à propos.

N'allez pas croire que nous soyons tous des effrénés; que nous soyons sans aucune retenue, dès que les lois cessent d'avoir

prise sur nous; il faut pour vous en convaincre, que je vous conte un fait dont j'ai été moi-même témoin. Peu de temps après l'affaut, au moment que les troupes ne respiroient que meurtre & carnage, & que les viols étoient les plus fréquens, les domestiques noirs d'un officier, à peu près de mon âge, vinrent lui demander s'il vouloit qu'ils lui amenassent une jeune fille. Ce mot, dans le langage du pays, a beaucoup de ressemblance à celui qui signifie un bœuf. Le jeune homme crut que c'étoit de cet animal dont il s'agissoit, il répondit qu'il n'y avoit aucune objection. Ils entrèrent aussitôt dans une maison voisine; ses oreilles furent assaillies des plus pitoyables cris d'hommes, de femmes & d'enfans. Il accourut au bruit, & à son grand étonnement, il vit entre les bras de ses gens une fille, évanouie, son père, sa mère, ses frères & ses sœurs qui faisoient tous leurs efforts pour la soustraire à la mort ou à l'infamie. Il l'a mis en

liberté; sa beauté attira toute son attention; car c'étoit la figure la plus parfaite qu'il eût jamais vu; il n'aperçut pas d'abord toute la famille, prosternée par terre, qui arrosoit ses pieds de ses larmes; mais revenu de son premier étonnement il les releva de cette posture humiliante. Le père & la mère implorèrent sa protection. Quoique son ame fût dans la plus grande agitation, & qu'il ne pût sans beaucoup de douleur se séparer d'un objet qui avoit fait une si vive impression sur son cœur, l'honneur l'emporta sur l'amour; il ne délibéra pas un instant; il prit la belle par la main & la conduisit dans la campagne avec toute sa famille jusqu'à ce qu'ils fussent en lieu de sûreté.

J'espère, mon ami, que vous ferez désormais moins prodigue de vos sarcasmes contre nous, & que vous ne direz plus que Cyrus, Alexandre & Scipion sont les seuls guerriers qui aient su maîtriser leurs passions. Avouez que l'honneur &

la vertu sont de tous les états, de tous les âges, de toutes les conditions & que le métier des armes ne nous a pas à tous gâté le cœur.

Vers le temps où nous quittâmes Nagur, le général envoya un bataillon de seapoys demander, au nom de Hyab-Siab, qu'on lui livrât *Mangalore*, la plus redoutable forteresse du pays & qui est située sur le rivage de la mer. L'officier commandant, qui n'étoit pas encore préparé pour soutenir un siège, amusa fort adroitement le général & ses députés. Quand il fut prêt à se défendre, il envoya un messager qui nous pria poliment de retirer un peu notre camp.

Aussitôt que le général fut instruit de cette résolution, il sortit de la ville avec toutes les troupes qu'il avoit d'épargne, & vint assiéger la place dans toutes les formes. Nous attendîmes quelques jours pour des canons & des munitions qui devoient nous venir de Conda-pore, par mer. Dès qu'ils



nous furent parvenus & que nous eûmes érigé une batterie , nous commençâmes l'attaque ; dans moins d'un jour nous avions fait une brèche considérable dans la muraille ; cependant nous aurions été long - temps avant que d'en venir à bout, si l'ennemi nous eût résisté , mais la garnison , qui craignoit le sort que nous avions fait subir à Anampore , refusa de soutenir l'assaut , & obligea le gouverneur à capituler.

La réduction de cette place nous mit en possession d'un pays qui n'est pas beaucoup moins étendu que toute l'Angleterre , & qui , à ce que je pense , est supérieur à aucune autre partie des Indes.

Le bois de *Sanders* , qui ne se trouve que dans les provinces de Bédénore , seroit seul un article de la dernière conséquence entre nos mains. Les habitans en tirent une huile dont les premiers du pays font usage pour s'oindre le corps ; ceux des gentous qui peuvent y fournir en font des buchers pour bruler leurs morts. Mais

si nous pouvions le monopoliser, il faudroit le porter dans *la Chine*, où il est fort recherché. Les chinois en font une grande consommation; ils en tirent de l'huile, & en font des meubles, ils en brûlent dans leurs maisons, lorsqu'il y a des morts; il s'en exhale une odeur agréable qui se répand comme un parfum dans tous les appartemens.

L'agriculture n'est pas négligée, les terres basses, bien cultivées, fournissent à l'intérieur du pays tout le ris qui y est nécessaire, outre une fort grande quantité qu'on en transporte tous les ans. Le ris qui croit aux environs de Mangalore est d'une excellente qualité; on estime qu'il est égal, sinon supérieur à aucun qui soit dans l'Inde.

Le principe que la population fleurit avec l'agriculture, paroît trouver ici sa confirmation. Le pays est très-bien peuplé. La santé & l'embonpoint des habitans en annoncent l'excellence & la fertilité. Ils sont d'une taille

nous furent parvenus & que nous eûmes érigé une batterie , nous commençâmes l'attaque ; dans moins d'un jour nous avions fait une brèche considérable dans la muraille ; cependant nous aurions été long - temps avant que d'en venir à bout, si l'ennemi nous eût résisté , mais la garnison , qui craignoit le sort que nous avions fait subir à Anampore , refusa de soutenir l'assaut , & obligea le gouverneur à capituler.

La réduction de cette place nous mit en possession d'un pays qui n'est pas beaucoup moins étendu que toute l'Angleterre , & qui , à ce que je pense , est supérieur à aucune autre partie des Indes.

Le bois de *Sanders* , qui ne se trouve que dans les provinces de Bédénore , seroit seul un article de la dernière conséquence entre nos mains. Les habitans en tirent une huile dont les premiers du pays font usage pour s'oindre le corps ; ceux des gentous qui peuvent y fournir en font des buchers pour bruler leurs morts. Mais

si nous pouvions le monopoliser, il faudroit le porter dans *la Chine*, où il est fort recherché. Les chinois en font une grande consommation; ils en tirent de l'huile, & en font des meubles, ils en brûlent dans leurs maisons, lorsqu'il y a des morts; il s'en exhale une odeur agréable qui se répand comme un parfum dans tous les appartemens.

L'agriculture n'est pas négligée, les terres basses, bien cultivées, fournissent à l'intérieur du pays tout le ris qui y est nécessaire, outre une fort grande quantité qu'on en transporte tous les ans. Le ris qui croit aux environs de Mangalore est d'une excellente qualité; on estime qu'il est égal, sinon supérieur à aucun qui soit dans l'Inde.

Le principe que la population fleurit avec l'agriculture, paroît trouver ici sa confirmation. Le pays est très-bien peuplé. La santé & l'embonpoint des habitans en annoncent l'excellence & la fertilité. Ils sont d'une taille

médiocre, mais forts & bien proportionnés.

Les femmes sont les mêmes que celles dont je vous ai déjà parlé dans quelques-unes de mes lettres précédentes, excepté qu'elles ne sont pas tout-à-fait si noires.

Les routes que Hyder-Ally a fait construire depuis peu, sont larges & spacieuses; elles sont égales à aucune que nous ayons en Angleterre.

Les villes de cette contrée sont, sans contredit, les plus régulières & les mieux bâties que j'aye vu depuis que je suis dans les Indes. Hyder-Nagur a environ dix milles de circonférence. Les rues en sont larges & les maisons n'ont rien qui annonce la pauvreté du maître, comme dans les autres dominions de Tippo. N'allez pas cependant vous imaginer qu'il y ait des maisons à quatre ou cinq étages, avec des fenêtres élégantes à châssis, comme on en voit fréquemment à Londres & ailleurs. Elles sont presque toutes d'un seul étage; il n'y entre ordinairement de la lumière

que par la porte ou par le toit. Ce n'est pas que le vitre leur soit inconnu ; mais l'usage leur en paroît pernicieux ; un homme sage qui , selon eux , veut garder sa tête à couvert de toute injure , doit y renoncer entièrement. Des fenêtres comme les nôtres ( c'est d'après les indiens que je parle ) des fenêtres comme les nôtres offrent un obstacle continuel à la vertu. Une femme , renfermée dans sa maison , verra passer un jeune homme qui lui plaira ; une seconde vue augmentera cette impression ; si le jeune homme s'en apperçoit & qu'il fasse les moindres démarches , la dame est perdue sans ressource ; s'il ne peut être admis , ils auront un rendez-vous. Figurez-vous des gens de bon appétit , à un tête à tête & sans témoins. L'honneur du pauvre mari ne doit-il point souffrir ? Car dans ces pays où l'on a le sang un peu plus bouillant que dans nos climats , la continence n'est pas une vertu médiocre , du moins les maris en font-ils bien



convaincus. Peut-être que leur conscience qui leur reproche à toute heure leur foiblesse, leur donne bien de fausses appréhensions. Les ministres qui ont mis des taxes sur nos fenêtres leurs paroîtroient de très-sensés personnages. Si nos anglois, qui sont jaloux aussi bien qu'eux, avoient un peu d'égard pour eux-mêmes, au lieu de murmurer contre une si sage institution, ils adresseroient requête sur requête à la chambre des communes, pour engager cette grave assemblée à doubler ou même à tripler une taxe aussi salutaire. Ce seroit un moyen sûr d'obtenir l'abolition entière d'une invention diabolique qui ne doit donner du plaisir qu'aux femmes libertines & aux petits maîtres.

Une justice exacte & régulière règnait dans toutes les dominions de Hyab-Siab; tous ses sujets étoient en paix entre eux. On n'y a entendu parler de presque aucune espèce de crime dans ces derniers temps. Un des habitans qui avoit perdu

un bœuf, s'appliqua à notre officier commandant pour le lui faire recouvrer. Il fut d'abord cherché dans toute l'armée ; mais on ne put le recouvrer. L'homme en fut informé ; on lui conseilla de voir si quelqu'un de ses voisins ne l'auroit point pris. « Mes voisins, dit-il, tout étonné, » il n'est pas possible : il n'y avoit aucun voleur dans le pays avant que vous » y vinssiez. » Hyab-Siab se ventoit souvent qu'il n'y avoit aucun gouvernement dans l'Inde où il se commit moins de brigandages & où les hommes fussent si tranquilles. « Mais il est vrai que j'y ai eu » un peu de peine, ajoutoit-il ; j'ai été » obligé de les épouvanter par la terreur » des supplices ; j'ai pendu plus de cent » mille hommes depuis moins de dix ans. » Mais est-il rien qu'on ne doive faire » quand il s'agit de la tranquillité publique ? Cela ne ressemble pas mal à la pratique de ces sauvages qui coupent l'arbre par le pied pour en avoir les fruits. *Adieu.*

## XIII. L E T T R E.

*Madrasse, 2 Juin 1783.**Mon cher \*\*\**

**J**USQU'ICI nous avons toujours été fortunés , la victoire a constamment accompagné nos armes ; mais la scène va changer de face.

Vers la fin du mois de mars 1783 , nous reçumes intelligence qu'une nombreuse armée alloit nous tomber sur les bras pour nous obliger à quitter une province qui nous avoit coûté si peu de peine à prendre. Le général , quoiqu'au milieu d'un trésor inépuisable , récompensoit si mal ceux qui lui donnoient des informations , qu'il n'étoit jamais bien servi ; ses intelligences étoient fausses , incomplètes , ou trop tardives : l'ennemi étoit à trente milles de Nagur , avant qu'il connût ses forces , le nom de l'officier com-

mandant , ou s'il y avoit des troupes fran-  
goises.

Quand le général vit que nous étions menacés d'une invasion prochaine , il partagea l'armée en différens détachemens & les envoya dans les différens forts de pisé que nous avions pris. Ces forts sont de petits remparts de terre , mais d'une solidité étonnante. Les indiens en bâtissent la plupart de leurs maisons. Les romains n'ignoroient pas cette pratique ; elle est parfaitement connue dans quelques provinces de la France. Tout l'art consiste à bien délayer la terre , à l'employer dans son degré d'humidité naturelle & à la bien serrer avec une espèce de pilon de bois. J'en ai vu des murs qui refusoient les balles , & il falloit tirer plusieurs coups avant d'y faire brèche. Les maisons qu'on en bâtit sont toujours sèches ; on n'en voit jamais couler cette humidité qui ne s'attache que trop souvent à la maçonnerie faite avec de la bauge & des pierres.

Si, après la prise de Bédénore, le général se fut appliqué à fortifier la ville, & qu'il eût tenu son armée ensemble, Tippu auroit eu bien de la peine à nous incommoder. Ce dernier expédient, beaucoup plus prudent que celui que nous embrassâmes, auroit encore été une folie. S'il étoit résolu de ne pas quitter le pays, qui pour le dire en passant auroit été le seul parti sage, il pouvoit se retirer au haut du passage & avec le secours de Hyab-Siab le rendre absolument impénétrable. Mais l'or le priva du peu de prudence que la nature lui avoit donné & il négligea toutes les précautions nécessaires. Comme il étoit résolu de garder Nagur, il auroit pu donner ordre à ses officiers commandans d'évacuer toutes les forteresses à mesure que les ennemis avanceroient & de le venir joindre; son armée grossie des troupes éparces dans les différentes garnisons, auroit été en état de leur faire tête. Mais il étoit si éloigné d'avoir aucune idée



de cette nature, que le jour qui précédoit celui où nous fûmes assiégés, il envoya un détachement à porter des provisions à quelques-unes des garnisons ; tous ceux qui le composoient tombèrent entre les mains des ennemis & nous n'en revîmes jamais aucun. Toutes les forces qui restoient sous son commandement, composées de quelques parties du quatre-vingt-dix-huit, du centième & du cent-unième régiment, consistoient en six cents européens & en mille sea-poys.

C'est avec ces forces que Mathews entreprit de défendre Nagur. Cette ville étoit environnée, à quatre milles de distance, par un large fossé qui avoit plus de dix lieues de circonférence. Il auroit fallu du moins trente ou quarante mille hommes pour le défendre ; le général, tout foible comme il étoit, y envoya un détachement, pour en disputer le passage, à une armée de deux mille françois & de cent mille indiens.



Le six d'avril le général fut informé, vers le soir, que les ennemis avoient passé le fossé par un endroit qui n'étoit point défendu & qu'ils avançoient vers nous; il rappella toutes les troupes, qu'il avoit envoyé à leur rencontre, à la réserve de cinquante sea-poys, auxquels il ordonna de rester dans les lignes & de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils eurent cependant la prudence de se retirer le lendemain, lorsqu'ils virent les troupes de Tippo.

Le sept, les ennemis se mirent en devoir d'attaquer la ville; le général posta son armée pour la défendre de tous les côtés, & envoya un capitaine, avec cinquante européens, sans munitions ni provisions d'épargne, dans une tour peu éloignée. L'ennemi coupa leur retraite & les obligea de capituler. Alors ils se répandirent en foule dans tous les quartiers de la ville & nous obligèrent à nous retirer en nous prenant en front, en queue ou  
en

en flancs ; car nous étions dispersés en plusieurs petites bandes. Il n'y avoit aucune barricade dans la place , ainsi nous n'avions d'autre couvert que les murailles du fort , où chacun se rendoit avec toute la diligence dont il étoit capable.

Les troupes ennemies avoient pris possession d'une éminence qui commandoit le fort ; nous envoyâmes quelques cents européens pour les en chasser ; ils réussirent sans beaucoup de perte ; mais ils furent obligés de quitter ce poste , faute de pouvoir tenir une communication ouverte avec la garnison. Dans l'espace de quatre ou cinq heures , l'ennemi s'étoit rendu maître de toutes les avenues de la ville. Le major Futrell , le seul officier de camp que nous eussions dans notre détachement , eut la confiance de cette expédition ; il s'y conduisit de la manière la plus honteuse ; il méritoit sûrement d'être mis aux arrêts. Le général fut instruit de sa mauvaise conduite ; on lui en conta toutes les particu-

larités ; mais telle étoit son aveuglement  
 qu'il lui donna un commandement dont  
 dépendoit en grande partie le salut ou la  
 perte de la garnison. Les françois , enflés  
 de leurs premiers succès & croyant que  
 nous n'oserions jamais faire une sortie sur  
 eux , après tant de revers , avoient quitté  
 leurs accoutremens & mis négligemment  
 leurs armes par terre , à environ deux cents  
 pas du fort. Ils apprêtoient leurs provisions  
 & les mangeoient tranquillement , sans gar-  
 de ou un seul canon sur leur front. Le  
 général observa cette nonchalance , & , sans  
 perdre un moment à délibérer , il ordon-  
 na à une garde de subalternes de se jeter  
 à corps perdu sur eux , & de prendre pos-  
 session d'un canon qui étoit dans un régi-  
 ment de troupes françoises ; ils réussirent  
 au-delà de leurs espérances ; ils prirent le  
 canon. Le major fut à leur secours avec  
 les deux compagnies du cent deuxième  
 régiment & les troupes de Bombay. Ce ren-  
 fort qui avançoit fièrement & à grands pas ,

avec la bayonnette au bout du fusil, redoubla la confusion parmi les françois. Leur officier commandant, M. de Cossigny, sensiblement touché de la disgrâce & de la destruction dont ils étoient menacés, usa d'une présence d'esprit admirable ; il envoya son major de brigade nous prier d'épargner le sang de ses soldats & qu'ils se rendroient prisonniers de guerre. Quand il eut obtenu ce qu'il demandoit, il ajouta qu'il avoit ordre de n'en venir à une détermination finale qu'avec le général. On eut beau représenter au major que les ennemis ne cherchoient qu'à gagner du temps ; qu'il n'étoit pas possible qu'ils songassent sérieusement à mettre bas les armes, tandis qu'ils auroient la moindre espérance de se sauver par la fuite ; il envoya pour le général, & fit halte à trente pas des françois, jusqu'à ce qu'il fut arrivé.

Cependant les françois reprénoient leurs armes & leurs accoutremens ; ils étoient

en état de se défendre lorsque le général arriva. Il somma le commandant ennemi d'ordonner à ses gens de se rendre prisonniers. Mais , au lieu de satisfaire à son désir , son messager lui répondit en riant , qu'il n'avoit pas pris la peine de venir si loin pour se rendre sans raison ; que s'il en avoit eu envie , il auroit pu le faire sur la côte de Coromandel & que c'étoit à nous à recevoir ses ordres.

Le général, un peu fâché qu'on l'eût fait venir pour se moquer ainsi de lui , fit mettre aux fers l'officier françois , & ordonna, en même-temps , qu'on déchargeât un gros canon sur les ennemis. Ils y répondirent sur le champ , par une décharge de leur mousquetterie ; tuèrent & blessèrent presque tous les officiers que nous avions dans ce détachement , à la réserve du brave Futrell qui ordonna à ses troupes de tomber en arrière à droite & à gauche , le dos contre la muraille & de faire feu obliquement sur l'ennemi. Il n'étoit



pas possible d'imaginer un meilleur expédient pour faire ses soldats s'entre tuer , & je pense qu'il n'y réussit pas mal. Quand on vit que ce feu ne répondoit pas tout-à-fait au but qu'on s'étoit , à ce que je crois , proposé , on ordonna la retraite. Notre noble major conduisit cette manœuvre d'une manière si judicieuse , qu'il n'y perdit pas un seul homme. La raison qu'on en donne ordinairement , c'est que ses soldats fuyoient si vite que les balles ne pouvoient les atteindre.

Tel fut le dernier exploit de ce jour mémorable. Depuis ce temps-là le général parut un tout autre homme : au lieu de ce ton fier & impérieux qui l'accompagnoit toujours lorsqu'il conversoit sur des affaires de devoir , il devint tout d'un coup doux & affable ; durant tout le siège il conserva , dans les situations même les plus dangereuses , un sang froid & une tranquillité d'esprit qui lui gagnèrent l'estime & le respect de toute l'armée. Nous oubliâ-



mes presque que c'étoit par les bévues & les imprudences réitérées de cet homme , que nous étions réduits à une pareille extrémité. Depuis ce moment je ne pense pas qu'on puisse lui reprocher une seule faute , si ce n'est d'avoir continué sa confiance à Futrell & de l'avoir chargé de quelques expéditions qui ne manquoient jamais d'échouer.

Le huit la ville prit à feu , & tout ce qu'il y avoit de plus considérable fut réduit en cendre. L'incendie se communiqua au magasin où nous gardions nos provisions & en consuma la plus grande partie malgré tous nos efforts.

Nous avions gardé un petit poste à quelque distance du fort ; mais incapables d'y tenir plus long-temps , le quatorze nous fumes obligés de l'évacuer & de nous sauver comme nous pumes sous les murailles du fort.

Cependant les ennemis constamment occupés à ériger des batteries tout autour de

nous , en avoient déjà fini un grand nombre ; leur principale qui consistoit en seize canons , n'étoit pas à plus de deux cents verges . Le dix-sept tous leurs travaux étoient finis ; ils nous canonnèrent de la manière la plus terrible , nous démontèrent la plupart de nos canons , nous tuèrent & blessèrent plusieurs hommes . Le fort est si malheureusement situé , qu'il n'est pas possible d'y faire un pas sans être exposé au feu de l'ennemi . Il y avoit des maisons qui n'étoient pas à plus de cent cinquante pieds de distance , dans lesquelles il y avoit des hommes , postés avec des fusils , qui épioient toutes nos démarches ; il y avoit des canons dans les batteries qu'on gardoit toujours chargés à dessein ; dès qu'un de nos soldats osoit montrer la tête , c'étoit la plus grand'chance du monde s'il en échappoit ; il étoit aussitôt assailli d'une nuée de balles & de mitrailles . Nous ne pouvions nous montrer de jour ; la nuit nous faisions de fréquentes saillies ; nous

surprenions souvent des maisons remplies d'hommes; nous les expédions en fort peu de temps & il étoit rare que nous fissions de bien grandes pertes.

Le vingt-quatre nous assaillîmes, pendant la nuit, une batterie érigée depuis peu à cinquante pas du fort, nos troupes y marchèrent sans charger, la bayonnette au bout du fusil; elles égorgèrent les sentinelles & tuèrent presque tous ceux qu'ils y trouvèrent; mais cette expédition fut trop précipitée, les ennemis n'y avoient point encore porté de canons. Malgré tous nos efforts, les affaires se précipitoient de plus en plus à notre ruine; le nombre des morts & des blessés augmentoit tous les jours; nos murailles étoient presque toutes renversées, nous ne pouvions espérer aucun secours; il n'étoit pas possible de résister long-temps.

*Adieu.*

## XIV. LETTRE.

*Mon cher \*\*\**

Nous étions sans aucune ressource ; le nombre des malades & des blessés étoit au-delà de cinq cents. Le général appella un conseil de guerre où il nous représenta la situation des choses , nous informa que nous étions sans munitions , que nous n'avions pas de quoi subsister plus de quinze jours ; que quand nous n'aurions pas eu toutes ces raisons contre nous , le défaut d'hôpital pour les malades & de couvert contre la saison des pluies qui approchoit , nous mettroient dans la nécessité de demander une capitulation. Le conseil fut de son sentiment. On envoya quelques officiers de marque au Nabab , avec des propositions de la part du général ; il fut d'abord fier & impérieux ; mais il consent enfin que nous sortirions avec tous les

honneurs de la guerre , tambour battant & enseignes déployées , que nous mettrions nos armes en pile sur le glacier , que nous partirions incessamment pour *Sadachagur* , chacun avec tout ce qui lui appartenoit , & que nous prendrions la première occasion de nous embarquer pour *Bombaye*. Le général devoit avoir une garde de cent *sea-poys* , avec leurs armes & trente-six rondes de munitions. Pour l'argent public il devoit rester dans le fort.

Le vingt-quatre nous sortîmes du fort. Quand nous eûmes marché environ un mille , il nous vint un ordre de n'aller pas plus outre , & nous fumes aussitôt entourés de gardes.

L'avarice , source de tous nos maux , nous fut encore fatale. Malgré que nous fussions à la merci de nos ennemis , & que notre fort fût absolument entre leurs mains , le général avoit un si furieux penchant pour l'argent qu'il viola un article exprès de la capitulation , pour ne pas laisser der-



rière lui , tous ces trésors qui lui avoient déjà fait commettre tant de bassesses vis-à-vis le gouverneur & les troupes ; il emporta tout l'argent public , pour palier , à ce qu'il croyoit sa faute , il en distribua un peu à toute l'armée , & donna le reste à plusieurs officiers pour le lui emporter caché dans leur bagage.

Le vingt-neuf le Nabab manda le général , & nous n'avons plus entendu parler de lui. Le jour suivant il envoya pour les officiers commandans des différens corps , qui furent aussitôt privés de leur liberté.

Le premier de mai le Nabab envoya un caissier dans notre camp. Peu de temps après on nous sépara les uns des autres ; on nous mena un à la fois devant lui , où nous fumes dépouillés & cherchés de la manière la plus honteuse ; notre argent & tout ce que nous avions au monde nous fut ôté. La pudeur des femmes ne fut pas respectée ; des noirs leur coupèrent leurs corps de jupes , les mirent toutes nues en



présence de plusieurs mille spectateurs & leur firent toutes sortes d'outrages. Les pleurs, les sanglots, les cris les plus perçans ne firent aucune impression sur le cœur de ces monstres & ne purent les empêcher de porter leur violence à l'excès.

Quand cet affreux examen fut fini, on nous renvoya dans la ville, & nous fumes renfermés dans une écurie, où nous vivions sur du ris & de l'eau, & sur deux *picas*, c'est-à-dire deux ou trois sous, par jour. M. *Querenstret*, officier françois que nous avions fait prisonnier, venoit souvent nous visiter dans cette triste situation, nous apportoit à boire & à manger & des végétaux. Il eut la générosité d'offrir à plusieurs d'entre nous de l'argent, dont il n'y avoit pas la moindre apparence qu'il pût jamais en être remboursé. Il étoit si touché de notre état qu'il s'engagea de porter de notre part une lettre à M. de Cossigny, & promit de faire usage de toute son influence pour obtenir de ce commandant

mandant pour le disposer en notre faveur ; mais on observoit de si près toutes nos démarches que nous eûmes toutes les peines du monde à en glisser une dans sa poche. Cette lettre contenoit un exposé fidelle de notre situation ; nous lui exposions les maladies occasionnées par un nouveau genre de vie , & les dangers auxquels le défaut de soins nécessaires exposoit nos blessés. Nous finissions par supplier M. de Cossigny d'obtenir que le Nabab adoucît en sa considération les rigueurs de la prison , qu'il nous traitât comme des officiers de sa Majesté Britanique avoient droit d'espérer , que nos médecins nous fussent renvoyés , & qu'on leur remît en main les instrumens de chirurgie qu'on leur avoit enlevés. La lettre fut fidèlement délivrée ; mais nous n'eûmes aucune réponse , ce qui nous parut alors fort surprenant ; mais nous avons appris depuis que nous sommes ici , que le commandant françois en avoit fait ses excuses au major Campbell

à Magalore : il lui dit qu'il avoit souffert pour nous avant même que notre lettre lui fût parvenue ; que Tippo ne voulut jamais prêter l'oreille à aucune proposition qui tendît à nous favoriser , & qu'il se fût rendu suspect s'il nous eût envoyé une réponse.

Qu'une telle situation est humiliante pour un homme qui a des sentimens & un caractère comme M. de Cossigny ! Vous voyez ici une peinture véritable de la conduite des indiens ; les souverains commandent en maîtres & les sujets obéissent en esclaves. La moindre démarche contraire au caprice du despote est une trahison odieuse , qui est punie des supplices les plus cruels. Chez nous , une pareille rigidité dégoûteroit les plus indifférens ; tout le monde abandonneroit le tyran & lui laisseroit le soin de maintenir ses intérêts ou de venger ses propres injures ; mais ici cela ne fait pas la moindre différence ; ils ont appris dès leur enfance à

regarder un Nabab comme un être d'une nature supérieure à la leur.

Le neuf, on nous fit sortir tous deux à deux de l'étable où nous étions renfermés, dépouillés de nos habits & les mains liés l'un à l'autre comme si nous eussions été des criminels. Nous marchâmes ainsi garottés au-delà de cent cinquante milles dans l'espace de douze jours. Nous ne sortions jamais que dans la plus grande chaleur & il ne nous étoit ordinairement permis de prendre du repos qu'à l'approche de la nuit, lorsque le frais étoit venu, ou que quelques-uns d'entre nous, accablés de fatigue & tourmentés par la chaleur étoient absolument en délire; la démence & l'accablement de nos compagnons ne produisoient ordinairement aucun effet sur le cœur de nos barbares conducteurs & ils nous obligeoient souvent à poursuivre également notre route. Ils mettoient les plus foibles sur des bœufs & faisoient aller les autres à pied. Ceux qui se plaignoient de foi-

bleſſe ou autrement étoient d'ordinaire ſecourus par des coups de fuſils ou de bâton qu'on leur appliquoit ſur le dos.

Un jour un de nos officiers fut faiſi d'une crampe violente. Après avoir preſque caſſé le bras de ſon compagnon , le fer céda au milieu des efforts & des convulſions qui accompagnent cette ſorte de maladie. Il y avoit pluſieurs gardes préſents lors que cet accident arriva ; ils l'accuſèrent de l'avoir fait expreſ , & nous eumes toutes les peines du monde à les empêcher de donner le fouet à un homme preſque agonifant.

Un grand nombre d'entre nous incapables de ſupporter tant de fatigues , tomboient immobiles & mourroient dans les fers , ſans recevoir la plus légère aſſiſtance. Il me faudroit plus de cinq ou ſix feuilles de papier pour vous peindre toutes les barbaries & toutes les cruautés que nous reçumes de cette garde ; mais je ne penſe pas que tout ce que je pourrois dire ré-



pendroit aucune lumière sur le caractère de ces peuples ; ce que je vous en ai déjà dit doit vous suffire. Cependant nous remarquâmes avec beaucoup de plaisir que les habitans des villes par où nous passions, loin de se réjouir de notre malheur en paroissoient sensiblement touchés. La justice, l'équité, la générosité que nous avions montrées dans le pays que nous avions conquis , actions si différentes de ce que les indiens pratiquent en pareil cas , étant parvenues jusqu'à eux ; nous avoient attiré pour ainsi dire leur vénération ; ils nous regardoient comme des êtres d'une nature supérieure. On leur entendoit dire en passant les rues qu'il étoit honteux de récompenser tant de bonté de la sorte.

Le vingt-un nous arrivâmes à Chitladrugh. On nous mena tous ensemble chez le gouverneur ; nous restâmes quelque temps dans la rue, exposés aux rigueurs d'un soleil ardent. Lorsqu'il eut daigné donner ses ordres , nous fumes séparés en



deux bandes ; on nous emmena au haut du fort ; on nous ôta nos menottes , pour nous mettre aux jambes des fers d'une grosseur démesurée , puis nous fumes enfermés dans une seule maison , au nombre de trente-quatre. Voilà comme on en usa à l'égard de la bande dont j'appartenois ; l'autre fut traitée de la même façon. Jusqu'ici on nous avoit laissé à chacun son domestique , mais on ne nous en permit qu'un entre six ou sept.

Notre prison consistoit en cinq appartemens , qui tous ensemble ne contenoient pas plus de trente ou quarante pieds sur chaque sens. Nous en prîmes quatre pour nous & laissâmes l'autre à nos domestiques. Nous n'avions d'autre lumière que celle qui nous venoit par la porte ou par un trou qui étoit au haut de chaque appartement. Sur le devant de la prison nous avions une cour d'environ quarante pieds en quarré , dans laquelle nous apprêtions nos vivres. Le feu que nous avions là

presque constamment , caufoit un grand courant d'air dans la maison , qui empor-  
toit toute l'infection qui devoit naturelle-  
ment se trouver parmi des gens renfermés  
à l'étroit , dans un climat chaud. C'est ap-  
paremment à cette circonstance qu'il faut  
attribuer la santé dont nous avons joui  
pendant notre malheureuse captivité.

Je suis surpris que dans notre Europe  
où le luxe est monté à un si grand excès,  
on n'ait pas encore trouvé le secret d'in-  
troduire un courant d'air dans les ap-  
partemens par le moyen du feu. Cela n'est  
pas difficile , il ne s'agit que de mettre un  
peu de bois allumé dans le foyer , & de  
laisser deux portes ouverte. L'air extérieur  
pressera sur l'air rarifié de l'appartement  
& par ce moyen il y aura un courant d'air  
frais. Ce qui seroit fort agréable dans les  
chaleurs de l'été. Si la mort n'eût pas en-  
levé à la terre , il y a quelque mille ans,  
ce grand monarque de Perse qui promit  
une si grande récompense à quiconque lui

découvriroit un plaisir nouveau, j'irois lui faire part de mon secret ; cela pourroit combler la brèche que la longueur de notre captivité à mis à mes affaires.

Une garde de quarante hommes étoit postée à la porte de la cour. Il y avoit nuit & jour une sentinelle avec de gros bâtons à la main, elle n'en faisoit cependant aucun usage, quoiqu'elle y fût souvent provoquée par les discours injurieux & les coups dont nos gens étoient assez prodigues à leur égard.

Les murailles qui entouroient la cour étoient aussi hautes que la maison ; il y avoit par-dessus trois sentinelles continuellement en faction.

Nous avions pour toute allouance deux ou trois pintes de ris par jour. Les six premières semaines de notre captivité on nous fournit du bois, avec permission d'acheter du lait, de la viande, des fruits & des légumes ; mais tout cela nous fut retranché & nous fumes réduits à la triste né-

essité de vivre uniquement sur du ris, sans autre chose que du sel pour l'affaïsonner.

Dans cette situation, réduits à passer notre jeunesse d'une manière si inutile, privés de tout espoir de revoir jamais une fortune qui nous paroïssoit si favorable peu de jours auparavant, la gloire, les promotions que nous aurions pu acquérir à Mangalore si nous eussions été en liberté, la misère & la mort qui nous paroïssent inévitables, sont les tristes objets qui se présentèrent d'abord à notre imagination, & qui nous obsédoient jour & nuit. Mais quelques jours après notre arrivée, comme si nous eussions agi de concert, nous quittâmes toutes ces noires réflexions, & primes une contenance plus gaie que nous n'eussions jamais fait. Plusieurs d'entre nous conservèrent la plus parfaite tranquillité au milieu de tous les maux & de toutes les misères les plus affreuses. Les indiens ne pouvoient re-

venir de l'étonnement que ce spectacle leur causoit. Ces peuples fiers & insolens dans la prospérité , ne peuvent supporter un revers de fortune. Ils étoient fort surpris de voir que nous fussions aussi gais , aussi contens , que si nous eussions été dans une ville qui viendrait de nous ouvrir ses portes , où nous trouverions abondamment tout ce qui peut flatter le goût & la cupidité. On nous insinuoit qu'il y avoit des ordres secrets de nous empoisonner , & que nous touchions au terme où on alloit les mettre en exécution ; mais nous n'en étions point ébranlés ; ces menaces ne servoient qu'à nous élever le cœur & nous en chantions avec plus d'allacrité : « (a) Rule Britannia ; Britans never shall be slaves. » Je puis vous assurer que dans le *chorus* de cette chanson , le cliqueris de nos fers , joint au son de nos voix faisoit une harmonie assez agréable.

---

(a) Règne la grande Bretagne , les anglois ne seront jamais esclaves.



La joie , plus qu'aucune autre chose ; contribua à nous préserver en vie , quelques-uns qui ne pouvoient s'accoutumer aux provisions qui nous étoient accordées & qui s'abandonnoient avec trop de complaisance à leur mélancolie , se trouvèrent en peu réduits à un état de foiblesse inconcevable , il en mourut une grande partie ; les autres après avoir languï pendant plusieurs mois , étoient sur le point d'expirer , lorsque nous entendîmes les premières nouvelles de la paix & avec elle nous vint un traitement différent.

Il est étonnant l'influence que l'imagination a sur nous ; si je n'en avois été plusieurs fois témoin , je ne l'aurois jamais pensé. Ceux qui ont gardé leur enjouement dans la prison , ont jouï d'une aussi bonne santé qu'on avoit lieu de l'espérer ; ceux au contraire qui se sont abandonnés à la mélancolie en ont été presque tous la victime. La nouvelle de la paix ramena la vie dans ceux de nos compagnons



qui avoient languï jusqu'à ce moment. La tranquillité d'esprit est le plus fort bouclier que nous puissions opposer aux coups de la fortune ; tandis que la crainte ou l'inquiétude aiguise tous ses traits & nous rend souvent funestes les événemens les plus triviales. Je me souviens d'avoir entendu qu'un étranger étant tombé mort dans une auberge, une jeune fille là présente s'imagina que cet homme étoit un empestiféré ; cette imagination déranga tellement sa machine qu'elle expira quelques heures après, la contagion se communiqua, & les gens mouroient en foule. Si on n'avoit pris soin de rassurer le peuple, & de lui montrer que toutes ces morts n'étoient l'effet que d'une vaine terreur, une simple imagination se fût changée en une maladie réelle, non moins dangereuse que la peste la plus terrible. Cette histoire n'a rien d'incroyable à mes yeux ; dans toutes les situations où je me suis trouvé ; j'ai toujours vu que la disposition de notre esprit

l'esprit agravoit ou adoucissoit n<sup>os</sup> maux. Je ne crois pas avancer rien de trop fort, si je dis qu'il est en notre pouvoir de nous faire un paradis d'un enfer, ou un enfer d'un paradis. Un honnête homme qui tombe victime de la superstition ou de l'ignorance, voit les buchers & les feux allumés sans la moindre appréhension. Son corps est consumé au milieu des flammes sans qu'il paroisse en souffrir, tandis qu'un criminel qui n'a rien à craindre des lois humaines, ou un homme timide, est déchiré de remords ou s'abat sous le moindre revers. Le bon Aceste disoit à Enée qu'il triompheroit de tous ses maux par la patience & par le courage. Je suis actuellement convaincu de cette vérité. Je fais bien qu'il faut succomber quelquefois, mais c'est le plus souvent notre faute que nous ne surmontions pas notre destinée.

*Adieu.*

## XIV. LETTRE.

*Madrasse, 28 mars 1783.**Mon cher \*\*\**

**L**Es cruautés que nous avons reçues, avant que les nouvelles de la paix vinssent comme un souffle divin, porter pour ainsi dire, une nouvelle vie dans tous nos membres, sont presque inconcevables. Si un malheureux, réduit à la dernière extrémité, demandoit seulement un peu de lait, ou quelque autre chose d'aussi peu de valeur, comme une très-grande faveur, on lui répondoit brutalement qu'il n'en auroit pas, & que cela pourroit lui prolonger la vie. Quelques-uns de nos compagnons étoient si foibles qu'ils ne pouvoient bouger de terre, & si décharnés que les os leur passeroient presque à travers la peau; & on leur refusoit impitoyablement la permission d'acheter des nattes & de la paille pour adoucir les derniers momens de leur vie,

Les indiens pratiquoient souvent contre nous toutes ces petites finesses qui sont si naturelles à ceux qui sont sous les gouvernemens despotiques. Soupçonnant que nous avions quelque peu d'argent , voyant que nous étions nus , & que nous n'avions rien à nous couvrir contre la froide saison qui approchoit , ils nous recommandèrent leurs services & nous offrirent de nous acheter tout ce dont nous avions besoin. Nous commençons à sentir que les habits alloient nous être nécessaires , ainsi nous leur donnâmes ce même argent que nous avions eu tant de peines à dérober à leur avidité , lorsque nous fumes cherchés d'une manière si honteuse. Nous étions bien éloignés de penser qu'il y eût des hommes capables de la bassesse qu'ils méditoient contre nous. Il se passa quelque temps avant qu'ils nous fissent réponse , & après nous avoir remis de semaine en semaine , tantôt pour une raison & tantôt pour une autre , ils nous dirent enfin que

les chameaux, qui apportoit nos marchandises d'une ville voisine, s'étoient noyés en passant la rivière & que tous nos effets étoient perdus.

Accablés par tous ces mauvais traitemens & sans espérance de voir jamais la fin de nos misères, nous résolûmes de nous échapper de prison. Les sea-poys de Madras qui avoient été pris avec le colonel Bailly & qui s'étoient engagés au service de Tippe, faisoient ordinairement partie de la garde que nous avions sur nous; plusieurs pour faire parade de leur attachement & de leur loyauté, nous traitoient plus mal que les natifs même; mais les autres pénétrés de ces sentimens de reconnoissance que la mémoire de nos bons services leur rappeloit à l'esprit, nous avertissoient de tout ce qui se passoit & nous donnoient des intelligences que nous soupçonnions d'être fausses, mais que nous trouvâmes vraies dans la suite; ils nous rendirent tous les bons offices qui étoient

en leur puissance. Un sergent qui nous regardoit souvent d'un œil de compassion fut choisi pour nous assister dans l'entreprise que nous méditions ; nous lui fîmes plusieurs questions sur la force de la garnison , sur la situation des magasins où nous pourrions nous munir de la poudre & des armes nécessaires , & sur le nombre des européens & des sea-poys de Bombay , qui étoient dans le fort où nous étions captifs. Il nous répondit d'une manière satisfaisante & nous fit espérer que tous les sea-poys de Madras se déclareroient en notre faveur fort volontiers ; qu'il étoit sûr qu'ils prendroient notre parti du moment qu'ils nous verroient en possession du fort. Flattés de l'idée d'une liberté prochaine & de la donner à un grand nombre de concitoyens , nous songions sérieusement aux moyens de briser nos fers. Nous donnâmes sur le champ de l'argent au sergent pour traiter ceux de ses amis qu'il jugeroit nécessaire de mettre dans nos in-



térêts; mais soit qu'il fût soupçonné ou qu'il ne cherchât qu'à nous escamoter le peu que nous avions, nous ne le revîmes que lorsque nous sortîmes de prison.

Peu de jours après la nouvelle de la paix, nous fumes invités à entrer dans le service du Nabab; on nous offrit la même paye que nous recevions de la compagnie, avec des honneurs & une autorité beaucoup plus considérables. Cette proposition nous inspira tout le mépris qu'elle méritoit; nous aurions chassé à coups de pieds ceux qui nous la faisoient, si nous avions eu l'usage libre de nos jambes; nous délibérâmes quelque temps sur la manière dont nous devions leur faire sentir notre ressentiment, mais après un peu de réflexion nous trouvâmes que le mépris ne serviroit qu'à les exciter à redoubler leurs mauvais traitemens, ainsi il fut décidé de les refuser poliment.

Quoique ceux qui veilloient sur nous, nous refusassent pour quelque temps les

commodités de la vie & nous traitassent fort rudement , cependant les gens de distinction paroissoient en général touchés de notre sort ; ils étoient fâchés d'être obligés d'en agir de la sorte avec nous , & ils portoient rarement des règles de la politesse lorsqu'ils venoient nous visiter.

Il ne nous étoit pas permis de nous raser ; nous fumes donc contrains de laisser croître notre barbe. Ce qui nous donnoit un air si vénérable que nous avions bien de la peine à nous empêcher de rire les uns des autres. Nous étions réduits à chacun deux ou trois chemises , & pour comble de malheur , le blanchisseur avoit ordre de ne venir dans la prison qu'une fois tous les mois ou toutes les six semaines , ainsi nous étions contrains de garder notre chemise deux ou trois semaines sans la changer. Pendant ce temps elle se couvroit d'une croute dure qui lui donnoit la consistance du bougran , des légions de ces insectes sociaux qui ne nous abandonnent jamais dans

nos misères , en occupoient toute la superficie ; des millions de puces , punaises , maringouins , faisoient mille gambades sur nous , s'amusoient de mille façons différentes & ne nous abandonnoient ni jour ni nuit ; nous avions beau leur faire la guerre , plus nous en détruisions & plus ils se multiplioient. Ils se vengeoient de la manière la plus cruelle ; notre sang leur servoit d'aliment ; malgré tout ce que nous pouvions faire pour leur disputer notre carcasse , nous étions rongés jusqu'aux os. Les scorpions & les serpens daignoient nous visiter & partager avec nous les horreurs de la prison.

Les rats , animaux que nous aurions pu tourner à notre avantage , n'étoient pas en moins grande quantité que les autres. Il n'étoit pas rare d'en trouver deux ou trois tranquillement assis sur son visage lorsqu'on s'éveilleoit au matin. Ceux qui dormoient la bouche ouverte , ont souvent eu la surprise d'y trouver leur derrière & de

voir qu'ils s'en servoient comme d'un pot de chambre. A la fin ils devinrent si importuns que nous résolûmes de leur déclarer une guerre ouverte & de les détruire , quoiqu'il dût nous en coûter quelque chose.

Un soir , vers minuit , lorsque ces animaux , sans craindre ni chats , ni trapes , ni poison , erroient par milliers dans la maison , ou nous déroboient nos provisions , nous sortimes tous du lit , armés de ballers , de buches ou de bâtons. Les uns se mirent en embuscade pour couper leur retraite ; les autres les attaquèrent de front & en firent une très-grande déconfiture. Le bruit du combat , les cris des mourans se firent entendre au loin ; la terre rétentit sous nos pieds & les murailles en tremblèrent. Notre garde toute brave & intrépide qu'elle étoit craignit pour ses jours ; elle prit ce tumulte pour un prélude affreux à une entreprise fatale à son existence ; elle jeta des cris pitoyables ; des hommes de la première distinction ,

se rendirent en hâte dans la prison ; ils en cherchèrent tous les recoins ; mais quand ils virent de quoi il s'agissoit , ils nous prièrent de cesser , & nous dirent que si nous ne le faisons pas , nous avons tout lieu de craindre que nos provisions ne nous fussent ôtées ; punition qui suivoit ordinairement un *défaut de soumission*. Comme nous avions éprouvé que l'effet suivoit ordinairement les menaces , nous cessâmes de persécuter nos ennemis.

Je ne fais nul doute que vous ne soyez surpris que nous nous laissions mourir de faim , au milieu d'une pareille quantité d'animaux. Pour moi je ne puis revenir de mon étonnement toutes les fois que j'y fais réflexion. Je suis convaincu que les rats nous auroient été d'une grande ressource , cependant nous n'eûmes jamais le courage d'en manger. Le préjugé chez nous étoit plus grand que la faim & l'amour de notre conservation.

Toutes les provisions sont à très - bon

marché dans le pays ; si nous les avions eues au prix ordinaire , nous aurions pu vivre fort bien avec l'argent qui nous étoit accordé. Mais le gouverneur levoit une taxe considérable sur tout ce que nous achetions , ce qui haussait tellement le prix de chaque chose qu'il n'y avoit guère de personnes capables de s'en procurer lorsqu'on en apportoit.

Le quatre de juin , malgré notre pauvreté , nous achetâmes une brebis , à un prix exorbitant , pour célébrer la naissance du roi. La fête se passa aussi agréablement que les circonstances le pouvoient permettre. De la limonade sucrée est la liqueur la plus rare que nous pûmes nous procurer ; je puis vous assurer que nous bûmes des rasades , aux armes de sa majesté , avec autant ou plus de cordialité , qu'aucun de ses sujets aient jamais fait.

C'eût été un spectacle assez amusant de voir de quelle manière nous passions notre temps dans la prison. Au matin notre pre-



nière occupation étoit de nous amuser une heure ou deux à réduire au trépas quelques mille de ces importunes créatures qui nous tourmentoient pendant la nuit. Après cette juste vengeance nous nous purifions les mains & le corps avec de l'eau claire & nous nous mettions en posture de nous étourdir la faim, sur ce que nous appelions par plaisanterie du *Row-di-dow*. Un *Row-di-dow* est de la farine de ris bouillie avec de l'eau, jusqu'à ce qu'il ait pris de la consistance; cette bouillie, prise avec du lait de beurre, faisoit un de nos repas favoris. Ensuite de quoi les plus actifs se mettoient immédiatement à éplucher les pierres du ris & à l'apprêter pour diner; car nous n'avions que du ris. Vers les deux heures, on introduisoit de grandes chaudières noires dans la maison. Chacune étoit entourée de cinq ou six hommes, armés de grandes cuillers de bois, ouvrage ingénieux de nos mains mécaniques; ils se posoient par terre, les jambes croisées; ils transféroient  
le

le contenu de ces vaisseaux dans de grands plats de terre, avec une promptitude étonnante. Nous étions plus long-temps à les vider ; nous avions rarement l'appétit assez ouvert pour trouver toujours bon du ris, apprêté avec de l'eau pure ; mais comme nous n'avions rien autre chose à prendre nous le forcions malgré nous à descendre dans notre estomac. Le reste du jour se passoit à bouillir du ris jusqu'à ce que les parties les plus essentielles en fussent séparées ; ce qui épaisit l'eau & lui donne un très-bon goût. Cet apprêt s'appelle du *congic* ; nous en faisons notre souper. C'est dans ces occupations que se passaient tous nos jours.

Vers la fin de notre emprisonnement, ils nous accordèrent la faveur d'acheter des brebis ; ce qui nous donna occasion de déployer un nouveau genre d'industrie ; en peu de temps, nous fumes tous capables de tuer, écorcher, évantrer, & disséquer une brebis, aussi bien qu'aucun homme au monde.

Il s'en falloit bien que cet emploi nous parût une occupation désagréable ; & comme nous travaillions tous d'affection, nous parvîmes d'excellens bouchers. J'ai un certain soupçon que quelques-uns des plus notables du pays, convaincus de la supériorité de notre mérite à cet égard , nous offrirent des gages fort considérables pour les servir dans cette capacité.

Notre habillement n'étoit pas moins curieux que le reste. Les plus industrieux d'entre nous , avoient des chemises rapetassées de mille morceaux différens ; les moins actifs étoient obligés d'en porter dont les manches étoient tombées par flambeaux , & qui montroient leur corps par maintes & maintes crévasses ; car nos moyens ne nous permettoient pas d'avoir des habits par dessus. Plusieurs étoient réduits à se passer de linge ; une veste sans manches leur tenoit lieu de tout habillement. Ceux qui n'avoient ni chemise ni veste , avoient recours à un autre expédient : ils portoient

des peaux d'animaux desséchées au soleil. Quelques-uns de nos messieurs qui avoient apporté du drap avec eux , en firent si ingénieusement des habits , que si nous n'avions pas eu des preuves du contraire , nous aurions cru qu'ils avoient travaillé sept ans sous les plus habiles tailleurs de Londres. Mais les progrès rapides que nous avons fait nous-mêmes dans l'art de la cuisine & de la boucherie , nous avoient convaincus de bonne heure , qu'il n'est rien dont l'industrie , aidée du besoin , ne puisse venir à bout.

Quoiqu'on nous accordât de meilleures provisions lorsque le traité de paix fut une fois en agitation , nous avions l'estomac si foible & si relâché , faute de nourriture , que plusieurs d'entre nous étoient sur le point de mourir quand nous sortimes de prison.

Le vingt-cinq de mars est le jour tant désiré qui éclaira notre *liberté*. Des ames qui sortent du purgatoire n'ont pas des

sensations plus agréables que nous en eûmes alors. La rencontre de nos amis qui furent séparés de nous lorsque nous entrâmes en prison, & dont nous n'avions presque pas entendu parler, nous causa des ravissmens dont on ne peut jouir que fort rarement.

Quand nous fûmes rasés, & que nous eûmes des habits honnêtes, nous paroissions si décharnés & si différens de ce que nous étions auparavant, que nous ne pouvions pas d'abord nous reconnoître. Sitôt que nos premiers transports furent passés nous nous entretimes des traitemens que nous avions reçus dans nos différentes prisons & nous trouvâmes qu'ils étoient précisément les mêmes.

En sortant du fort nous fumes fort surpris de trouver tous nos soldats européens & sea-poys, emmenotés deux à deux. Ils avoient supporté noblement toutes les cruautés qu'on avoit voulu leur faire subir, & ils consentirent à périr plutôt que



d'entrer au service du Nabab. Ce spectacle nous fit soupçonner qu'on alloit nous transporter dans une autre prison. Un grand tas de fers qu'on apporta sur la place & qu'on nous fit entendre être pour nous, ne nous permit pas de douter un instant que nos soupçons ne fussent fondés. Jugez de notre consternation ? nous étions presque au désespoir ; mais résolus de périr plutôt que de rentrer dans une odieuse captivité , chargés de fers & de misère , à la merci des hommes barbares dont nous venions d'éprouver la tyrannie , nous formâmes la résolution de nous enfuir ; le plan en étoit tracé , lorsqu'on nous informa que si les dix plus vieux officiers vouloient signer une obligation par laquelle ils s'obligeoient de répondre de notre bonne conduite & de celle des soldats , on ne nous feroit aucun mal & qu'aucun des officiers ne seroit mis aux fers. Ces messieurs y consentirent volontiers ; ensuite de quoi ils eurent ordre de se présenter à Dowlat-



*Siab*, gouverneur du fort. Après les salutations & les complimens ordinaires de part & d'autre, on les pria de s'asseoir & on leur donna des feuilles de *Betel*, cérémonie ordinaire qui s'observe dans toutes les Indes, comme une marque de paix. Dowlab-Siab leur fit ensuite des apologies pour toutes les cruautés que nous avions souffertes dans un lieu qui étoit sous son commandement. Il leur dit qu'il avoit eu toutes les peines du monde à se conformer aux ordres exprès du Nabab & qu'il ne les avoit jamais ponctuellement exécutés; que Tippo avoit donné ordre que nous n'eussions que du *notcheney*, mais que comme il savoit que nous ne pourrions jamais subsister sur une nourriture aussi grossière, il nous avoit fourni du ris à ses propres frais. Ce discours parut fort extraordinaire; nous ne pouvions comprendre qu'il y eût un personnage assez insensé, pour blâmer les mesures d'un homme qui n'eût pas manqué de lui faire ôter la vie, s'il en avoit eu

( 253 )

la moindre connoissance. Car c'est la mort  
pour quiconque ose contredire, ou même  
critiquer les ordres du souverain.

*Adieu.*



## XVI. LETTRE.

*S. Thomée, 12 mai 1784.**Mon cher \*\*\**

Nos messieurs prièrent Dowlab-Siab de de nous avancer de l'argent pour nous conduire dans nos dominions ; il répondit qu'il ne pouvoit le faire sans la permission du Nabab ; que nos commissaires de paix avoient refusé de nous en fournir lorsqu'on les en avoit requis , & que nous ne pouvions conséquemment espérer rien au-delà de l'allouance qui nous étoit accordée en prison.

Nous n'ajoutions pas grand'foi à ce qu'il disoit de nos commissaires ; mais nous ne fumes pas long-temps avant de découvrir que nous avions été négligés & maltraités à un haut degré. M. S. un de ces ambassadeurs que nous rencontrâmes sur la route , nous avoua qu'ils avoient refusé de mettre aucun argent entre les mains du

gouverneur pour nous être remis ; parce , dit-il , « que si nous l'avions fait le Nabab » l'auroit gardé & vous n'en auriez pas » été plus avancés. » N'est-ce pas là une curieuse réponse ? Est-ce que trois ou quatre mille des plus fidèles sujets de sa majesté n'auroient pas mérité qu'on eût hazardé quelques cents livres sterling pour leur sauver la vie ? Si ces messieurs avoient autant souffert dans toute leur vie que nous avons fait dans un seul jour , ils auroient risqué tout ce qu'ils avoient au monde pour adoucir les rigueurs de notre sort , à moins qu'ils n'eussent renoncé à tout sentiment d'humanité.

Aussitôt que nos messieurs eurent pris congé du gouverneur , nous sortimes de la ville ; nous ne pouvions nous rassasier d'admirer tous les objets qui se présentoient successivement à nos sens ; jamais une si belle verdure n'avoit frappé mes yeux ; jamais l'émail des prairies n'avoit eu un éclat si brillant , jamais odeurs plus

suaves ne nous avoient récréé l'odorat. Un air charmant me rafraichissoit les poumons; un doux zéphir qui portoit pour ainsi dire la vie sur ses ailes, me caressoit de son alaine séduisante. Le bêlement d'une brebis, la vue d'un animal qui païssoit, le chant d'un oiseau qui se réjouissoit sur un arbre, portoit une douce rêverie jusqu'au fond de mon ame; tous mes sens étoient ouverts à la joie. Les choses les plus indifférentes étoient pour nous une source de volupté : nous nous arrêtions à contempler une chute d'eau, à écouter le murmure d'un ruisseau comme si c'eût été quelques-unes de ces scènes enchanteresses qui brillent quelquefois sur nos théâtres. Cependant la nature n'avoit point pris de nouvelle parure, nous n'étions point dans la saison la plus brillante de l'année; & les plantes n'avoient pas toute cette fraîcheur que leur donnent ces beaux jours qui succèdent à la triste saison des pluies. Mais nous sortions de prison; une nouvelle vie



ranimoit nos membres affoupis ; il nous étoit permis d'en faire usage ; nos jambes n'étoient plus resserrées les unes contre les autres ; ces vilains insectes qui nous rongeoient jusqu'aux os n'étoient plus à nous tourmenter ; nos yeux qui n'avoient eu long-temps que des murs & des misères affreuses à contempler , pouvoient à leur gré parcourir tous les objets qui les environnoient ; en un mot nous jouissions du plus rare & du plus inestimable de tous les biens , la liberté , sans quoi l'homme est misérable.

Nous fîmes environ deux milles en nous occupant de la sorte. Nous nous trouvâmes dans un bois. Là une nouvelle scène se présenta à nos yeux : la cavalerie & l'infanterie de la garnison étoient rangées sous des chefs différens. L'infanterie formoit une espèce de quarré long, la cavalerie l'attaqua avec une maladresse étonnante & elle fut reçue de même. Là se terminèrent tous leurs exploits : ils se sé-



parèrent après le premier choc. La cavalerie passa proche de nous en s'en retournant ; les cavaliers avoient les genoux presque jusqu'au menton , mais ils paroissoient fermes & conduisoient leurs chevaux avec assez d'adresse.

Le vingt-huit nous commençâmes notre marche & le douze d'avril nous arrivâmes à *Askota* , petit fort qui , suivant notre calcul , est à cinquante lieues à l'est de Chiteldrough. C'est dans cette ville que nous rencontrâmes le parti qui avoit escorté les commissaires , & tous les prisonniers qu'on avoit ramassés de toutes les dominions de Tippe. Ils furent tous remis aux soins de M. *Dalajis* , l'officier qui commandoit l'escadre. Les opinions ont été fort partagées au sujet de sa conduite à notre égard. Je ne le connois point ; mais certaines circonstances me donnent à croire qu'il n'est pas si blamable que quelques uns l'ont représenté , & qu'il nous obligeoit autant qu'il étoit en son pouvoir.

Quelques

Quelques prisonniers qui furent à sa tente s'imaginèrent qu'ils étoient mal reçus ; mais s'ils avoient considéré la multiplicité d'affaires qu'il avoit sur les bras, que son honneur & sa fortune demandoient qu'il les expédiât promptement, je suis persuadé qu'ils ne l'auroient pas censuré.

Nous trouvâmes à Ascota beaucoup de plaisir qui étoit encore relevé par le contraste qu'il faisoit avec les maux que nous avions enduré dans la prison ; car c'étoit le sujet le plus ordinaire de nos conversations. Ceux de nos compagnons que leurs blessures avoient contrains de rester à Nagur, nous affectèrent beaucoup par le détail de tout ce qu'ils avoient souffert ; nous fûmes surpris qu'ils y avoient survécu. On leur donna d'abord un chirurgien françois, qui les traita avec toute la tendresse & toute l'assiduité qu'ils avoient lieu d'espérer dans une telle situation. Mais ils en furent bientôt privés ; la mort le leur enleva presque aussitôt. Celui qui lui succéda

étoit aussi barbare & dénaturé que celui - ci étoit doux & humain ; il ne les visitoit presque jamais ; il n'usoit d'aucune délicatesse ; il leur disoit ordinairement qu'il voudroit qu'ils fussent à tous les diables. Ce brutal même leur fut ôté , & on ne leur donna personne à panser leurs blessures. Jugez alors de leur situation. Faut-il point que les hommes soient mille fois plus durs que les bêtes pour n'y avoir pas succombé ?

Nous y rencontrâmes aussi les officiers de marine que Suffrein avoit fais prisonniers & envoyés à Hyder - Alley. Vous pouvez croire qu'ils n'ont pas été traités avec plus d'humanité que nous. On les mit aux fers ; ils vivoient sur du ris & de l'eau , tandis que tous les françois , que Hughes avoit fais prisonniers, jouissoient de tout ce qu'on peut souhaiter ; la compagnie leur donnoit la même paye qu'elle nous accorde , & leur laissoit la ville pour prison. M. de Suffrein n'ignoroit pas que nos gens seroient mal traités dans les pri-

sons du Nabab ; car voulant obtenir un échange , il nous menaça long - temps de les livrer au tyran , si nous ne voulions pas y consentir ; & quand il vit qu'il n'y avoit pas moyen d'en venir à bout , il effectua sa menace. Cette action sera une tache éternelle à sa gloire. Il a beau dire qu'il ne savoit qu'en faire ; il pouvoit les faire passer à *Cochin* ; du moins il auroit dû les renvoyer sur leur parole , plutôt que de les abandonner à une pareille barbarie. Mais s'il a mal agi à notre égard , & si cet acte de cruauté est un déshonneur à la France , il l'a bien dédommagée d'une autre façon ; c'est à son courage qu'elle doit ce haut degré d'élevation où elle est parvenue ; il est vrai que l'indolence de notre amiral & son amour excessif pour les plaisirs orientaux y ont eu bonne part.

Actif , brave & impartial , Suffrein possédait de toutes les qualités requises pour faire un excellent commandant. Il cherchoit toutes les occasions de signaler son cou-

rage : si sa flotte avoit souffert dans un engagement, il n'avoit pas un moment de repos qu'elle ne fût en état de faire tête à la nôtre. Sans se mettre en peine s'il se fera des ennemis particuliers, il ne vise qu'à agrandir sa nation. Si un officier s'est mal conduit pendant l'action, fut-il de la plus noble famille du royaume, il est sûr d'être dégradé, & remplacé par un homme de mérite, sans le moindre égard pour sa naissance.

Il y a, sans doute, de l'arbitraire dans cette conduite ; mais il faut bien en faire autant pour humilier ses ennemis. Plût à Dieu que nos commandans en chef eussent le courage d'imiter un pareil exemple ! nous ne serions pas réduits au point où nous sommes. Suffrein disoit souvent : » j'avois bien des poltrons dans un tel » combat, mais M. Hughes n'en avoit pas » moins. » Je ne fais pas comme il en est, mais il est bien sûr que Suffrein paroïsoit avoir des avantages sur nous à la fin de



la guerre. Quel dommage qu'un si grand homme ait terni sa gloire par la manière cruelle dont il en a agi à l'égard de nos marines ! C'est ici le lieu d'observer que le courage & l'humanité ne se trouvent pas toujours réunis dans la même personne.

Tout le monde dit que Hughes est homme de cœur , mais qu'il est d'une indolence insupportable ; qu'on avoit toutes les peines du monde à lui faire quitter Madras ; que son magnifique palais , les gardes dont il étoit entourré , les esclaves & les maîtresses qui ne songeoient qu'à lui procurer des plaisirs & à plonger son ame dans des langueurs éternelles , lui faisoient souvent oublier ce qu'il se devoit à lui-même & à la patrie ; qu'il restoit quelquefois des semaines entières à terre au milieu du luxe & de la bonne chère , tandis que Suffrein étoit à prendre nos villes maritimes ou à ruiner notre commerce.

C'est à l'indolence de Hughes , encore



plus qu'à la valeur de Suffrein , qu'on attribue la perte de *Tricomelée* , place de la plus grande conséquence par sa situation & par les avantages qu'elle procuroit à ceux qui la possédoient. Les françois n'avoient pas un seul port dans ces parages ; ils y en trouvèrent un sous les remparts de ce fort , capable de mettre toute leur flotte à couvert des insultes des tempêtes ou de les dérober aux poursuites de leurs ennemis , s'ils s'étoient jamais trouvés les plus foibles. Il est naturel de croire que la flotte françoise eût pris beaucoup d'ascendant sur nous , si la paix ne fût venue terminer nos disputes. Par cette victoire ils avoient une place à radoubier leurs vaisseaux , après un engagement ; ils pouvoient profiter du moindre beau temps qui est assez rare dans les moussons & prendre tous les vaisseaux marchands qu'ils auroient rencontrés sur mer , tandis que notre flotte retirée jusqu'à Bombay n'auroit pas été en place de s'opposer à leurs

desseins. Un coup d'œil jeté sur la carte suffit pour vous convaincre de cette vérité.

Il faut que je vous conte une histoire de notre amiral, dont nous pouvons rire présentement parce qu'elle n'a eu aucune suite : nous étions à former le siège de Codelore ; Hughes le battoit par mer & l'empêchoit de recevoir aucunes provisions de bouche ; & l'ennemi étoit dans une situation à ne pouvoir nous résister longtemps. Suffrein vint pour secourir la place, mais il n'étoit pas possible d'en approcher ; il tâcha donc d'attirer Hughes dans un engagement. Si notre amiral eût eu un grain de circonspection, il fût resté dans sa station ; mais il crut apparemment, qu'il y auroit de la honte à ne pas accepter le défi : il quitte le fort pour châtier un ennemi avec lequel il s'étoit mesuré tant de fois ; mais Suffrein au lieu de l'attendre, gagna le vent peu à peu, & s'empara de son poste. Il débarque trois ou quatre mille hommes. Il ne nous étoit pas possible de

nous échapper & rien ne pouvoit nous sauver d'une ruine totale que l'heureuse nouvelle qui vint nous apporter la paix , une heure avant que nous en vinssions aux mains.

Il faut de grands talens pour réussir sur mer comme sur terre ; mais un amiral n'a pas besoin de toute cette circonspection & de toutes ces attentions qui sont nécessaires pour faire un bon général d'armée. Il faut que le général porte son attention à tout , qu'il établisse son camp dans des lieux sains ; qu'il procure à ses soldats des provisions saines & abondantes ; qu'il se garde une communication ouverte avec les places d'où il en peut tirer ; qu'il soit constamment en garde contre les surprises ; qu'il maintienne une discipline exacte & sévère ; qu'il désarme l'envie qui est éternellement acharnée à sa perte ; qu'il se fasse aimer de tous ses officiers & inspire de la confiance à toute l'armée. Dans un jour d'action il faut qu'il soit pour ainsi

dire présent à tout ; qu'il connoisse le génie & la disposition d'un chacun, & le ramène à son devoir par des raisons prises de son caractère particulier ; qu'il soit éternellement attentif à reparer ses pertes , à donner le change à son ennemi, & à profiter de ses moindres méprises ; il faut qu'au courage le plus bouillant, il joigne le plus grand sang froid ; qu'il ne se laisse jamais entraîner à son feu , ni séduire les apparences les plus flatteuses, qu'il soit l'ame de son armée, qu'elle ne remue, qu'elle n'agisse que par ses impulsions ; le moindre signe, la moindre insinuation doit être obéi. En un mot le général a besoin d'un si heureux concours de qualités rares qui ne sont presque jamais réunies dans la même personne, que je ne suis pas surpris que le peu de grands hommes qui se sont élevés à la dignité de la science militaire, aient fixé l'inconstance de la fortune & fait toujours marcher la victoire à leur suite ; qu'on les ait regardés comme les enfans ou

les favoris des Dieux. Vous ne me soupçonneriez pas de superstition , mais convaincu comme je suis de la sublimité de l'art dont je parle , je n'aurois balancé à rendre des honneurs divins à un Alexandre , à un César , si j'avois eu le bonheur de servir sous des hommes de leur mérite.

J'ignore , en grande partie , l'art de la marine , mais il me semble qu'il n'est pas ici besoin de tout ce savoir faire qui est indispensable dans la conduite d'une armée. Une flotte de trente vaisseaux de ligne , est une flotte très-considérable ; mais qu'est-ce que cela en comparaison d'une armée de trente mille hommes ? Il y a mille moyens de l'avitailier , qui n'existent pas pour nous ; presque tous les ports lui sont ouverts ; elle peut faire des cents lieues pour chercher ce qui lui manque , sans la moindre fatigue ou que la santé des équipages en souffre ; chaque vaisseau peut prendre des munitions pour la plus grande partie d'une année. Si l'ennemi la presse ,

elle n'a point de bagage pour arrêter ou retarder sa fuite ; elle ne craint point qu'on intercepte ses vivres , qu'on coupe la communication qui est entre elle & les endroits d'où elle peut les tirer. Chaque vaisseau est sous la conduite d'un capitaine qui doit en répondre. Dans un combat chacun connoît son poste ; il n'y a rien à craindre qu'il soit mis hors de sa place ; il n'y a ni bayonnettes , ni pique , ni cavalerie pour rompre les rangs & mettre la confusion parmi les combattans. Chaque vaisseau est comme une grande forteresse flottante , qui prend tous les mouvemens qu'on veut lui imprimer ; toutes ses forces , quoique dispersées , se réunissent pour ainsi dire en un point , & opèrent où le chef veut les diriger. Chaque vaisseau est si fort qu'il peut contribuer puissamment au gain ou à la perte d'une bataille ; le capitaine sûr d'être remarqué a tous les motifs du monde à faire son devoir. L'empire absolu qu'il a sur son équipage & la facilité de s'en



les favoris des Dieux. Vous ne me soupçonneriez pas de superstition , mais convaincu comme je suis de la sublimité de l'art dont je parle , je n'aurois balancé à rendre des honneurs divins à un Alexandre , à un César , si j'avois eu le bonheur de servir sous des hommes de leur mérite.

J'ignore , en grande partie , l'art de la marine , mais il me semble qu'il n'est pas ici besoin de tout ce savoir faire qui est indispensable dans la conduite d'une armée. Une flotte de trente vaisseaux de ligne , est une flotte très-considérable ; mais qu'est-ce que cela en comparaison d'une armée de trente mille hommes ? Il y a mille moyens de l'avitailier , qui n'existent pas pour nous ; presque tous les ports lui sont ouverts ; elle peut faire des cents lieues pour chercher ce qui lui manque , sans la moindre fatigue ou que la santé des équipages en souffre ; chaque vaisseau peut prendre des munitions pour la plus grande partie d'une année. Si l'ennemi la presse ,

elle n'a point de bagage pour arrêter ou retarder sa fuite ; elle ne craint point qu'on intercepte ses vivres , qu'on coupe la communication qui est entre elle & les endroits d'où elle peut les tirer. Chaque vaisseau est sous la conduite d'un capitaine qui doit en répondre. Dans un combat chacun connoît son poste ; il n'y a rien à craindre qu'il soit mis hors de sa place ; il n'y a ni bayonnettes , ni pique , ni cavalerie pour rompre les rangs & mettre la confusion parmi les combattans. Chaque vaisseau est comme une grande forteresse flottante , qui prend tous les mouvemens qu'on veut lui imprimer ; toutes ses forces , quoique dispersées , se réunissent pour ainsi dire en un point , & opèrent où le chef veut les diriger. Chaque vaisseau est si fort qu'il peut contribuer puissamment au gain ou à la perte d'une bataille ; le capitaine sûr d'être remarqué a tous les motifs du monde à faire son devoir. L'empire absolu qu'il a sur son équipage & la facilité de s'en

faire obéir , le rend absolument sans excuse s'il ne réussit pas. Si donc l'amiral possède le cœur de ses capitaines , ce qui n'est pas difficile , il est presque toujours assuré du succès ; du moins peut-il se flatter que si sa flotte succombe ce ne sera qu'après avoir fait tout ce qu'on avoit lieu d'en espérer. Mais que le sort d'un général est différent ! Les mesures les mieux concertées ; les plans les plus sagement formés échouent le plus souvent ; la fortune se joue de la sagesse & de l'expérience la plus consommée , & nous forcent de reconnoître son empire. Un ordre mal compris , une terreur panique dont un soldat sera saisi ; une démarche dans l'ennemi qu'on n'aura pu prévoir ; mille petits infidens ont souvent arraché des mains d'un général , une victoire qui paroissoit immanquable. Je sais que le hazard joue un grand rôle sur mer , mais tous ses coups ne sont pas funestes , & le courage peut beaucoup diminuer son influence.

Ne croyez pas que rempli de notre art, je veuille élever l'armée au - dessus de la marine. C'est à nos flottes que nous devons l'empire le plus glorieux de l'univers. Ce sont nos flottes qui nous font respecter à toutes les nations rivales de notre gloire ; c'est par leur moyen que notre commerce s'est soutenu contre presque toutes les forces réunies de l'Europe & de l'Amérique. C'est par elles que nous pouvons nous flatter de briller encore aux yeux de nos voisins & des parties les plus éloignées de ce globe. Je ne puis assez me réjouir de voir un des princes du sang servir comme un particulier pour s'instruire de tous les détails de la marine. Si jamais la guerre vient troubler la paix naissante de l'Europe & des Indes , il faut croire que nos flottes victorieuses nous remettront en possession de cette gloire dont nous sommes un peu déçus aujourd'hui. Un revers sur terre est sans conséquence ; mais une défaite sur mer est irréparable

& ne peut manquer de mettre la puissance & les richesses entre les mains du vainqueur.

Mais si le métier des armes est sujet à tant d'inconvéniens , il semble qu'on ne devroit rien négliger pour le perfectionner & pour resserrer autant qu'il est possible l'empire de la fortune ; mais c'est le moindre de nos soins : notre discipline est absolument mauvaise ; à peine avons-nous une seule évolution en Europe qui soit d'aucune utilité dans un jour d'action. Tout ce qu'on apprend à nos soldats n'est que pour la parade ; nous avons retranché tous les exercices durs qui sont si nécessaires pour nous former une bonne constitution & nous faire supporter de bon cœur toutes fortes de fatigues. Les anciens plus sages que nous à cet égard aussi bien qu'à plusieurs autres , faisoient porter à leurs soldats des armes six fois plus pesantes à l'exercice que lorsqu'ils étoient en campagne , avec les provisions & tous les us-

renfiles qui sont nécessaires quand on est hors de chez soi. Par ce moyen la guerre étoit pour eux un divertissement plutôt qu'une peine & une fatigue. Si nous en usions de la sorte nous n'entendrions pas ces murmures dont nous avons les oreilles battues toutes les fois que nous avons des marches pénibles à soutenir. Si on avoit soin de faire voyager les troupes oisives, au lieu de les laisser des années entières dans la même garnison, on accoutumeroit insensiblement les soldats à la fatigue & les officiers apprendroient à se passer de mille choses qui leur deviennent nécessaires par l'usage, & qu'il est souvent impossible de se procurer lorsqu'on est en campagne.

Nous apprimes encore à Ascota que le général Mathews, le major Futrell & dix-huit capitaines étoient morts empoisonnés. Plusieurs soldats du Nabab, présens à cette cruelle exécution, nous informèrent qu'on leur avoit présenté à chacun une coupe où



l'on avoit infusé quelques gouttes de jus *du buisson à lait* ; qu'on leur dit que le Nabab leur commandoit d'en boire. Ceux qui refusoient , on les lioit & on faisoit descendre cette boisson dans leur gosier. Ce poison est subtil , ainsi ils mouroient en peu de temps.

Cette barbarie nous priva pour jamais de plusieurs jeunes officiers qui s'étoient signalés au siège de Nagur. Ils auroient assurément fait honneur à leur pays dans la suite. Cette perte est irréparable. Si la *compagnie* avoit des forces suffisantes , elle devroit en prendre une vengeance exemplaire.

Nous fumes encore informés du triste sort de nos soldats & de nos sea-poy. Les européens avoient subi le même traitement que nous , excepté qu'on leur avoit donné du notcheney , à la place de ris. Il n'y a sorte de cruauté qui ne fût mise en usage pour faire entrer les sea-poy au service de Tippo. On les obligeoit à

travailler depuis le matin jusqu'au soir ; sans prendre presque aucun aliment ; leurs fardeaux étoient si excessifs qu'ils succomboient souvent sous leur charge & mouroient de lassitude ; ceux qui survécurent nous restèrent toujours fidelles , & déclarèrent à leurs bourreaux qu'ils ne s'enroleroient jamais sous leurs étendarts que nous ne leur en montrassions l'exemple. Cette constance vous paroîtra plus étonnante encore , quand vous saurez que quatre mille sea-poys de Madrafs qui avoient été faits prisonniers auparavant , étoient tous entrés au service du Nabab.

Les sea-poys montrèrent une générosité peu commune : ils sauvèrent sur le peu qui leur étoit alloué & le donnèrent aux européens , parce , disoient-ils , qu'ils pouvoient supporter mieux qu'eux d'être mal nourris , vu qu'ils y étoient accoutumés. Quelle tendresse ! quelle affection !

Quelques jours avant d'arriver à Ascota nous vîmes M. Sadlier, le M. dont je vous

ai déjà parlé ; nous fumes à lui avec tous ces transports d'allégresse que vous devez supposer dans des hommes qui avoient été si long - temps sans voir aucun de leurs concitoyens , qui pussent leur donner la moindre intelligence. Il nous reçut avec un grand sérieux ; il nous prodigua des complimens , & fit force cérémonies ; nous lui fimes mille questions auxquelles il ne daigna presque faire aucune réponse. Nous l'informâmes de plusieurs maltraitemens que nous avions reçus , en partie faute d'argent ; mais il ne jugea pas à propos de nous en faire offre. Quand nous l'informâmes que les soldats & les sea - poys étoient encore aux fers , il nous dit , avec beaucoup de sympathie & d'humanité , que c'étoit un grand bonheur , parce que s'ils n'y étoient pas ils s'enivreroient & se rendroient à l'ennemi. Vous aurez peut-être de la peine à comprendre comme des hommes en liberté s'enivreroient plutôt que s'ils avoient des fers aux mains. Com-

me M. Sadlier ne jugea pas à propos de s'en expliquer plus outre , nous fumes quelque temps avant de deviner son énigme. Mais nous avons appris depuis peu que ce monsieur , qui est fort versé dans les sciences abstraites , avoit découvert qu'il y avoit une forte attraction dans le fer qui attire toutes les parties inflammables qui sont dans certains liquides , qui pourroient monter dans la tête & troubler le cerveau. Nous étions tentés de regarder ce grand homme comme un brutal & un avare fieffé ; mais nous avons changé d'opinion lorsque nous avons été informés de ses véritables motifs , & nous sommes actuellement convaincus que rien que l'amour de la patrie ne lui dicta cette réponse. Cependant les habits , les chapeaux , les bas , & les souliers que le gouverneur de Madras avoit eu soin de nous envoyer à Ascota , nous vinrent fort à propos , trois ou quatre jours après.

Sur le refus que les commissaires firent

de nous fournir l'argent qui nous étoit dû , nous fumes obligés d'en emprunter d'un natif à quatre cents pour cent pour un mois. Il comptoit si peu sur notre crédit qu'il ne voulut pas nous en laisser jouir un instant lorsque nous fumes à Ascota. Le colonel *Bratdhwaitd* , qui avoit été prisonnier comme nous , ne fut pas plutôt informé de notre situation qu'il emprunta de l'argent pour nous & tâcha d'en obtenir pour les soldats , sans craindre que des hommes qui dans leur plus grande détresse , avoient refusé d'entrer au service du Nabab , nous désertassent , au moment que nous allions rentrer dans nos dominions.

Nous restâmes à Ascota jusqu'au dix-sept, pour attendre l'arrivée de tous les pauvres prisonniers , & alors nous continuâmes notre route pour nos dominions. Le vingt-huit nous arrivâmes à *Arcotte*. Dans cette ville nous rencontrâmes le général Lang , commandant en chef du Cornatic ; nous

on reçut un traitement fort différent de ce que nous attendions. Fatigués, excédés & ne pouvant presque nous tenir sur nos jambes ; privés des commodités & même des choses nécessaires à la vie, nous n'avions pas le moindre soupçon de ne pas avoir un bon déjeuner & encore un meilleur dîner chez un homme payé pour garder table ouverte. Mais M. le général étoit d'une autre opinion ; notre mine blême & famélique lui fit craindre de nous mettre à même de ses provisions. Nous fumes cependant lui payer nos respects ; il nous fit la grâce de nous présenter la main. Il en invita quelques-uns des moins décharnés à dîner avec lui ; pour les autres il n'en prit pas la moindre connoissance.

Nous partîmes le treize d'avril, & le quatre de mai nous arrivâmes à *Mameloue*, ville voisine de *Madras*, & qui suivant notre calcul est à trois cents quarante milles à l'est de *Chiteldrugh* ; de là nous passâmes à *S. Thomée*, ville fort agréable.



située sur le bord de la mer & encore plus proche de Madras. Le moment de notre arrivée le général *Ogle* nous envoya son aide de camp pour nous prier tous à dîner avec lui & nous dire de faire de sa table & de sa maison comme de la nôtre, jusqu'à ce que nous fussions arrangés. Le colonel *Floyed* que nous rencontrâmes par hasard, nous emmena déjeuner chez lui, & nous fit les mêmes offres que le général *Ogle*, avec la meilleure grâce du monde.

Capitaine *Maitland* du 73<sup>e</sup>. régiment & cap. *Mac-dawald* du 42., envoyèrent des voitures à Mameloue pour porter chez eux, ceux qui jugeroient à propos d'y aller. Ces messieurs gardèrent table ouverte pour nous tout le temps que nous restâmes dans la ville. Vous voyez que s'il y a des monstres d'humanité sur la terre, la providence y a placé des âmes généreuses qui sentent le plaisir qu'il y a à secourir les malheureux.

*Adieu.*

## XVII. LETTRE.

*Calcutta, 17 Janv. 1785.**Mon cher \*\*\**

**V**OUS m'avez vu arriver heureusement à Madras; il faut retourner sur vos pas, parcourir de nouveau les pays que nous avons déjà quittés & vous rendre plus particulièrement témoin des maux de toute espèce qui se trouvent dans les gouvernemens despotiques.

Plusieurs messieurs affoiblis par une longue captivité & accablés de maladie, on les porta de Chiteldrugh au Carnatic dans des *doulies*; ce sont des espèces de petits lits, dont on fait ordinairement usage dans l'Inde pour transporter les malades lorsqu'on est en campagne. Au service de la compagnie on a des gens accoutumés à cette sorte d'emploi, qui ne font rien autre chose; quatre vous portent un malade avec la plus grande facilité; on n'y en met jamais un moindre nombre. Mais sous l'em-

pire du sultan Tippo, on n'a d'égard ni au nombre, ni à la force, ni au travail qu'ont accoutumé de faire ceux qu'on y emploie; on alloit prendre dans les champs des hommes de la dernière classe & on les forçoit à nous porter quinze & quelquefois vingt milles par jour. Ils étoient ordinairement deux & jamais plus de quatre. On obligeoit souvent les laboureurs à quitter leur charue, pour avoir, à ce qu'on leur disoit, l'honneur de servir le grand (a) *Bohader*. C'est un des titres pompeux que Tippo a jugé à propos de s'arroger.

Ces pauvres diables presque morts de fatigue, s'ils s'avisoient de se plaindre, ou d'exprimer le moindre déplaisir, on les consoloit ordinairement avec la crosse d'un fusil dont on leur régaloit les épaules. Ils restoit des trois ou quatre jours sans presque manger, ou recevoir un seul denier pour acheter des vivres; s'ils osoient

en

---

(a) Conquérant.

demander à genoux , les sea-poys les mal-  
 traitoient de coups , & on leur répondoit  
 que c'étoit trop d'honneur pour eux de  
 mourir au service du Nabab. Ces traite-  
 mens abominables ne faisoient aucune im-  
 pression sur leur esprit ; lorsqu'ils avoient  
 de quoi manger, ils étoient aussi gais qu'ils  
 avoient reçu les meilleurs traitemens du  
 monde ; ils paroïssent tout aussi bien que  
 s'ils eussent vécu au milieu de la plus grande  
 abondance. L'air stupide & content qui  
 régnoit sur leur visage montre que la ty-  
 rannie avilit le corps & l'esprit de ceux  
 qui lui sont soumis. Ses tristes influences  
 se manifestent dans les campagnes d'une  
 manière encore plus particulière que sur  
 la figure de ces pauvres esclaves. Tout le  
 pays depuis quarante milles de Nagur n'est  
 guère supérieur à un désert , quoique le ter-  
 rein en paroisse fort fertile. C'est que pour  
 labourer & soigner ses terres , il faut être  
 maître de son temps , & que si un homme  
 est arraché du manche de sa charue , ou

du milieu de la moisson , il devient gueux , on lui fait perdre l'envie de travailler & on favorise le développement de tous ces petits vices dont je vous ai parlé tant de fois & qui font le caractère de ces peuples.

Tout annonce la pauvreté & la misère; vous pouvez marcher un jour entier sans appercevoir presque une seule habitation; à la réserve des petits villages que vous rencontrez à une très-grande distance les uns des autres où il y a quelques petits morceaux de terre cultivés pour la nourriture de ses pauvres habitans; on ne voit de tous côtés que des brossailles & des arbrisseaux stériles.

Ces villages sont ordinairement entourés d'une faible muraille pour les protéger contre les incursions de la cavalerie. Mais depuis Chiteldrough nous n'en vîmes pas une seule qu'on n'eût rasé, avec deux canons, dans l'espace d'une heure.

Le soldat le plus insensible ne pourroit

voir sans émotion les ravages que l'ennemi a commis dans toute l'étendue de nos dominions jusqu'à Madras. Au lieu de ces villes vastes & magnifiques, autrefois riches & florissantes; au lieu de ces citernes, de ces réservoirs immenses & nombreux qu'on avoit érigés à grands frais pour arroser dans les saisons arides; au lieu de ces édifices publics, bâtis pour la commodité des seuls voyageurs, de ces pagodes somptueuses & bien ornées, l'œil n'ap-  
perçoit plus que des monceaux de ruines. Ces tristes scènes nous rappeloient à l'esprit des combats horribles & nous arrachent des larmes sur le sort de ces peuples nombreux qui, de l'état d'opulence, se voyent réduits dans la plus affreuse misère.

Avant que Hyder-Alley eût envahi le Carnatic, c'étoit assurément le pays le plus heureux & le mieux peuplé de tout l'Indoustan. Mahomet-Alley, qui en avoit le gouvernement, quoiqu'aussi absolu que le



Nabab de Misore , avoit pris des anglois plusieurs idées justes sur le gouvernement & son despotisme étoit beaucoup adouci par les avis qu'il prenoit du conseil de Madras. On n'a jamais entendu parler qu'il ait commis aucune injustice vis-à-vis du peuple ; il ne permettoit point qu'on forçât le laboureur à quitter son champ pour son service ; sous son gouvernement chacun étoit sûr de jouir du fruit de son labeur. Cette certitude animoit le peuple & lui faisoit entreprendre avec plaisir les travaux les plus longs & les plus dispendieux. Mais depuis qu'il est entre les mains de ce conquérant , il est désert & sans habitans. Hyder s'imaginant que la pauvreté de ses dominions procédoit , non du vice du gouvernement , mais de ce qu'elles étoient mal peuplées , envoya dans son pays tous ceux qui échappèrent à la fureur de ses armes. Par cette politique nos provinces sont restées sans culture. A la place de ces belles moissons qui couvroient

les campagnes & de ces riches prairies qui nourrissoient tant d'animaux de toute espèce, on ne voyoit plus que des marais & des buissons. Les anciens habitans y reviennent en foule depuis la paix ; il leur faudra du temps & des travaux avant qu'ils puissent rétablir les choses sur le pied où elles étoient auparavant ; mais avec de la persévérance & l'assistance du gouvernement , je ne fais nul doute qu'ils ne reviennent aussi florissans que jamais ; Mylord *Macartney* fait tous ses efforts pour les y ramener ; il n'a levé aucune taxe sur eux , ces dernières années ; on dit qu'il se propose de continuer à les traiter ainsi pour quelque temps. Ce n'est pas assez, il faudroit leur avancer des fonds pour les mettre en état d'exploiter les terres & reprendre leur ancien commerce ; mais le trésor public est épuisé d'argent.

Je pense que vous êtes informé que Mahomet-Alley, après avoir perdu une grande partie de ses dominions & trouvé qu'il ne

pouvoit rien faire du reste , céda le tout aux anglois pour un certain revenu annuel ; vous n'ignorez pas non plus que les désastres que nous avons effuyés dans le Cornatic procédoient de la pusillanimité des officiers indiens qui abandonnoient , sans la moindre résistance , les forts les plus respectables , dès que l'ennemi paroissoit devant les remparts , & que les troupes , qui , suivant la coutume de l'orient , avoient été quelques années sans recevoir leur paye , refusoient d'exposer leur vie pour un prince qui ne vouloit pas leur donner ce qui leur étoit si justement dû ; ce qui mettoit nos commandans dans la nécessité d'abandonner à l'ennemi des places qui étoient absolument imprénables ; vous savez sans doute , toutes les représentations que Lord Macartney a fait à la compagnie à ce sujet , & que malgré toutes ses raisons , le gouvernement de Madras avoit donné ordre de rétablir le Nabab d'Arcot dans ses possessions ; ce Seigneur

a différé long-temps de mettre cette résolution en exécution. Il a même déclaré qu'il abandonneroit son gouvernement si la compagnie persistoit en faveur de Mahomet - Alley. On admire ici beaucoup cette fermeté , parce qu'il n'en peut pas répondre tandis qu'un prince indien y aura une si grande influence.

Nous sommes un si grand obstacle à ces Nababs & nous les gênons si fort dans l'exercice de leur pouvoir arbitraire , que nous ne pouvons manquer de leur inspirer beaucoup d'éloignement. Si un prince foible étoit une fois assis sur le trône du Cornatic , il est à craindre que quelques-unes des puissances voisines ne le portassent à se déclarer contre nous ; nous serions par-là privés tout-à-coup des places les plus fortes & de nos plus fertiles provinces ; le fort *S. George* tomberoit inmanquablement sous leurs forces réunies ; ainsi il pourroit en coûter à la compagnie pour ne pas prendre l'avis d'un homme

qui , selon moi , a toutes les qualités requises pour gouverner & rétablir ce pays dans toute sa splendeur primitive.

Si vous avez entendu l'opinion de l'armée au sujet de Mylord Macartney , & la manière dont il en usa lorsque nous fûmes de retour de prison , vous serez surpris de me voir prendre son parti. Ne croyez pas cependant que j'en aye reçu de plus grandes faveurs que les autres. Quand nous arrivâmes à Madras nous n'obîmes pas plus de quarante livres sterling , chacun. Quoiqu'on nous en dût quelques cents d'arrière paye ; on ne nous accorda que les allowances du roi , qui , dans ce pays , ne font pas la cinquième partie de ce qui est nécessaire pour nous procurer les besoins de la vie. J'ai été plusieurs fois chez ce Seigneur pour des affaires ; il me montrait ordinairement beaucoup de fierté & daignoit m'honorer quelquefois d'un peu de mépris. Je n'avois pas , sans doute , pour lui tous les égards auxquels il étoit

accoutumé, & mon ventre affamé me faisoit quelquefois sortir des bornes du respect. Comme je me trouvois tous les jours avec des officiers qui se faisoient un devoir de parler mal du gouverneur, j'imitois leur exemple & j'en disois autant de mal qu'aucun. J'avoue que j'avois tort de me laisser ainsi entraîner au torrent. S'imaginer qu'un homme du moindre sens voudroit se rendre coupable de cruauté sans avoir en vue quelque intérêt particulier, c'est lui supposer un caractère abominable. Si ce gouverneur nous laissoit presque mourir de faim, je crois que c'est parce que la paix mal établie avec Tippe lui faisoit craindre une rupture, & qu'il gardoit tout l'argent du fisc pour payer les troupes, à qui il étoit dû deux ou trois ans derrière paye, & pour les autres exigences de l'état. S'il nous eût exposé les motifs de sa conduite, nous étions assez patriotes pour supporter de bon cœur toutes les duretés qu'il nous faisoit souffrir.



mais il craignoit que Tippo ne pénétrât dans le fond de ses desseins. C'est pour cela qu'il affectoit d'être opulent dans le temps qu'il nous refusoit ce qui nous étoit dû.

Les officiers du roi ont formé un puissant parti contre ce Mylord, il les a toujours opposés avec beaucoup de jugement & de fermeté. Ils ont veillé de près toutes ses démarches; ils n'ont rien trouvé contre lui, sinon qu'il avoit soin de prendre tous les mois, dans le trésor public, de quoi payer ses propres salaires, dans le temps même qu'il ne vouloit pas permettre qu'il en sortît un seul denier pour les autres serviteurs de la compagnie. Mais qu'est-ce que cela en comparaison de ce qu'ont fait ses prédécesseurs? Ces partis ont été sur le point de causer beaucoup de mal dans le pays. Les disputes dont je vous ai parlé dans quelques-unes de mes lettres précédentes, partoient de la même source. Il existe entre les troupes du roi & celles

de la compagnie un fond de jalousie & d'animosité qui ne s'éteindra probablement jamais, à moins que quelque heureux effort de politique ne les force les uns & les autres à tourner toutes leurs vues vers un but commun. Le rang supérieur que tiennent les officiers du roi, leur donne droit de prétendre à tous les honneurs & à toutes les places lucratives; ils les enlèvent aux autres au moment qu'ils arrivent dans l'Inde. Ce sont eux qui dirigent l'attaque & la défense des places, &c. Ceux qui sont depuis long-temps au service de la compagnie, qui ont survécu à mille fatigues & supporté toutes les rigueurs du climat pour un grand nombre d'années, se voyent dépouillés du commandement & réduits à jouer un rôle subalterne pour faire place à de jeunes gens qui entre en place à mesure qu'ils arrivent d'Europe.

Avant de quitter Madrafs nous reçûmes des billes sur le gouvernement, presque au montant de l'argent dont la compagnie

nous étoit redevable , & qui nous furent payées dès l'instant que le gouverneur fut instruit de notre situation , long-temps même avant que nous y eussions droit.

Calcuta la capitale des villes que nous avons dans l'orient , est à environ quatre vingt milles de la mer , sur le bord du fleuve *Houghley*. En remontant ce fleuve on est frappé du spectacle le plus admirable. A chaque pas on aperçoit des beautés nouvelles ; on est , pour ainsi dire , extasié des richesses que la nature étale avec profusion aux yeux du voyageur. A mesure qu'on approche de la ville les maisons bien situées & élégamment bâties donnent une très-haute idée du goût & de la magnificence de ses habitans. Cependant le tableau qu'on nous fait de leur luxe est fort exagéré ; ils en ont beaucoup , mais pas à beaucoup près tant que nous en avons en Europe , si l'on fait attention à la différence des climats. Il est bien certain qu'un homme de quelque distinction n'y fait ja-  
mais

mais usage de ses jambes & qu'ils ne for-  
tent jamais qu'ils ne soient portés dans  
des *palanquins* ; les dames font usage d'es-  
pèce de chaises portatives, mais les mes-  
sieurs se font porter dans de petits lits de  
six pieds de longueur sur deux de large ;  
ils sont ordinairement couverts d'écarlate  
en été & de toile à voile peinte, lorsque  
que c'est la saison des pluies ; ils sont dou-  
blés de soie & bien garnis de coton en  
dedans. Il y a ordinairement huit hom-  
mes à les porter qui font sept ou huit  
milles pas par heure, sans la moindre dif-  
ficulté. Un homme marche à côté de cette  
espèce de voiture, avec un parasol de  
douze pieds de circonférence pour empê-  
cher le soleil d'y pénétrer. Les personnes  
de distinction ont vingt ou trente hom-  
mes armés, qui précèdent de quelques pas  
le palanquin pour obliger tout le monde  
à faire place à leur *grand maître* ; douze  
flambeaux allumés éclairent leur marche  
pendant la nuit. Les repas sont élégans &

somptueux ; les plus rares productions de l'Europe & des Indes sont mises à contribution pour fournir au luxe de leurs tables. Que diriez-vous si vous voyez dans un appartement de quarante pieds de haut sur cent vingt pieds en quarré, éclairé par cinq ou six lustres de cristal dont les fasettes réfléchissent la lumière comme autant de diamens, une table couverte d'une porcelaine la plus riche & la plus brillante qui ait jamais sorti de la Chine, dont l'éclat est rehaussé par la lumière de vingt ou trente cierges, au milieu desquelles s'élève un jet d'eau de rose dont l'onde jaillissante rafraichit & parfume l'air d'alentour ? trente ou quarante dames superbement vêtues, parées de diamens & des pierreries les plus précieuses de l'orient, assises chacune proche d'un cavalier qui ne lui cède ni pour le goût ni pour l'élégance ? cinq ou six domestiques derrière chacun des convives ? dix ou douze musiciens qui jouent des airs tendres qui ravissent l'ame, tandis que les

metts les plus exquis reparent les forces du corps & portent la volupté dans tous les sens ? Vous croiriez , sans doute , être en paradis si vous étiez à un tel festin. Un froid & flegmatique hollandois me demandoit un jour ce qui m'occupoit le plus à ces tables , des belles , de la musique ou de la bonne chère ; si vous y étiez admis , je suis sûr que Vénus l'emporteroit sur Bacchus & Cérès , & que les belles auroient la première part à votre culte. Pour moi je suis si occupé de ces aimables beautés que le reste ne fait presque aucune impression sur mes sens.

La conversation est fort agréable parmi les jeunes gens. Il n'est pas possible de rencontrer des hommes plus généreux & plus désintéressés. Il est étonnant le changement qu'un séjour de quelques mois dans ce pays produit dans un anglois ; on seroit presque tenté à croire que l'esprit s'agrandit à mesure qu'on s'éloigne de ses foyers. Le caractère des habitans des établissemens qu'on



parcourt avant d'arriver ici , semble favoriser cette opinion. Je ne crois cependant pas qu'il y ait rien dans les différens climats qui puisse opérer aucun changement chez nous. Il n'y a pas un jeune homme qui s'embarque pour les Indes qui ne soit dans l'espérance d'y faire une fortune rapide ; quand il arrive à Bengale il y trouve un nombre de places lucratives qui passent si souvent dans de nouvelles mains ; qu'il se flatte d'être bientôt au comble de ses vœux. Il n'est pas obligé pour s'enrichir d'avoir recours à ces petites escamoteries qui déshonorent toujours ceux qui s'y livrent ; au contraire il y prend naturellement un train de vie qui passeroit pour prodigalité par tout ailleurs. Dans les autres établissemens où les profits sont plus minces & où les occasions de faire fortune se présentent plus rarement , les choses se trouvent fort au-dessous de notre attente ; ainsi on est obligé de vivre d'épargne pour amasser à la longue ce qu'on

espéroit se procurer d'abord. L'habitude reste , lors même qu'on n'en a plus besoin. Ne croyez pas que cette règle soit sans exception ; j'ai vu à Bombay plusieurs jeunes officiers qui possèdent toutes les vertus sociales , qui vivent généreusement sur une médiocre fortune , & qui pourront figurer parmi les premiers hommes du siècle.

Si la société des garçons est charmante , celles des hommes & des femmes mariés est gênante & pleine de cérémonies ridicules. De jour on ne voit les dames qu'à table ; leurs plus intimes amis ne leur parlent jamais ailleurs. Huit heures du soir est le moment fortuné où elles commencent à paroître ; mais elles n'ont point cette aisance qui fait les délices de nos cercles. Elles se visitent fréquemment , mais je suis sûr qu'il n'y en a pas quatre qui soient sur un pied amical. Si celles qui se voient le plus souvent se rencontrent dans une place publique , on voit

sur leur visage & dans leur conversation toute la froideur & la contrainte qu'on observe avec les plus grands étrangers.

On est surpris que le mariage fasse une si grande différence dans les mœurs d'une nation ; il est certain qu'on est d'abord fort embarrassé à en trouver la raison ; mais l'étonnement cesse lorsqu'on vient à considérer qu'une dame n'est pas plutôt arrivée dans cet établissement qu'on l'introduit chez toutes celles de son sexe & qu'elle se fait un devoir de conserver dans la suite toutes ses nouvelles connoissances. Les grandes liaisons épuisent le cœur & le laissent vide de sentiment.

Mais puisque ces femmes ne se voyent que la nuit, pourquoi n'admettent-elles pas leurs amis à leur payer visite dans le cours d'une longue matinée, pour passer quelques heures agréables avec eux ? Oui, mais un homme marié est un terrible animal ! Ces gens craignent toujours que leurs chères moitiés ne leur jouent quel-

que tour fatal à leur front. Mais de tous les habitans de ce bas univers les Bengaliens sont les plus furieux & les plus intraitables sur le chapitre de la galanterie. Il me souvient d'avoir entendu à ce sujet que dans l'année mil sept cent soixante-cinq, vers la fin du mois de mai, les maris ennuiés de vivre dans des craintes & des alarmes continuelles, s'assemblèrent tous ensemble pour aviser aux moyens de se mettre à l'abri de toute injure de cette nature. J'en suis sûr; car une femme âgée de quatre-vingt-onze ans, foible de corps, mais saine d'esprit, m'en a conté toutes les particularités, deux jours avant d'aller prendre possession du royaume des cieux. Vous savez qu'on doit ajouter foi aux paroles des mourans; l'antiquité les avoit en si grande vénération qu'elle les regardoit comme prophétiques.

Il fut résolu dans ce conseil que, *vu l'effet des climats chauds sur la constitution des femmes, & le peu de fond qu'on peut faire sur*

*la discrétion de ses plus grands amis en certains cas particuliers , aucun mâle depuis l'âge de quinze ans jusqu'à quarante-cinq , ne seroit admis à parler à une femme , sinon en présence du mari , sous peine d'être renfermés l'un & l'autre dans des lieux séparés & privés pour jamais de toute communication avec le reste des vivans.*

Mais les femmes , à leur honneur soit-il dit , ne gardèrent pas le silence dans cette occasion ; elles se rassemblèrent en corps & s'opposèrent fortement à ce décret méchant & pervers. Elles prièrent , sollicitèrent , jurèrent un amour & une constance éternelle ; les maris restèrent immobiles ; ils regardèrent ces sermens & ces pleurs comme un piège adroit pour les faire tomber dans les filets du cocuage ; bien résolus de n'avoir rien à démêler avec ce vilain dieu , ils menacèrent leurs femmes de les enfermer si étroitement qu'elles ne verroient jamais la lumière ; ils commencèrent par envoyer leurs escla-

fiers de domestiques, mirent chaises & carosses à bas & les obligèrent de marcher à pied ; les friseurs, parfumeurs, musiciens, maîtres à dancier, vendeurs de bouquets, &c. &c. &c., eurent leur congé. Tous ces outrages furent supportés avec courage & fortitude ; mais lorsque ces brutaux vinrent à s'abstenir des devoirs qu'*Hymen* impose à tous ceux qui s'engagent sous ses lois ; quand elles les virent porter à d'infâmes prostituées le tribut qui leur étoit dû, alors elles perdirent toute leur fierté, & capitulèrent avec leurs boureaux. Elles sacrifièrent les favoris les plus chers pour rentrer dans leurs anciens droits. Les carosses, les estafiers & tous les ministres du luxe reparurent, l'amour y perdit ; tous les amoureux trancis, les hommes à sentiment furent banis ; la porte ne fut ouverte qu'aux eunuques & aux froids vieillards.

Vous croyez que ces hommes sont fous de se tourmenter ainsi pour des visions cor-



aues ; je l'ai pensé comme vous ; mais si  
 ce qu'on m'a dit est vrai, ils méritent plu-  
 tôt notre compassion que notre haine ; on  
 assure qu'il s'exhale du lit conjugal une  
 vapeur subtile qui monte au cerveau des  
 maris , qui leur trouble la raison & leur  
 figure leurs femmes comme des libertines  
 & des volages. Ceux qui sont entêtés des  
 vieilles superstitions disent que *Bacchus* en  
 parcourant les villes des Indes rencontra  
 sur les bords de l'*Indus* un nouveau ma-  
 rié qui fit quelques plaisanteries sur les  
 deux cornes d'or qui lui sortoient du front.  
 » Jeune téméraire , lui dit le dieu , pour  
 » t'apprendre à respecter les habitans du ciel,  
 » je te prédis que toi & tous les habitans de  
 » ces vastes contrées, n'aurez de plus grande  
 » appréhension que d'avoir des cornes , dès  
 » l'instant que vous aurez goûté les dou-  
 » ceurs de l'hymen. Cette histoire me pa-  
 rut mal forgée. Dans tous les pays où j'ai  
 été, j'ai vu les pauvres maris plus ou moins  
 tourmentés de la même maladie.

Les amusemens publics sont le bal , le concert & la comédie ; ces assemblées sont ordinairement fort brillantes ; il n'est pas rare d'y voir des dames avec des pierres précieuses à la valeur de 20,000 ou 30,000 livres sterling , en boucles , coliers , pendans d'oreille , bracclets , ornemens de tête , &c. Plusieurs dancent avec autant de grâce , d'aisance & d'élégance qu'on en ait jamais vu à Londres dans les bals les plus brillans. La musique est pour l'ordinaire fort insipide , mais lorsque lady C. , mistress P. M. & madame B. viennent à décorer la place de leur présence , leurs attitudes gracieuses , la douceur qui brille dans leurs yeux , la richesse , le goût , l'élégance de leur parure & de leurs habillemens , fixent tous les regards & portent le bonheur & la joie dans tous les cœurs.

Il n'y a point de comédiens de profession ; les messieurs de l'établissement jouent la comédie ; quelques - uns d'entre eux s'en acquittent assez bien ; M. *Randel* ,

( 306 )

Sur-tout avec un peu de pratique pour-  
roit briller sur le premier théâtre d'Eu-  
rope.

*Adieu.*



XVIII.

## XVIII. LETTRE.

*Calcutta, 2 fév. 1785**Mon cher \*\*\**

**M**Aintenant que je suis dans le pays où la religion des *Hindous* paroît dans sa plus grande pureté, je vous dirai ce que j'ai vu & entendu au sujet de ces peuples extraordinaires. N'attendez pas cependant que j'entre dans des détails longs & savans sur l'origine & les principes fondamentaux de cette religion : mon devoir & mes occupations ne me permettent pas de pénétrer aussi avant que je pourrois souhaiter dans ces matières. Tout ce que vous pouvez espérer, c'est de voir quelques-unes de leurs coutumes les plus remarquables, dont j'ai été spectateur presque tous les jours. Si je vais un peu plus loin, vous pouvez compter sur la vérité des faits.

D d

J'entends qu'il y a des gens qui se vantent de s'être procurés depuis peu des manuscrits qui donnent raison de tous les mystères de cette religion ; mais je n'en croirai rien avant qu'on nous produise ces papiers , & qu'ils soient reconnus pour authentiques par les hindous eux-mêmes. Dans les plus beaux jours des empereurs de l'Indoustan , lorsque quelques-uns de leurs courtisans étoient dévorés de l'envie d'acquérir des connoissances , on fit venir quelques-uns des plus sages *Bramins* à la Cour. Quand ils virent qu'ils ne pouvoient obtenir d'eux ce qu'ils en souhaitoient , ils eurent recours aux tourmens les plus cruels , mais ils gardèrent toujours le silence. Comme ce fait est confirmé par tous les historiens mogoles , il n'est guère probable que nos européens ayent été plus heureux. Quelles promesses pouvions-nous leur faire , quels pièges pouvions-nous leur tendre qu'ils n'eussent déjà évités ? Ces peuples sont sobres & ne boivent ja-

mais que de l'eau , nous ne pouvions profiter d'un moment d'ivresse pour leur arracher le secret de leur religion. Je suis persuadé que tout ce que nous prétendons savoir sur leur compte n'est que des conjectures inventées pour expliquer des coutumes & des usages fort extraordinaires. Quoiqu'il en soit , voici tout ce que j'en ai pu découvrir.

Les hindous sont divisés en plusieurs castes ou sectes différentes. Chaque secte est obligée de suivre toujours les mêmes occupations. On ne peut s'élever au-dessus de la condition de ses pères ; qu'un homme amasse de grandes richesses & se rende recommandable par ses vertus & sa bonne conduite , les castes supérieures le traiteront toujours avec hauteur & mépris ; il ne sera jamais admis à converser librement qu'avec ceux qui sont nés ses égaux, fut-il un Lock , un Newton , ou un Pope. Quel obstacle à l'industrie ! qu'un tel système est bien imaginé pour avilir les hom-



mes & leur faire porter patiemment le joug du despotisme ! Nos distinctions de noble & de roturier n'y ressemblent pas mal & sont bien propres à produire le même effet. Pour nous , nous sommes plus heureux que nos voisins. Le fils d'un savelier peut devenir un sénateur, premier ministre, amiral ou général d'armée. S'il s'est distingué dans ses emplois, on lui érige une statue après sa mort.

Les Bramins forment la première caste. On suppose qu'ils sont les descendans de *Brama*, fondateur de la religion des hindous & adoré dans l'Inde comme un Dieu. On les regarde comme fort supérieurs aux autres ; on croit qu'ils participent en quelque façon à l'essence de la divinité. C'est un crime digne de mort de frapper ou même de lever la main sur eux.

C'est à cette caste qu'est confié tout le culte & les cérémonies de la religion ; leurs privilèges sont immenses ; ils peuvent, sans aucune conséquence, livrer à la

mort aucun homme d'une caste inférieure; mais comme ils ont le pouvoir de détruire, il est raisonnable qu'ils possèdent sans limitation celui de produire. Si un Bramin dit à un homme de sa secte que Dieu l'a informé en vision que si sa femme, sa sœur, ou aucune autre personne, passe quelque temps avec lui dans le temple, il en naîtra de beaux enfans, qui seront bénis du ciel, le mari crédule envoie avec le plus grand plaisir celle qu'il a plu au Bramin de nommer.

Les Bramins ne recoivent aucun étranger dans leur religion; ce qui ne paroît pas fort à leur avantage. Une secte convaincue que sa croyance est la meilleure, est naturellement portée à faire autant de prosélytes qu'il lui est possible. Je ne crois pas cependant que ce qu'ils en font soit l'effet d'un mauvais cœur; tout le blâme doit être rejeté sur le fondateur qui étoit probablement un tyran & qui vouloit éviter tout commerce avec les étrangers. Car dans quelle caste admettroit-on un nouveau

profélyte ? dans celle des Bramins qui sont issus du sang des dieux ? dans aucune des castes inférieures qui, depuis la première jusqu'à la dernière, participent plus ou moins à l'essence de la divinité !

Quelques-unes de leurs pagodes, ou lieux d'adoration, sont de grandes masses, informes qui ont coûté des sommes immenses à bâtir. Il y a des pierres d'une grosseur & d'un poids énorme ; on en voit de suspendues dans le haut des voutes, qui ont plus de trente pieds en longueur & qui pèsent plus de vingt ou trente tonneaux. Dans ces lourds édifices, ils ont des images, emblèmes des attributs de la divinité, qui sont formées avec tout l'art imaginable. Les proportions y sont exactement observées & le tout est dans un goût qu'on n'auroit pas lieu d'attendre dans de pareils édifices. Quelques-unes de ces idoles ne paroissent guère propres à inspirer de grands sentimens de dévotion : ce sont des hommes & des femmes dans

les attitudes les plus indécentes.

Dans le sanctuaire de chaque pagode est l'image de Priape, symbole du principe génératif, consacrée à la puissance destructive. Pour nous insinuer, sans doute, que c'est à la guerre, à la mortalité de toute espèce que la génération doit son origine, son développement & sa perfection. En effet, si les corps après avoir fourni leur carrière, n'alloient se rejoindre à la matière première, mère de toutes les productions, qui fourniroit des alimens aux plantes, aux animaux, & qui maintiendrait cette jeunesse éternelle que nous admirons dans la nature ?

Les femmes stériles & celles qui n'ont pas eu d'enfans, ont recours à cette idole. Après avoir long-temps imploré la faveur du dieu, ce lieu secret à qui la nature a accordé une si grande sensibilité, est touché avec la représentation emblématique de la génération. Comme les jeunes prêtres sont toujours présens pour donner de

l'efficace aux vœux des suppliantes, il est rare que cette cérémonie ne produise l'effet désiré.

Les ablutions sont fort fréquentes dans la religion des hindous : cette pratique absolument nécessaire dans les climats chauds, doit, suivant leur institution, se répéter trois ou quatre fois par jour ; deux hommes de castes différentes ne peuvent se toucher ou aller les uns chez les autres, sans être obligés de se laver avant de prendre leur repas.

Les hindous croient à la métamorphose ; mais avec quelques restrictions : selon eux un homme qui a mené une vie vertueuse sur la terre, monte au ciel immédiatement après sa mort, où il jouit d'un bonheur inaltérable. Ils ne croient pas qu'il y en ait un grand nombre d'assez purs, en partant de ce monde, pour n'avoir pas besoin de passer dans le corps d'un certain nombre d'animaux pour se purger des souillures qu'ils ont contractées ici-bas. La trans-

migration est une espèce de purgatoire où l'on se purifie des taches que les passions & les vices impriment sur l'ame, pour ainsi dire.

Il n'est pas douteux que Pythagore n'ait voyagé dans les Indes , & n'ait puisé chez eux les principes de la metempsychose. Ce système est bien digne de l'admiration d'un sage. Nous voyons que rien ne périt dans la matière ; que ses parties atténuées & que les masses qui se décomposent dans la terre, se présentent à nous sous une forme nouvelle ; que tout ce qui nous environne est en mouvement & que les principes des choses passent constamment d'un corps à un autre. Un philosophe accoutumé à raisonner par induction , n'avoit pas grand'peine à conclure que les ames , qui sont le principe de la vie , passoient dans le corps de différens animaux , avant d'arriver à leur repos final. La metempsychose est une erreur, mais c'est l'erreur d'un grand homme. Cette doctrine peut encore produire



d'excellens effets, & corriger, en grande partie, le vice de leur constitution : les hindous peuvent s'imaginer que l'ame de leur père ou de quelques-uns de leurs amis habite le corps de leurs animaux. Cette idée les empêche de verser leur sang ; ils se nourrissent de fruits, de légumes, de racines qui sont bons & substantiels dans l'Inde. Leur religion leur défend les viandes de toute espèce dont l'usage pourroit leur être pernicieux. Des hommes accoutumés depuis leur enfance à s'abstenir de toute espèce de cruauté envers les animaux devroient naturellement être doux, humains, & bienveillans. Ce qui seroit, sans doute, le cas, si cette religion qui inspire tant de respect pour les animaux, n'avoit pas dénaturé les castes supérieures : ils regardent ceux qui sont nés dans une condition inférieure comme quelque chose de fort inférieur aux plus vils animaux ; ils ont moins de scrupule de priver un homme de la vie que nous en faisons de

l'ôter à un oye ou à un canard. On ne pourroit sans sacrilège porter la main sur une vache, & un Bramin peut impunément ôter la vie à aucun homme qu'il juge à propos.

Ces peuples qui , en général sont si peu courageux , montrent beaucoup de résolution quand il s'agit des pénitences qu'ils se sont imposées ou que la religion exige d'eux. Dans certaines saisons de l'année , on voit tous les jours des hommes qui , pour s'acquitter de leurs vœux , ou pour obtenir le pardon de leurs offenses , gardent leurs bras au-dessus de leur tête , jusqu'à ce qu'ils en ayent perdu l'usage , & qu'ils ayent les mains & les doigts entièrement desséchés ; les uns ferment leurs mains pour ne les rouvrir jamais ; rien n'est capables de les faire changer de résolution , pas même les douleurs que leur causent leurs ongles en passant à travers la chair ; d'autres restent des mois entiers dans la même attitude , sans bouger pas plus que les statues de leurs temples.

Il y a une secte de philosophes , mais de philosophes bien différens de ceux que nous avons aujourd'hui en Europe , ce sont de graves théologiens , qui n'ont ni poudre , ni essence , ni perruque sur la tête , qui ne se rient ni de Dieu , ni des saints ; ils vont nuds comme la main , leurs cheveux & leur barbe n'ont jamais senti l'effet des ciseaux ni du rasoir ; ils ont une foi plus docile que la femme la plus pieuse ; un corps plus endurci que nos martyrs les plus ardens & les plus persécutés : ils croient qu'il y a un Dieu , un diable , des génies qui se mêlent des affaires de la terre , des ames immortelles qui animent nos corps , des tourmens & des récompenses éternelles qui nous attendent dans un autre monde. Rien ne les épouvante quand il est question de la religion ; ils supportent les tourmens les plus horribles avec un courage & une fortitude qui étonnent tous ceux qui en sont les témoins. Il est assez ordinaire de les voir se frapper

la tête contre un mur jusqu'à ce que la chair ait quitté les os ; quelques-uns attachent à un arbre une corde garnie d'un croc qu'ils se passent sous les côtes & se brandillent de la sorte pour des heures entières ; d'autres se mettent la tête sous la roue d'un chariot & la se font écraser en l'honneur des premiers *Bramins* qui sont morts martyrs de leur foi.

Le vulgaire adore les attributs de l'Être suprême, comme autant d'êtres distincts ; mais les bramins savans sont persuadés qu'il n'y a qu'un Dieu, dont ils ont les idées les plus sublimes.

Les hindous sont dans l'usage de brûler leurs morts ; les femmes se jetent souvent dans le bûcher de leurs maris. On ignore d'où une si étrange coutume a pu prendre naissance. Quelques-uns ont dit que les femmes empoisonnoient autrefois leurs maris & qu'on les obligea de se brûler avec eux, afin de les intéresser à leur conservation ; il est vrai qu'on n'auroit

pu imaginer une meilleure loi pour arrêter une pareille abomination. Dans ce cas, il faudroit que toutes les veuves sans exception fussent contraintes de faire ce cruel sacrifice , mais il est laissé à leur option de se conduire à cet égard , comme elles jugent à propos. C'est une action méritoire dont on peut se dispenser.

Je serois donc enclin à croire que cette solution dont on fait si grand cas , qui cependant n'est fondée sur aucun fait connu , ne seroit qu'une conjecture hasardée pour expliquer un usage singulier & qui a quelque chose de fort étonnant. Mais comment se figurer qu'un sexe naturellement timide ait pu se résoudre à se sacrifier de la sorte ? L'amour est un grand agent dans toute la création ; son influence se fait sentir particulièrement chez les femmes , mais surtout chez les indiennes ; il me paroît donc assez probable qu'une jeune personne au comble de ses vœux , tout à coup privée de l'objet de son affection , & incapable

de survivre à sa perte , aura pu se jeter dans le bucher de son époux pour aller goûter avec lui dans le ciel ces plaisirs purs dont elle avoit joui si imparfaitement sur la terre. Un pareil sacrifice aura attiré l'admiration des spectateurs ; cette femme aura été regardée comme un model de perfection ; celles qui auront prétendu à une vertu plus stricte que les autres , ou qui auront voulu dissiper quelque impression prise à leur désavantage , auront suivi cet exemple ; les hommes jaloux jusqu'au delà du tombeau , auront accredité cette barbare coutume. Si les prêtres y ont joint quelque honneur , quelque place distinguée dans le ciel , il n'en aura pas fallu davantage pour porter plusieurs veuves à se défaire d'une vie insupportable , pour mériter l'approbation de Dieu & des hommes. Il y a une chose bien certaine ; c'est que le clergé hindou accredit cet usage & encourage toutes les femmes à se défaire ainsi de la vie.



La cérémonie se fait de la manière suivante : on dépose le corps du défunt sur le bucher ; on en informe la femme qui s'est dévouée ; elle vient accompagnée d'un grand nombre de prêtres & de tous ses parens, qui prient, chantent & exaltent jusqu'au ciel sa fortitude & sa vertu, & l'exhortent à supporter la mort avec une fermeté religieuse, à l'exemple de quelques femmes célèbres dont ils lui rappellent la mémoire. Arrivée proche de l'endroit où se doit faire la séparation de l'âme d'avec le corps, elle embrasse tous ses parens & leur dit le dernier adieu ; ensuite elle monte sur le bucher à la grande admiration d'une foule de spectateurs qui l'applaudissent par des cris de joie & des batemens de mains ; elle serre le défunt entre ses bras, & met elle-même le feu au bois fatal. C'est ici le moment de la gloire ou de l'infamie ; il arrive souvent que les feux du bucher éteignent les feux allumés par Cupidon ; les félicités célestes,

l'admiration des hommes , l'envie de passer pour l'héroïne de son sexe , font ordinairement place à des sentimens plus naturels & la terre est préférée au ciel. Notre déterminée quitte souvent le poste d'honneur & laisse son cher époux tout seul se réduire en cendres. Les prêtres qui connoissent la fragilité de la nature humaine & qui ne veulent pas souffrir que cette femme se déshonore par une vie misérable , se répandent tout au-tour du bûcher avec de grands fourgons , sitôt qu'on y a mis le feu , & tâchent de forcer la timide veuve à y laisser les dépouilles de son corps mortel , pour aller prendre possession d'un monde plus parfait où règne un bonheur incorruptible.

J'oubliois à vous dire qu'il y a ici une secte de mandians qui sont en grande vénération dans toutes les Indes ; ils prétendent surpasser le reste des hommes en dévotion & en pauvreté , pour en convaincre le monde ils font en public de

longues & dévotes prières & cachent dans les lambeaux de leurs vieux haillons tout l'or & l'argent qui leur viennent de la charité des bonnes ames. On dit à ce sujet que Tippo leur a joué un tour assez plaisant dans cette dernière guerre ; il invita un jour tous ces pieux mandians à sa table ; après dîner le grand conquérant leur dit qu'il y a long-temps qu'il plaignoit leur sort & souffroit de voir les hommes les plus saints de son royaume vivre sous la crasse & dans la misère , tandis que mille vaut riens avoient de tout en abondance ; qu'il étoit résolu de remédier à ce désordre ; qu'il leur avoit fait faire des habits propres & convenables au rang qu'il leur destinoit. Il les força de quitter leurs vieux habits pour mettre ceux qu'il leur destinoit. Par ce moyen plusieurs mille livres sterling passèrent entre ses mains.

Ces hommes prétendent encore avoir une parfaite connoissance de l'avenir , & plusieurs personnes ajoutent foi à leurs

prédications. Ils sont les seuls mortels que la jalousie des maris admette à converser librement avec les femmes & les filles. Tous ces gueux de profession sont forts & vigoureux ; on n'y en reçoit aucun qui n'ait une figure engageante. Les belles les choisissent pour les diriger sûrement au milieu des pièges & des écueils qui nous entourent de toute part. La chronique scandaleuse publié qu'ils se permettent des privautés qui ne répondent pas tout à fait à cette austérité qu'ils affectent en public. Du moins est-il sûr que les dames leur montrent de grands égards, qu'elles affectent plus de tendresse pour eux que pour leurs propres maris ; qu'elles n'épargnent jamais leur bourse quand il s'agit de la pieuse fraternité.

Ces saints ne paroissent pas toujours sur le grand théâtre du monde. Ils se retirent pour des mois entiers ; selon eux c'est pour gémir sur la folie des hommes, & chercher dans le jeûne & dans la prière des

communications plus intimes avec le ciel ; selon les libertins & les profanes , qui se-  
ment par-tout la médisance & le scandale ,  
ce ne sont que de vils hypocrites ; ils  
disent qu'au lieu de chercher dans la mor-  
tification des sens à s'élever au-dessus des  
foiblesses humaines , ils se retirent dans  
de vastes sous-terreins , creusés par la na-  
ture , dans l'intérieur de ces hautes monta-  
gnes qui séparent l'Indoustan du reste du  
monde , où ils dépensent dans le luxe &  
dans la débauche , des richesses immenses ;  
que là ils rient depuis le matin jusqu'au-  
soir de la folie des hommes ; que celui  
qui a commis le plus de bassesses , & de  
turpitudes est toujours choisi chef de cette  
abominable assemblée. Que lorsqu'ils ont  
tout dépensé , ils sortent de leur retraite ,  
& mettent les mêmes fourberies en pra-  
tique.

Les hindous de la première caste se pei-  
gnent le corps & le visage , en signe de  
distinction. Dans toutes les grandes fêtes

ils paroissent en public avec des coliers au col ; des bagues d'or & d'argent aux bras, aux jambes & aux doigts des pieds. Ils ont aussi des bagues d'or & d'argent de trois ou quatre pouces de diametre à leurs oreilles.

Les femmes de cette caste se peignent le visage & les sourcils ; elles portent des bagues au nez ; cet usage inspire d'abord fort du dégoût , mais on s'y accoutume bientôt ; une bouche noire qui n'est pas relevée par cet ornement paroît peu séduisante. Les femmes des dernières castes se font un petit trou dans l'oreille , où elles passent une feuille de cocoa roulée. Son élasticité force de tous les côtés & avec le temps ce trou devient d'une grandeur fort désagréable.

Les femmes mahométannes ont les oreilles garnies de bagues tout à l'entour.

La religion des hindous ne leur permet pas , non plus qu'aux Pythagoriens , de se nourrir de la chair des animaux ; les seuls



assimens qu'ils se permettent, est du ris, du beurre, du lait, des fruits & des végétaux; l'usage qu'ils font du beurre est excessif; ils en mangent avec tout, & en boivent comme de l'eau lorsqu'il est fondu. C'est sans doute la prédilection qu'ils ont pour cette denrée, qui leur a fait regarder la vache comme un animal sacré, en sorte qu'il n'y a ni or ni argent qui puisse racheter un homme qui a répandu son sang. Il faut que leurs vivres soient apprêtés par eux-mêmes ou par des cuisiniers de leurs castes. J'ai vu un hindou qui avoit été quatre ou cinq jours sans manger, refuser du ris bouilli par un chrétien; on lui en donna à cuire dans un pot de terre qui étoit-là par hazard, il refusa de le faire, & déclara positivement qu'il mourroit de faim plutôt que de manger aucune chose qui seroit préparée dans aucune autre qu'un vaisseau de métal.

*Adieu.*

## XIX. LETTRE.

*Mon cher \*\*\**

C'Est ici que nous avons vu pour la première fois ces danseuses de profession dont on nous parle tant. Ce qu'on publie de leur beauté & de leurs attitudes gracieuses, est très-exagéré; ces filles sont fort inférieures à plusieurs femmes du pays; je n'ai jamais pu découvrir aucun charme dans leurs mouvemens. Elles restent toujours dans les bornes de la decence, lorsqu'elles sont en public; en particulier, elles se croient tout permis; elles prennent les attitudes les plus lassives. Si elles veulent inspirer des desirs dans les spectateurs, il me semble qu'elles s'éloignent beaucoup de leur but; je ne les ai jamais vues dancer sans en avoir le plus grand dégoût. Les grâces disparoissent, les Amours

Éteignent leurs flambeaux & brisent leurs flèches lorsque les femmes viennent à quitter cette modestie & cette aimable pudeur qui fait le plus bel ornement de leur sexe. La modestie est cette ceinture de Vénus qu'il faut emprunter lorsqu'on veut conquérir des cœurs.

Il y a eu de tout temps des danseuses publiques chez les orientaux ; on en voit des traces dans les divines écritures & Homère en fait mention dans l'Odyssée. Il suffit qu'un usage ait une fois existé parmi ces peuples pour ne s'effacer jamais. Ils sont aujourd'hui les mêmes qu'ils étoient il y a quatre mille ans. Tandis que les arts & les sciences ont subi un si grand nombre de changemens dans notre Europe, & que nous nous mettons tous les jours l'esprit à la torture pour raffiner sur le goût & les ouvrages de luxe, les tranquilles indiens se contentent de l'industrie & de la façon de vivre de leurs ancêtres. Il ne faut pas s'étonner que nous leur soyons supérieurs

supérieurs à tant d'égards ; mais n'est-il point surprenant qu'ils ayent des manipulations & des manufactures que nous ne saurions atteindre avec tous nos arts & notre industrie ? On a vainement essayé en France & en Angleterre d'égaliser leur mousseline, mais on n'a jamais pu en venir à bout. Long-temps avant la fondation de Rome , ils possédoient l'art de donner à la chaux la consistance & la dureté des cailloux ; ils en couvroient leurs maisons & en faisoient des auges , des citernes , &c. , aussi solides que la pierre même. Il semble que la nature qui a tout fait pour ces peuples , leur ait fait trouver d'abord & par hasard ces mêmes découvertes qui se sont présentées si tard à notre esprit. Que seroit-ce s'ils avoient les mêmes *inquiétudes* & les mêmes motifs d'action que nous ?

Les indiens généralement parlant sont mous , lâches , timides , paresseux. Il me semble qu'on a tort de s'en prendre au climat ; s'il en étoit ainsi son influence se

feroit sentir à tous les individus sans exception ; on en verroit des traces dans tous les animaux ; les tygres, les lions, les éléphants n'auroient ni force, ni fierté ; nous-mêmes nous ressentirions l'effet du climat, dès l'instant que nous respirons l'air du pays ; mais vous savez qu'il n'en est pas ainsi. Nos soldats ont montré dans l'Inde plus de courage & de résolution qu'aucune troupe que nous eussions en Europe. Il est donc probable qu'il n'y a rien dans le climat qui porte les indiens aux vices qu'on leur reproche ordinairement. Si vous prenez la peine de lire l'histoire de l'Indoustan par M. Dow, vous ferez surpris du courage, de la fierté & de l'activité qui brillent dans le caractère des nobles qui sont à la cour des empereurs ; vous les verrez souvent prendre les armes contre leurs souverains, se soutenir dans les situations les plus périlleuses, se relever de leur perte & paroître plus grands encore après une défaite ; des femmes oublier la

foiblesse de leur sexe , braver tous les dangers de la guerre , exhorter , animer leurs époux , & les menacer de les répudier s'ils les trouvoient coupables d'une seule lâcheté. Dans la guerre qui précédoit celle-ci M. de *Bussy* assiégea un fort , défendu par un prince , accompagné de ses plus fidèles domestiques ; les murs furent bientôt rasés , le général ordonna l'assaut ; ses troupes furent repoussées de tous les côtés. Le prince à la tête des siens tua plusieurs françois de sa propre main. L'ennemi fit plusieurs tentatives inutiles ; mais enfin voyant qu'il falloit céder , le prince fit enfermer dans un appartement toutes les femmes qui étoient avec lui , y mit le feu & fit poignarder toutes celles qui voulurent s'échapper ; après ce massacre fini , lui & ses gardes se donnèrent tous la mort. Quand *Bussy* entra dans la place , il vit tous ces braves innondés de sang & tous morts , à la réserve du jeune prince qui n'étoit pas mortellement blessé. Ces exem-



ples de courage dont nous voyons quelques instances dans l'histoire ancienne sont très-fréquens dans ces pays , & ne peuvent partir que d'un fond d'audace & d'intrépidité que nous ne croirions pas être dans la nature humaine , nous autres flegmatiques européens.

Ce n'est pas seulement dans la guerre & dans les arts mécaniques que les indiens se font admirer ; vous avez déjà vu qu'ils savent surmonter les travaux les plus difficiles ; ceux qui portent les palanquins font neuf ou dix lieues par jour , exposés au soleil le plus ardent ; nos espions , si la nécessité le requert , en parcourent quinze ou seize du matin au soir. Ici les *Sercars* & les *débachis* , à Madrafs , ne dorment ni nuit ni jour , tandis qu'ils ont le moindre petit intérêt en vue. Quelles fatigues les dernières castes n'ont-elles pas à essuyer à la suite de nos armées ? chaque homme porte un fardeau de soixante livres tous les jours régulièrement. Les

peines volontaires qu'ils s'infligent pour satisfaire à ce que la religion exige d'eux ; les longues & rapides marches que les mendiants s'imposent dans leurs pèlerinages ; la mort que des garnisons entières se sont souvent infligée pour ne pas subir les conditions du vainqueur ; le courage avec lequel nous avons vu tant de jeunes beautés se délivrer d'une vie odieuse après la perte de leur honneur , annoncent un peuple capable des plus grandes choses.

On ne voit ici ni professeurs , ni docteurs , ni universités ; les indiens ne passent point leur jeunesse sous des maîtres ; cependant plusieurs possèdent des connoissances fort étendues ; leurs poètes & leurs historiens jouissent de la plus haute considération ; de temps immémorial ils savent calculer les éclipses ; cette science suppose bien des connoissances ; géométrie , trigonométrie , sections coniques , logarithmes , algèbre , en un mot toutes les branches des mathématiques. C'est peut-être à ces

peuples pour qui nous affectons un si injuste mépris , que les égyptiens & ensuite les grecs , sont redevables de ces sciences qui ont passé jusqu'à nous & qui nous rendent aujourd'hui si superbes.

Vous savez en quelle vénération les *Gymnosophistes* étoient dans l'antiquité ; que le disciple d'*Aristote* en visita quelques-uns dans son expédition des Indes ; qu'il leur fit plusieurs questions sur la politique auxquelles ils firent des réponses très-satisfaisantes. Hyder après avoir égorgé son bienfaiteur, s'être délivré de tous les héritiers à la couronne & emparé du gouvernement de Misore , a trouvé le secret de s'affermir sur le trône , d'accroître ses dominions & de transmettre l'empire à son fils. Si vous considérez combien il en a coûté à plusieurs princes pour se maintenir dans leurs droits légitimes, vous conviendrez que cet homme qui s'est élevé de simple soldat au rang d'un des premiers monarques du monde , & qui s'y est soutenu ;

devoir posséder des talens , une science & une politique peu communs.

*César & Cromwell* ont tous les deux assujetti leur pays ; l'Europe les met , avec raison , au rang des plus grands hommes , mais ils ont trouvé l'un & l'autre dans leur situation & dans les vices du temps , mille ressources qui manquoient à Hider ; César étoit à la tête d'une armée victorieuse ; Cromwell fut tourner à son avantage la licence d'un peuple fatigué de la tyrannie. Hyder ne paroît avoir eu d'autre appui , d'autre bouclier que son propre génie. Il a laissé un fils qui marche sur ses traces & qui fait craindre la pesanteur de ses armes aux plus grands monarques.

Un pays , où il se trouve des hommes d'une pareille trempe , est-il condamné à la stupidité , à la bassesse ? ou plutôt n'est-il point vrai que la nature juste & bienfaisante a fait naître l'homme , son favori avec toutes les aptitudes & les facultés né-

cessaires pour parvenir à tout ce qu'il a de plus grand sur la terre , malgré la température des différens climats ?

Les choses les plus excellentes se corrompent par des alliages étrangers ; la constitution des Indiens , peut être bonne dans son origine , est devenue la plus injuste & la plus tyrannique de l'univers. Il ne s'agiroit aujourd'hui que d'un législateur habile qui rétabliroit les choses sur leur ancien pied , pour en faire un peuple savant , actif & entreprenant. Ils n'auroient pas comme nous mille difficultés à vaincre pour satisfaire à leurs besoins ; la terre leur produit tout presque sans culture. Les lacédémoniens avoient des esclaves à cultiver les champs & sur lesquels ils exerçoient mille cruautés. Ici la nature , faisant les fonctions de ces esclaves , leur présenteroit d'une main bienfaisante & libérale ces mêmes biens que les *Illotes* donnoient d'une si mauvaise grâce à leurs maîtres. Un pareil exemple ne pourroit

manquer d'opérer sur leurs mœurs, de leur inspirer la douceur, la charité, l'humanité.

Voilà, selon moi, la seule différence que le climat puisse mettre entre ces peuples & nous. S'ils nous sont inférieurs, il ne faut pas s'en prendre au physique, mais à l'affreux despotisme qui les a entièrement subjugués. Un gouvernement republicain qui viendrait briser leur joug & les mettre en liberté, qui donneroit les postes & les emplois au mérite, sans égards pour la naissance ou les richesses, leur feroit bientôt perdre cette indolence & ces préjugés qui les tiennent comme à la chaîne. Si les magistrats & les grands accueilloient les savans, parmi cette foule de gens oisifs, à qui l'indulgence du climat n'impose pas la nécessité de travailler, il s'en trouveroit plusieurs dont les efforts seroient heureux. Quel plaisir de les voir avancer à grands pas par ces mêmes routes que nous avons eu tant de peines à parcourir, faire



les mêmes découvertes qui ont fait tant d'honneur à nos grands hommes , rectifier nos erreurs , dissiper nos préjugés !

Je fais qu'il ne seroit pas facile d'opérer un si grand changement ; que des usages qui subsistent depuis des mille ans ne s'effaceroient pas dans un jour ; mais cela n'est pas impossible. Si Licurgue se fût contenté de nous tracer le plan de sa republique , sans le mettre en exécution , on l'eût reléguée dans le monde des chimères ; personne ne fût convenu de sa possibilité.

Tout est possible à l'homme ; il n'y a rien dont le génie & la persévérance ne puissent venir à bout. Une succession d'habiles gouverneurs , tels que nous en avons plusieurs en Angleterre , qui commenceroient par détruire les coutumes les plus préjudiciables au peuple , qui feroient des réglemens pour assurer la propriété d'un chacun , pour détruire peu-à-peu cette honreuse distinction de castes qui subsiste partout , qui leur donneroient des lois qui se

perfectionneroient à mesure que leurs lumières viendroient à s'étendre, que leurs mœurs & leurs coutumes seroient moins absurdes, ils feroient naître le bonheur dans nos dominions; nous nous ferions aimer des natifs; rien ne seroit plus capable de nous ébranler. Il en couteroit du temps & de la peine pour établir un tel changement; le peuple avili ne jouiroit pas tranquillement de tout son bonheur; il seroit d'abord licencieux comme l'expérience nous le démontre dans tous les pays qui ont passé de la servitude à un état de liberté.

On dit que les indiens ont l'imagination plus vive que nous; vous savez comme un grand homme s'est alambiqué l'esprit pour en trouver les raisons: il a dit que l'excessive chaleur dilate, étend les extrémités des nerfs & les rend capables de recevoir mille impressions légères qui constituent ce qu'on appelle une imagination forte. Il seroit tout aussi raisonnable de dire que la

chaleur grille les organes de la sensibilité & que c'est ce qui cause cette stupidité & cette lenteur qui les empêchent de nous éгалer dans les arts & dans les sciences. N'eut-il point été plus dans le genre de M. de *Montesquieu* de chercher le caractère des peuples dans la différence de leurs gouvernemens ? la religion, la politique, la morale, &c., sont soumis à nos spéculations ; tout nous paroît humain ; nous ne voyons rien au-dessus de la raison ; tout ce qui est au-delà cesse de nous occuper. Mais ces pauvres peuples accoutumés à trembler au seul nom du prince, à la vue d'un Bramin, d'un homme d'une caste supérieure, ne se permettent pas la moindre réflexion sur ce qui les regarde ; une seule parole sur ces sujets seroit punie d'une mort affreuse ; il ne leur est permis que de faire usage de leur imagination ; on les élève dans ces principes ; ils regardent tout ce qui est au-dessus d'eux comme participant plus ou moins à la divinité,

vinité , & peu s'en faut qu'ils ne lui adresse leur culte. Ajoutez à cela que le climat présente les phénomènes les plus surprenans : des tonnerres affreux , des tourbillons qui semblent prêts à bouleverser les plus monstrueuses montagnes ; des pluies qui inondent les campagnes & qui les menacent d'un déluge nouveau ; des fleuves immenses qui se roulent avec majesté dans des pays spacieux ; une végétation vigoureuse qui ne s'épuise jamais ; des arbres majestueux qui s'élèvent jusqu'au ciel , qui font descendre des branches de leur cime pour chercher en terre une substance qui leur manque , & qui par le moyen de ces secours & de ces appuis multipliés pourroient envelopper l'Inde entière de leurs ombres, chacun en son particulier, si la dent des animaux ne s'opposoit sans cesse à ce dessein ; tous ces objets donnent une nouvelle impulsion à l'imagination de ces peuples , d'autant plus qu'il leur est permis de faire usage d'aucune autre faculté.

Les indiennes se marient dès l'âge de dix ou onze ans ; on voit tous les jours de ces petites mères avec des enfans dans leur sein. Uniquement occupées du soin de leur santé & de leur donner un corps fort & vigoureux , elles n'ont aucun égard pour elles-mêmes ; elles les allaitent aussi longtemps que les circonstances le permettent. Cette pratique les rend un peu difformes ; elles en conviennent ; mais elles n'ont d'autre ambition que de plaire à leurs maris & de donner à l'état des citoyens capables de supporter les fatigues que leurs devoirs leur imposent. L'amour du mari & des enfans font leur récompense & leur gloire.

Voilà en deux mots quelle est la conduite de ces femmes que vous appelez sauvages , parce qu'elles sont noires & qu'elles vont nues. Comparez-les à présent à vos jolies & polies européennes qui se marient pour se faire un fort avantageux sans se mettre en peine des devoirs qu'

exige leur état. A peine ces aimables mères ont-elles mis un enfant au monde qu'il est confié aux soins d'une mercénaire, où il reste jusqu'à ce qu'il soit en âge de ne les plus incommoder. Je ne les blâme pas ; elles ne sont pas faites pour suivre les lois de la nature ; elles prétendent à un autre genre de plaisir ; le soin d'une famille les retiendrait au logis , terniroit le lys & la rose qui brillent sur leur figure , & détruiroit la symétrie de leur beau sein. Dans ce cas tout seroit perdu & tous leurs projets s'en iroient en fumée. Qui pourroit suppléer au défaut d'une belle gorge , d'une taille fine , d'un visage charmant ? où prendre des armes pour maintenir son empire sur cette foule d'adorateurs qu'un fourire , qu'un regard pénétrant à travers un mouchoir de gaze , retient dans une parfaite soumission ?

Des gens superficiels ont vu quelques femmes publiques dans les capitales de ces pays, comme on en voit ailleurs ; d'où ils ont



conclu que les indiennes étoient d'un naturel ardent qui leur faisoit de la chasteté une vertu impraticable. Mais ces femmes , épuisées par la chaleur & affoiblies par la transpiration , peuvent - elles avoir des désirs , & des passions bien vives ? C'est ce que je ne puis croire.

J'avoue que c'est un phénomène de voir une femme sortir vertueuse d'un appartement où elle a resté quelque temps seule avec un homme. Ce n'est pas au physique du climat, mais à la religion qu'il faut s'en prendre, aux mœurs & aux coutumes dominantes. La religion ne reprime aucun désir charnel. On élève les femmes dans l'opinion que ce n'est que pour propager notre espèce , qu'elles sont sur la terre ; & on les estime en raison du nombre de citoyens qu'elles donnent à l'état. On n'attache aucun déshonneur au commerce le plus intime entre un homme & une femme de la même caste. Or quel motif les porteroit à se refuser à un penchant auquel

nul devoir ne s'oppose ? Mais lorsque la religion parle , elles sont inexorables ; on en voit tous les jours des preuves frappantes : voici un fait qui est connu de tout le monde.

Un prince vainqueur s'empara du sérail d'un prince voisin ; la favorite du prince malheureux , âgée de quinze ans , douée de toutes les grâces & de tous les charmes de son sexe , captiva son cœur , il voulut aussi triompher de son honneur ; il mit en usage tout ce que l'éloquence a de plus séduisant , mais en vain. Il résolut d'avoir par force , ce qu'il ne pouvoit obtenir par la douceur. On la mène dans l'appartement de son maître , prête en apparence de céder à ses transports ; mais au moment qu'il croyoit aller jouir du bonheur suprême , elle lui enfonce un canif dans le sein , digne récompense de ce vil attentat.

De pareils exemples de vertu ne sont pas rares parmi les femmes ; faciles avec ceux de leurs propres castes , à qui la loi

fait souvent un devoir de céder, elles souffriroient tout plutôt que de rien accorder à un homme d'une autre caste, ou d'une religion différente. Ce qui, pour le dire en passant, montre que nos idées de vice & de vertu ne sont pas par tout les mêmes, & qu'elles diffèrent suivant les lois ou les préjugés du pays où nous vivons.

Si mon excessive habileté pouvoit m'obtenir ici quelque poste considérable, j'y ferois les plus grandes merveilles; je changerois le caractère de ces peuples; je les mettrois au-dessus de tous les autres hommes par la grandeur & la noblesse des sentimens; ils surpasseroient les européens, autant que leurs fleuves & leurs montagnes l'emportent sur les nôtres. Le roi de la Grande-Bretagne quitteroit ses dominions pour venir régner sur l'Indoustan & tout l'Orient pour récompenser mes rares vertus, si soumettroit avec joie, à son empire. Je vous paroît un peu vanteur, je vous avouerai tout ce qu'il vous plaira

à l'oreille ; mais en public je soutiendrai  
 que j'ai raison. J'ai connu tant de per-  
 sonnes qui sont parvenues de cette maniè-  
 re , que je n'entendrai jamais raillerie sur  
 ce chapitre. Si une fanfaronnade me gaignoit  
 une place de gouverneur dans les Indes ,  
 ne diriez-vous pas que je fais prendre les  
 choses du bon biais ?

*Adieu.*



## X X. L E T T R E.

*Mon cher \*\*\**

Q Uoique j'aye passé assez légèrement sur le chapitre des indiens , je pense en avoir dit assez pour vous convaincre que leurs mœurs , coutumes & usages sont bien différens des nôtres ; d'où l'on doit conclure que des lois excellentes chez nous , feroient ici fort mauvaises , du moins à plusieurs égards. Il est donc fort étonnant que le parlement britannique ait entrepris d'y établir une cour de judicature , avec ordre d'y mettre nos lois en force , dans toute l'étendue de nos établissemens. En jugeant les hommes par leurs intentions , nous ne pouvons pas nous empêcher d'admirer les motifs de cette assemblée , qui a voulu travailler sérieusement à mettre la liberté de ses sujets les plus éloignés sur la base la plus inébranlable. Mais il

me paroît fort étrange que les hommes les plus éclairés de la nation sur ces matières, aient pu commettre une si grande méprise sur l'art de gouverner les hommes. Quand les mœurs & les usages des indiens se rapprocheroient des nôtres autant qu'on peut le souhaiter, avilis comme ils sont, accoutumés à fléchir sous le joug d'un gouvernement injuste & despotique, privés de tout sentiment d'honneur & de vertu politique, seroient-ils capables de recevoir des lois qui conviennent à la république la plus parfaite ? Les coquins trouvent toujours quelque subterfuge pour se soustraire à la rigueur des lois ; & comme elles ne vont pas toujours au-devant de toutes les injustices, il y a mille bassesses qui restent impunies. Il faut que les mœurs & l'opinion suppléent à l'imperfection de la loi écrite. Mais ce sont les usages qui ont le plus souffert par la bonté mal entendue du parlement. C'est peut-être une des principales raisons de la grande dépopulation.



qui se fait remarquer dans cette partie de nos dominions.

La *Cour suprême*, dans son origine, possédoit un pouvoir absolu : c'étoit une cour d'*Equité*, à peu près comme la cour de *Chancellerie*, en Angleterre, d'*oyeurs*, de *détermineurs*, & de désemprisonnement. Un pareil système n'étoit guère conforme au plan que le parlement s'étoit d'abord proposé, de donner la liberté à tous ces peuples ; il réunissoit dans le même corps autant de puissance que le plus parfait despote en ait jamais possédé.

Cette cour qui résidoit à Calcutta citoit devant son tribunal ceux qui habitoient dans les parties les plus éloignées de nos dominions ; elle les faisoit saisir & approcher par les voies les plus grièves. Les dépenses qui résultoient de leurs longs voyages & du temps qu'ils étoient absens de leurs maisons, étoient excessives. Les ordres de la cour portoient qu'on cherchât les criminels par-tout où l'on pourroit les

soupçonner d'être ; les sérails qu'on avoit toujours regardés comme des asyles sacrés, étoient profanés par les officiers de la cour ; les femmes qu'on n'avoit jamais obligées de paroître en public & qui n'avoient jamais montré leur visage qu'à un seul homme, on les forçoit à venir rendre témoignage devant cette cour toute puissante. Qui croiroit qu'elle fût l'enfant de la liberté ?

Cette cour ne fut pas plutôt établie que plusieurs de nos plus fidèles sujets nous abandonnèrent & passèrent avec tous leurs effets sous une domination étrangère. Le gouverneur général & le Conseil, voyant les désertions devenir de plus en plus fréquentes, les plaintes & les murmures éclater de tous côtés, firent usage de leur autorité. La cour a été circonscrite ; son pouvoir est actuellement renfermé dans les limites de la ville ; on dit qu'elle se conduit aujourd'hui sans injustice ou partialité.

Quelle idée devez-vous vous former des

employés de la compagnie , si vous en jugez par ce qui s'en publie tous les jours dans la chambre des communes ? Comptez que tout ce qu'on vous dit de leur injustice & de leur cruauté est faux ou exagéré , & qu'ils agissent avec autant de douceur que leur situation le permet. Des voyageurs superficiels qui ont vu fouetter des sous-fermiers par ordre du *Résident* , parce qu'ils ne vouloient pas payer le tribut de leurs fermes , en ont marqué beaucoup d'étonnement. Remplis des idées de nos gouvernemens européens & frappés d'horreur à la vue d'une pareille scène , fans se donner la peine d'en chercher les raisons , sont retournés chez eux , avec les plus pitoyables histoires à la bouche. Ils n'ont pas eu grand'peine à communiquer leurs sentimens à toute la nation. Des membres de parlement en ont été tellement affectés , qu'ils ont déclamé publiquement contre l'oppression & la cruauté des employés. Mais s'ils avoient fait la moindre

moindre attention au caractère des indiens, ils auroient pu éviter tout ce tapage ; ils auroient trouvé qu'il n'est pas possible de les amener à la raison par aucune autre voie ; qu'ils sont si amateurs d'argent qu'il n'y a rien que les coups qui puisse les induire à payer le juste prix de leurs fermes. Parlez avec douceur à un indien, exposez-lui tranquillement vos droits, il se moquera de vous ; mais montrez-lui un bâton ; frottez-lui en les épaules, vous aurez tout ce que vous avez droit d'attendre. Avant que nous fussions maîtres de ce pays, j'apprends qu'un Nabab avoit fait pendre un de ses fermiers avant que sa famille pût se résoudre à payer ce qui lui étoit dû. -

Il est possible qu'il se commette encore quelque injustice à l'égard de ces sous-fermiers ; mais nous ne pouvons guère l'éviter. La manière de recueillir les revenus est si compliquée & si différente de celle qui s'observe en Europe, que ceux qui ont résidé le plus long-temps dans le

pays ne savent encore comme y procéder; les noirs que nous employons sont obligés de mettre en pratique des moyens, qui, à ce que je comprends, sont souvent oppressifs à leurs compatriotes; nous faisons tout ce que nous pouvons pour reprimer ces procédés, mais nous n'en viendrons jamais à bout, que nous ne soyons à portée de faire ce devoir par nous-mêmes.

Le *Bill* de M. Pitt pour le meilleur règlement des affaires de la compagnie nous est arrivé depuis peu. Les habitans anglois en sont fort scandalisés; il a causé une fermentation universelle dans tous les esprits. Si l'article qui oblige les particuliers à déclarer par serment tout ce qu'ils valent, n'est pas rappelé, on ne parle pas moins que d'une rébellion. C'est assurément une loi fort injuste & qui est entièrement opposée à l'esprit de notre constitution; elle seroit digne d'un *Tippo-Sultan-Bohader*.

Lorsqu'une nation libre a recours à des

actes aussi arbitraires, elle devoit avoir quelque grand intérêt en vue ; mais je ne vois pas quel bien il peut résulter de celui-ci. Que se propose-t-on ? d'empêcher l'oppression ? Mais un fort honnête homme peut faire une fortune immense , tandis qu'un scélérat retourne misérable dans son pays. Supposons cependant que l'argent s'accumule dans nos mains, en raison de notre scélératesse ; un homme qui s'est enrichi aux dépens de l'honneur & de la probité, se croira-t-il lié par un serment ? ou s'il a encore quelque scrupule de conscience, qui l'empêchera de se retirer dans un pays où nos lois sont sans force , & d'engraisser les étrangers de nos propres dépouilles ?

Les restrictions mises sur le gouverneur & le conseil ne paroissent pas moins extraordinaires. Des gens qui sont sur les lieux doivent savoir mieux ce qu'il faut faire que ceux qui sont à deux ou trois mille lieues de distance. La compagnie peut choisir les gouverneurs parmi ceux



qui sont à ses gages , & conséquemment appointer des gens dont la capacité lui est connue , sur la prudence desquels on peut compter dans les occasions les plus critiques. Comme elle a le pouvoir de les rappeler , un gouverneur , si elle se trompe dans son choix , n'auroit pas le temps de faire beaucoup de mal , avant d'être déposé. On dit que c'est pour empêcher ses agens de lui attirer une guerre fâcheuse sur les bras. Mais , ces restrictions sont encore inutiles : la guerre est aujourd'hui indispensablement nécessaire dans nos établissemens d'orient. Tippo , qui connoît tous les avantages d'une bonne discipline , fait actuellement tous ses efforts pour mettre son armée en état de paroître en peu de temps sur un pied égal à la nôtre. Quand il en sera-là , la chute de notre grandeur orientale ne sera pas éloignée. Il aura toujours vingt soldats contre un. Nos revenus sont infiniment supérieurs aux siens ; mais nos dépenses sont aussi plus considé-

rables. Le maintien de ses troupes ne lui coûte presque rien ; il lève des taxes si pesantes sur les marchés qui les accompagnent que la paye de ses soldats retourne presque toute entière dans ses coffres. En effet ce qui s'appelle une paye dans ses dominions n'est que de l'argent prêté pour quelque temps.

Quoique ceux qui nous vendent soient sujets à payer des grandes taxes , aucune partie de notre argent ne revient entre les mains de la compagnie ; ce tribut tourne tout entier au profit de l'officier commandant. Cette observation se trouve vérifiée dans toutes les branches du gouvernement anglois : la compagnie donne à ses officiers vingt fois plus que Tippe ne fait aux siens. Nos officiers commandans ne font aucun scrupule de charger vingt ou trente mille livres sterling par an , pour des services secrets qui ne leur en content pas deux cents ; un commissaire cinquante ou cent mille pour des choses qu'il n'a jamais songé

à acheter. Un ingénieur, s'il met deux ou trois planches pour nous procurer un passage sur un courant d'eau , vous chargera sur ses comptes , comme s'il eût été contraint d'y construire un pont des plus magnifiques.

Ces impositions ne se font pas en cachette , ceux qui sont à la tête des affaires de la compagnie , convaincus qu'il faut qu'il y ait des moyens de faire des fortunes rapides , pour attirer des gens à leur service , payent les comptes les plus exagérés pourvu qu'il y ait quelque apparence de justice. Mais si on découvre jamais qu'aucun des officiers de Tippu lui ait fait tort d'un seul denier , rien ne peut le dérober à la mort.

Si le Nabab de Misore a tous ces avantages sur nous dans la conduite d'une guerre , que fera-ce lorsque ses soldats auront acquis un degré de discipline qui les mettra presque au niveau des nôtres ? Rien moins que notre ruine totale. La seule

ressource qui nous reste , c'est d'écraser Tippoo , avant qu'il puisse mettre ses projets en exécution. On ne doit pas perdre un seul moment. Si la compagnie n'a pas assez de crédit pour se procurer les fonds nécessaires , que la nation lui fasse les avances. Je fais qu'elle est déjà fort obérée ; mais il vaudroit mieux se charger encore de quelque million que de perdre la plus riche & la plus florissante partie de toutes nos dominions.

Après la paix qui vient d'être conclue avec la France , il faut nécessairement que ses troupes se retirent du service du Nabab. Si sa ruine étoit une fois résolue , il n'y-auroit rien de plus facile que d'en venir à bout. Une armée de douze mille soldats , avec quatre ou cinq mille hommes de cavalerie entreroit dans ses dominions du Cornatic , tandis qu'une autre de cinq ou six mille débarqueroit sur la côte de Malabar. Ces armées , fournies de tout ce qui est nécessaire , commandées par des

officiers actifs , courageux , entreprenans , traverseroient toute l'étendue de son pays en fort peu de temps. Ils ne trouveroient actuellement contre eux que des troupes irrégulières & mal disciplinées. Une seule défaite suffit pour les décourager entièrement ; ils ne se rallient jamais lorsqu'on les poursuit ardemment. Les forts feroient très-peu de résistance ; jusqu'à ce qu'on arrivât à *Sérigapatam* , il n'y en a pas un seul qui ne seroit évacué sur le champ , & celui-là ne se défendrait pas long-temps. Delà jusqu'à Chiteldrugh , séjour le plus glorieux & le plus fortuné de mes jours , il n'y a pas une seule place fortifiée. Ils y rencontreroient l'armée de Bombay qui y auroit pénétré avec la même facilité ; car il sera toujours facile à ses braves grenadiers de forcer les défilés lorsqu'ils ne seront défendus que par des noirs.

Vous voyez que , suivant mon calcul , il ne suffit presque que souhaiter pour se voir en possession de presque toute la pé-

ninsule de l'Indoustan. Je suis si convaincu de la réussite d'un tel projet , que , quoique j'aye une aversion presque invincible pour la mer , je me rembarquerois volontiers d'Europe , pour aider à l'exécuter.

C'est ici probablement la dernière lettre que je vous écris des Indes ; nous espérons faire voile en peu de temps pour nos foyers. Je crains furieusement que notre passage ne soit pas aussi agréable que nous avions lieu d'attendre. Il y a quelque temps que le conseil de cette ville décida qu'il n'y auroit que quatre ou cinq officiers sur chaque vaisseau ; ce qui auroit été fort avantageux pour nous ; mais par une (a) bizarrerie inexplicable , une dame qui n'est ni chagrine , ni passée l'âge d'avoir des admirateurs , s'est appliquée à M. S. , un des membres , pour obtenir du

---

(a) Je demande pardon à l'aimable dame qui nous prépare un si vilain temps ; c'est malgré elle & pour ne pas fâcher son mari , qu'elle a fait cette application.



conseil qu'il n'y eût aucun officier du roi sur le vaisseau où elle devoit partir. Ce M. toujours prêt à montrer sa galanterie, même aux dépens de..... a fait rappeler cet ordre, & par le nouvel arrangement qui a pris lieu en conséquence, nous devons nous embarquer vingt ou trente sur le même vaisseau, pour nous morfondre tous ensemble, sans une belle à qui nous puissions montrer notre complaisance, sans espérance d'obtenir quelque souris, quelque parole obligeante qui dissipent nos ennuis & nous fassent oublier le désagrément d'un long voyage. Je ne suis pas sûr que je doive passer sur ce malheureux vaisseau, mais j'en crains beaucoup.

*Adieu.*



## X X I. L E T T R E.

*Calcutta, 15 Avril 1785.**Mon cher \*\*\**

**V**ous me trouverez, sans doute, singulier de plaisanter sur les matières les plus sérieuses ; votre front ne s'est-il point ridé à la vue de quelques peintures un peu trop libres dans quelques-unes de mes lettres ? Avez-vous pu souffrir des plaisanteries sur des commandans en chefs qui ont terni la gloire de la nation, par leur indolence, leur luxe, leur avarice ; qui ont fait perdre inconsidérément la vie à tant de braves gens, & attiré sur nous cette foule de maux dont le seul récit doit faire fremir les cœurs les plus insensibles ? Ne vous ai-je point paru un peu trop hardi sur des matières qui sont soumises à la docilité de notre foi ? Les femmes & les gens d'un certain état ne seront-ils point scandalisés

de certains endroits de mon journal ?

Mon cœur est droit ; je suis le même que lorsque j'étois avec vous. Toujours ami & zélé partisan de la vertu , je n'ai jamais cru que je dusse me rendre malheureux pour les vices ou les sottises d'autrui ; ma coupe est assez amère, sans que j'aye besoin d'y mêler aucun absinthe ; mes grimaces ne changeroient rien au sort de la nation. Assez d'autres , sans moi , gémiront sur sa situation & regretteront sa splendeur passée.

Je n'ai rien dit qui fasse rougir la pudeur ou dont une femme sensée doive se scandaliser ; j'ai cité des faits qui m'étoient connus , & dans l'humeur où j'étois j'ai mieux aimé vous faire rire que de vous inspirer de la tristesse.

Des plaisanteries contre des idolâtres ne fauroient déplaire à un véritable chrétien ; des vérités démontrées par la raison & par l'écriture ne reçoivent aucune atteinte de ce qui peut échapper de la plume d'un  
jeune

jeune officier. Il faudroit des preuves bien fortes & bien convaincantes pour altérer la croyance d'un homme sensé. Je suis aussi soumis sous mon habit d'écarlate, que le plus grand religieux.

Mais vous aimiez autrefois le badinage, & si nos lettres sont un fidelle tableau de notre esprit, vous êtes encore le même. Je me souviens que vous aviez aussi vos momens de gravité. Il se pourroit faire que des lettres toujours sur le même ton, vous donneroient à la fin du déplaisir; je vais donc tâcher de vous en donner du plus sérieux. En prison je n'étois pas tellement dégoûté de ma situation que je ne m'amusasse quelquefois à faire des réflexions sur les objets que j'avois tous les jours sous les yeux. Ces vilains insectes dont le seul nom nous donne des soulèvemens de cœur, m'ont fait souvent oublier les douleurs que leurs morsures me causoient pour penser quelle source pouvoit nous en fournir cette quantité pro-

digieuse qui ne cessoit de nous tourmenter , malgré que nous donnassions la plus grande partie de notre temps à nous en délivrer. J'ai trouvé de grands obstacles à mes spéculations. L'opinion que la nature n'avoit qu'une voie dans la production des êtres m'a long-temps embarrassé. On nous dit qu'aucun être vivant ne vient au monde que par le concours d'un mâle & d'une femelle ; que ce que les anciens nous disent d'animaux engendrés de putréfaction , n'est qu'une fable née d'une vaine crédulité , dont l'erreur est aujourd'hui démontrée ; que les animaux produisent toujours des animaux de leur espèce. J'ai vu ai vu adopter cette idée d'après tous les philosophes modernes.

Quelques faits qui se repètent constamment à nos yeux , m'ont fait soupçonner que les anciens ont raison , & que c'est nous-mêmes qui sommes dans l'erreur. Quelque soin que vous preniez , si vous pendez ici un morceau d'aucune viande

quelconque au plat-fond , les mouches y déposent leur ordure , dans vingt-quatre heures il s'y engendre des vers & bientôt toute la masse est animée. Si vous avez du fromage gras , ferrez-le & lui ôtez toute communication avec les objets extérieurs & malgré vous il s'y engendrera des vers. Le corps des enfans est une matrice où cette vermine se produit en abondance. Les vers prennent vie sous la peau des animaux vivans ; c'est un fait qu'aucun paysan n'ignore. Je ne pense pas que personne s'avise de dire qu'ils procèdent d'aucun accouplement , ou d'œufs déposés sur la viande ; car dans ce cas il en naîtroit des mouches & non des animaux d'une autre espèce ; mais il reste toujours le phénomène du fromage & des bêtes vivantes qu'on ne peut résoudre par cette hypothèse. J'oubliois à vous dire que le polype coupé en plusieurs bouts & jeté dans l'eau se reproduit en entier dans chaque partie.



Si à cette expérience simple & à la portée de tout le monde, on ajoute le secours du microscope, on apperçoit dans la semence des animaux un nombre infini d'animalcules; on voit à leurs mouvemens qu'ils sont animés. Qu'on prenne un de ces vers spermatiques, comme quelques-uns les appellent, & qu'on les mette dans une goutte d'eau, on voit que ce n'étoit qu'une groupe de petits animaux qui se séparent en une foule d'autres animaux de la même espèce. Leur petitesse est inconcevable; elle est telle, nous disent quelques philosophes, qu'il en faudroit plus de cinquante mille pour former un atôme aussi gros que le moindre grain de poussière. Les étamines des fleurs, le suc des viandes aussi examinés au microscope présentent le même phénomène à l'œil de l'observateur.

N'en voilà-t-il point assez pour convaincre tout homme sensé que la matière est composée de parties animées jusque dans

leur plus haut degré de divisibilité ; que ces atômes ou principe de vie sont indestructibles ? D'après cette vérité incontestable , le mystère de la génération , jusqu'à présent enveloppé de ténèbres impénétrables , me paroît facile à concevoir. Tous les corps depuis la terre brute jusqu'à l'animal le plus parfait sont absolument de la même matière ; leur différence sensible vient de leur modification & de la manière dont leurs parties posent les unes sur les autres. La substance que le mâle éjacule dans l'accouplement , lui est fournie par les alimens qu'il prend ; il la tire des plantes ou des animaux ; c'est sa chair , son sang dans un état de liquescence. Dans cet acte un ou plusieurs des atômes vivans , est séparé par le choc des deux semences ; il entre dans la matrice de la femelle ; il nage dans un liquide où dégagé de cette cohésion qui le tenoit comprimé dans tous les points , il tire à soi toute la substance qui l'entoure ; il s'enfle & prend insensi-

blement la forme de ceux dont il tire son origine.

En voilà assez pour me mettre à portée de tirer les inductions dont j'ai besoin. Une portion de matière déposée dans un endroit quelconque, où délivré des liens de la cohésion , & en liberté de pomper une substance analogue à son organisation , y prendra de l'accroissement & formera dans la suite un animal. Or il est facile de s'imaginer , dans le corps des enfans , dans la viande, dans le fromage, sous la peau des animaux , sur la tête des hommes ou des enfans , un de ces atomes isolé , qui se trouve au milieu d'une substance qu'il s'approprie par intus-susception , & qui en forme dans la suite un être organisé.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher pourquoi un animal prend une forme plutôt que l'autre. Mon intention n'est pas d'écrire un long traité sur la génération ; je n'avois en vue que de vous communiquer une idée inféconde entre mes mains,

& avec quoi vous pourriez peut-être démontrer la fausseté de tous les systèmes qu'on a fait sur cette matière depuis Aristote jusqu'au célèbre Buffon. Que j'aimerois à vous voir entrer en lice avec tous ces fiers champions & les terrasser avec une épée à qui j'aurois donné une forme grossière, mais à qui vous auriez fait prendre une trempe & un tranchant qui la rendroient irrésistible.

Vous avez vu les spéculations les plus sublimes sur la matière ; c'est à vous que je dois l'avantage d'avoir lu ce que le savant *Harris* dit sur ce sujet. Cet ingénieux auteur démontre d'après les anciens que la matière passe dans tous les corps ; elle n'a ni forme, ni couleur, ni caractère particulier ; on ne peut s'en former que des idées négatives ; on peut dire ce qu'elle n'est pas & non ce qu'elle est ; *Lock* dans son chapitre de la puissance infinie clairement qu'elle possède la puissance active & passive ; *Robinet* a reconnu les animalcules

vivantes dans la semence des plantes & des animaux ; il est le premier qui ait dit que le fœtus étoit vivant & organisé dans son germe.

Plusieurs ont recherché l'origine de la gravité ; n'est-il point raisonnable de penser que c'est à ce principe de vie qu'elle doit son existence ? qu'elle n'auroit ni énergie, ni activité, ni tendance vers un centre commun sans cette ame universelle ? qu'elle n'est pas pesante par elle-même ; que ce lien commun de tous les corps & qui réunit chaque chose à sa place est infus & quelque chose d'étranger à la matière ?

J'ai mille idées confuses sur ce sujet que je vous communiquerai lorsque j'aurai le plaisir de vous rencontrer à mon retour en Europe. Quel vaste champ pour nous à spéculer ! Je brûle de vous entendre , de vous voir comme un autre *Socrates* m'aider à accoucher heureusement & à mettre mes pensées en lumière.

*Adieu.*

## XXII. LETTRE.

*Calcutta, 2 mai 1785.**Mon cher \*\*\**

**J'**Avois oublié de vous instruire de la conduite de Tippe, au-dessous des passages, lorsqu'il nous eut fait prisonniers; il faut donc retourner sur mes pas & vous mener encore au milieu des sièges & des combats.

L'ennemi ne parut pas plutôt proche du passage, que la garnison de *Hyder-Gur*, frappée d'une terreur soudaine s'enfuit à *Candapore*, dans la plus grande confusion. Ils communiquèrent les sentimens dont ils étoient remplis aux troupes que nous avions dans ce fort. L'officier commandant, le lieutenant *Muirson*, ne put jamais dissiper l'impression que ces poltrons de fuyards avoient fait sur l'esprit de ses soldats; ils se laissèrent entraîner par le tor-



rent, croisèrent avec eux la rivière & se retirèrent tous ensemble à Anore. Incapable de résister un moment, il évacua la place par l'avis des officiers qui commandoient sous lui & fut aussi joindre la garnison d'Onore.

Craignant que la mauvaise conduite de ses troupes ne lui fût fatale dans l'opinion du monde, comme il n'arrive que trop souvent, au désespoir d'avoir perdu une si belle occasion de signaler son courage, & ne pouvant supporter l'idée de voir une place d'une telle conséquence, par sa force & les provisions qu'elle contenoit, passer de la sorte entre les mains de l'ennemi, il s'appliqua à l'officier commandant & lui demanda des troupes pour reprendre Condapore : environ cent hommes s'embarquèrent avec lui pour cette expédition. A peine furent-ils entrés dans l'embouchure de la rivière qu'un grand nombre d'ennemis postés sur les deux rives, se mirent à faire feu sur eux. Il eût été ridicule de

renter l'atterrage ; ils retournèrent sur leurs pas. Les ennemis ne pouvoient les poursuivre ; ils étoient hors de leur atteinte ; mais le malheur voulut qu'ils touchâssent sur un banc de sable , où ils restèrent jusqu'à ce qu'ils fussent faits prisonniers.

Les troupes qui étoient sur l'autre passage se conduisirent avec autant de courage que Hyder-Gur avoit montré de lâcheté. Elles soutinrent différens assauts ; mais accablées de fatigues & incapables de résister plus long-temps à des assaillans innombrables , elles se sauvèrent à *Caricall*. Le lieutenant-colonel Cambell , dont je vous ai déjà parlé , commandoit en cet endroit. Il jugea avec raison que , s'il s'obstinoit à garder son poste , il ne feroit que hâter la perte de nos victoires passées ; il se retira à Mangalore lui & toutes les troupes qu'il avoit sous son commandement.

Après la prise de Nagur , le sultan Tippocrut que rien n'oseroit plus résister à ses armes triomphantes ; il se contenta d'en-

voyer d'abord sa cavalerie pour intimider & obliger la garnison qui étoit au-dessous du passage, à capituler. Ces troupes aussi convaincues que leur prince qu'il leur suffisoit de se montrer devant la forteresse pour qu'on leur ouvrît les portes, se tenoient si peu sur leur garde que M. Cambell les surprit, les défit entièrement, leur prit quelques pièces d'artillerie & un grand nombre de bœufs.

Cette insulte enflamma la colère du grand conquérant ; il descendit avec toutes ses forces, résolu d'exterminer les anglois & d'effacer leur nom de ces parties du monde. Ses succès furent d'abord rapides ; la victoire marchoit à grands pas sur ses traces ; il força les nôtres à quitter tous les postes extérieurs & à se renfermer dans le fort. Malgré la foiblesse des murailles, le défaut de sous-terreins voutés pour les mettre à couvert des bombes & de plusieurs autres choses nécessaires à la défense d'un siège, nos gens ne perdirent pas cou-  
rage

rage & ralentirent beaucoup ses progrès. Avec le temps il vint à bout de démonter presque tous nos canons & de raser les murs. Il avoit déjà pris possession de quelques parties du fossé & du chemin couvert, lorsque les nouvelles de la paix avec la France arrivèrent. Nous étions réduits à la dernière extrémité, & avec le secours des françois il est immanquable que Tippo ne se rendît maître de Mangalore; mais M. de Coigny au moment qu'il fut informé de la paix, ordonna à ses troupes de quitter la tranchée. Les menaces ni les promesses du Nabab ne purent jamais l'empêcher de se retirer paisiblement à *Mahé*, établissement que les françois ont tout proche de Tellicheri.

Tippo lui ôta les bœufs qu'il lui avoit donné pour traîner son artillerie. Il fut obligé d'emprunter de l'argent des anglois pour s'en procurer d'autres & acheter des provisions. La perfidie & la bassesse du Sultan n'en restèrent pas-là : il pria la

reine de Cananore de le harasser dans sa marche quand il viendrait à traverser ses dominions. Après avoir surmonté plusieurs obstacles, il arriva enfin à Mahé, parfaitement dégouté du service du Nabab.

Tippo, observant que les anglois ne se ralentissoient point dans leur défense & convaincu que ses soldats étoient peu capables de finir heureusement le siège, proposa & consentit à une suspension d'armes.

Vous pouvez croire que la garnison étoit dans un bien triste état. Il faut qu'il ait péri un grand nombre d'hommes dans une si longue & opiniâtre résistance. Les pierres que les ennemis faisoient constamment pleuvoir sur eux avec des mortiers, y causoient de grands ravages & les gardoient dans des alarmes continuelles : il n'y avoit pas un seul endroit dans le fort qui en fût à l'abri. Mais c'étoit la moindre partie de leurs maux ; la faim les tourmentoît de la manière la plus cruelle. Ils mangèrent tous leurs chevaux & tous les corbeaux qui vo-



soient dans leur voisinage ; ils furent enfin réduits à vivre de ris , sans pas un brin de sel à l'assaisonner. Presque tous les sea-poys perdirent l'usage des yeux ; on voyoit souvent un caporal aveugle , placé sur une garde aussi aveugle.

Au milieu d'une si misérable situation , la garnison apperçut un fort détachement qui avançoit vers elle , sous les ordres du général Mac-Leod , le même qui nous avoit commandé à Paniana. La seule vue de cette flotte ranima tous les esprits & porta la joie dans tous les cœurs. On fit des signaux pressans qui annonçoient la détresse , & on forma un plan de débarquement. Les troupes infortunées attendoient cet instant avec impatience. Mais quelle fut leur surprise ? la flotte au lieu de prendre connoissance de leurs signaux & de leur apporter le secours tant désiré , reprit la pleine mer & les abandonna à leur désespoir.

Le général avoit des ordres positifs de ne commencer aucune espèce d'hostilité



avec Tippo, s'il y avoit la moindre apparence de paix & s'il vouloit consentir qu'on fit passer des provisions dans le fort ; il accorda cette requête sans la moindre difficulté pourvu qu'on les débarquât dans son camp & que les officiers les examinassent. Mac-Leod, oubliant les perfidies de cet homme, fit débarquer une grande quantité de bœuf salé, des liqueurs & autres articles nécessaires à des gens affamés ; il livra le tout à ses officiers, & sans rester un instant pour prendre un reçu du colonel Cambell, il fit voile pour *Cannanore*. Le Nabab garda les liqueurs & les provisions fraîches pour lui. Il choisit le bœuf le plus dur, le plus mauvais & le plus coriace qu'il put trouver & l'envoya aux assiégés. Il ne fut pas possible d'en faire usage. Mais tel étoit leur courage & leur résolution qu'on n'entendit pas un seul mot de capitulation. Ils aimoient mieux périr depuis le premier jusqu'au dernier que de se rendre prisonniers.

Le ris, seul aliment qu'ils eussent à subsister depuis long-temps, étoit presque tout dépensé, lorsque les commissaires pour la paix arrivèrent dans le camp de Tippe ; ils ordonnèrent au colonel de capituler ; mais ce fut avec toutes les peines du monde qu'ils lui firent embrasser ce parti. Il ne le fit qu'aux conditions les plus avantageuses ; il céda avec tous les honneurs de la guerre ; il sortit du fort , qu'il avoit si long-temps & si vaillamment défendu, avec ses armes, les gros canons , magasins & munitions qui appartenoient aux anglois, & embarqua le tout sur des vaisseaux qui partoient pour Bombaye.

C'est de cette façon que finit le siège de Mangalore. De tous les événemens dont l'histoire nous a conservé la mémoire , il n'en est aucun qui fasse autant d'honneur au nom des anglois. On n'a jamais vu de défense conduite avec plus de courage , soutenue avec plus de patience & de fermeté. Le siège de Gibraltar dont on a

tant parlé en Europe , n'est qu'un jeu d'enfant en comparaison de celui-ci. Où est la gloire de défendre une place imprénable ? Ne croyez pas cependant que je veuille déprécier le mérite du général *Eliot*. Il a fait tout ce qu'il devoit faire. Je n'ai pas le moindre doute , s'il eût été réduit à une plus grande extrémité , qu'il ne se fût parfaitement soutenu ; sa conduite en est une preuve convaincante. Mais comme nous ne méritons du public qu'en proportion de nos actions , *Eliot* n'auroit pas dû être si vanté ; les louanges excessives dont on l'accable de toutes parts , ont plutôt l'air d'une plaisanterie que d'un hommage réel rendu au mérite.

*Cambell* ne survêcut pas long-temps à sa gloire ; les fatigues & les maux sans nombre qu'il avoit essuyés pendant un siège de trois ou quatre mois avoient ruiné sa constitution , au point que rien ne pouvoit la rétablir. Le gouvernement de *Bombaye* lui rendit tous les honneurs qui lui

étoient dûs. Il eut le plaisir avant de mourir de voir qu'il ne s'étoit pas sacrifié pour des ingrats; il entra dans Bombay au milieu des acclamations de joie & de la reconnaissance la plus vive; toute la ville l'accompagna jusqu'à la maison où il termina ses jours. On lui fit les obsèques les plus magnifiques; rien n'y fut oublié. La compagnie a fait ériger à sa mémoire un monument qui le cède à très-peu pour le goût & l'élégance.

J'espère que l'Angleterre ne se laissera pas surpasser dans cette occasion: qui veut être généreusement servie & mettre une noble émulation dans le cœur de ses sujets ne doit jamais négliger d'honorer par des monumens publics la mémoire de ses grands hommes.

Dans le traité de paix qui suivit immédiatement après la capitulation de Mangalore, le peu de forts dont nous étions encore en possession sur la côte de Malabar, furent donnés en échange de quelques uns

de ceux que Tippu retenoit alors dans le Carnatic. Vous voyez que notre expédition sous le général Mathews, quoiqu'elle ne fût pas terminée de la manière la plus heureuse, a pourtant répondu à ce que nous nous en propositions d'abord. Nous obligeâmes Tippu à retirer ses forces des dominions que nous avions sur la côte de Coromandel. La longue résistance du brave Cambell contre toute son armée, donna le temps aux troupes que nous avions dans le Carnatic & à Tanjore, de se renforcer & de faire craindre au grand vainqueur pour ses vastes dominions. Ce changement de fortune lui fit prendre l'alarme : il songea pour la première fois à faire sérieusement la paix. On peut dire avec vérité que notre armée, mais encore plus particulièrement le siège de Mangalore, sont la seule & unique cause de la paix qui vient d'être conclue avec le Nabab de Misore.

De Mangalore le général Mac-Leod fit



voile pour Cannanore, avec toute sa flotte, où il débarqua ses troupes & prit la ville d'affaut; il y trouva un butin très-considérable; on dit qu'il ne le distribua pas avec cette impartialité & cette générosité qui lui avoit gagné à Paniana le cœur de toute son armée. Dans la paix qui fut conclue avec Tippe nous lui cédâmes cette place.

C'est ici la dernière lettre que je vous écris des Indes. Nous allons partir pour l'Europe.

*Adieu.*





## XIXIÈME LETTRE

Londres , 1786.

*Mon cher \*\*\**

**J**E pense que vous avez reçu ma dernière lettre en réponse de celles que vous aviez envoyées ici pour moi. Je suis charmé de voir que vous jouissiez toujours d'une bonne santé & que vos affaires aillent au gré de vos souhaits. Je suis sensiblement touché de la perte que vous avez fait dans la personne de \*\*\*\*, c'étoit un homme d'un caractère excellent. J'ai toujours admiré sa générosité, son désintéressement. Le public a perdu un excellent patriote ; & vous un homme essentiel à votre bonheur. Mais, mon cher ami, vous n'êtes pas le seul qui ayez à vous plaindre des coups du sort. Vous connoissez le malheur arrivé dans ma famille. Une personne à qui j'étois encore plus attaché par les liens du cœur

que par ceux de la naissance est fauchée dans son printemps. Que de larmes j'ai versées sur la mort de cette tendre & aimable sœur. Ah ! mon ami, qu'elle ne ressembloit guère à la généralité des femmes ! simple, modeste, sans arrifice, sans fard, elle avoit tout ce qu'il faut pour captiver le cœur, & rendre un honnête homme heureux. Avec quel plaisir j'espérois de m'entretenir avec elle des mœurs, des coutumes & de toutes les singularités des peuples que j'ai eu occasion de voir dans mes voyages. Qu'une simple larme de sa part sur les horreurs de ma prison & sur tous les maux qui m'ont persécutés depuis mon départ de Portsmouth, auroit porté de volupté dans mon ame ! Quel perte ! quel malheur irréparable ! que je sens combien cette sœur étoit nécessaire à mon bonheur ! Pardonnez ce moment de foiblesse ; il ne m'en échappera plus aucune. Je vais vous informer de quelques-unes des particularités qui ont eu lieu dans notre re-

tour en Europe.

Nous avons resté si long-temps dans la baye de Bengale , que nous avions tout lieu de craindre que l'eau ne nous manquât avant que nous fussions au Cap, c'est ce qui nous decida à mettre à l'*île de France*. Quelques-uns des gouverneurs précédens ne vouloient pas toujours permettre aux étrangers de mettre pied à terre. Mais nous eumes permission d'aller par tout où nous jugerions à propos, à l'exception des fortifications qui nous furent interdites. Nous n'eûmes pas grand'peine à observer ces conditions. L'île passe pour l'endroit le plus formidable de l'univers ; mais nous n'y découvrîmes rien qui eût la moindre apparence d'une fortification. Il est surprenant que les françois aient négligé une place d'une aussi grande conséquence pour eux. C'est le seul établissemet qu'ils aient à l'est du Cap de bonne espérance , où ils puissent radoubier leurs vaisseaux. Ils y ont fait construire depuis peu un bassin  
qui

qui peut contenir treize ou quatorze vaisseaux en sûreté. La ville capitale est sans aucun fort ou place de défense, & c'est-là qu'ils gardent toutes leurs munitions navales & autres.

L'art n'a rien fait pour mettre l'île à couvert des incurtions; il seroit cependant difficile d'en faire une conquête complète. Le pays, à deux ou trois milles de la mer, est entourré de montagnes d'une hauteur prodigieuse; le seul passage qui conduit dans l'intérieur, est si étroit que deux ou trois cents hommes le défendroient contre toutes les forces de l'Europe. Mais rien ne seroit plus facile que de s'emparer de la capitale même, parce qu'elle est située au-dehors de ces remparts élevés par les mains de la nature. Rien n'empêcheroit de débarquer des troupes à un mille de la ville, du côté de l'est, sous la protection de quelques frégattes; une fois débarquées les deux partis auroient à peu près les mêmes avantages, excepté celui de choisir le

terrein , qui seroit à la disposition des assiégés ; mais l'enthousiasme qui accompagne d'ordinaire les assiégeans pourroit suppléer à ce défaut. Les magasins seroient alors détruits , & les troupes victorieuses se rembarqueroient sans beaucoup de perte. Les françois privés de toutes sortes de ressources dans l'orient , payeroient cher pour une négligence dont il n'est pas facile de rendre raison.

Le terrain de cette île est riche & fertile ; le bétail qu'on voit dans ses plaines prouve par son embonpoint l'excellence de ses productions. Cependant le nombre en est très-borné ; l'herbe, dont les plaines & les montagnes sont couvertes , périt inutile sur la terre , tandis que les habitans n'ont pas la moitié de la viande nécessaire. Ni le besoin, ni la cherté des vivres ne peuvent les décider à en garder une plus grande quantité. Ils disent que l'air du climat , salubre & bienfaisant pour les hommes , est fatal pour les animaux. Cette

assertion est fondée sur l'expérience des vingt dernières années ; durant cette période ils ont eu deux ou trois pestes qui ont emporté presque tous les bœufs du pays. Mais combien de fois n'avons-nous point eu des accidens de cette espèce en Europe ? Je ne vois aucune raison pour quoi cela arriveroit ici plutôt qu'ailleurs : l'île de France est située dans les vents alisés, ainsi il est rare qu'on puisse y respirer un air croupissant. A tous égards, elle est aussi bien située que Madégar, d'où ils tirent tout le bétail extraordinaire dont ils ont besoin pour leur consommation.

Avec un peu de vigilance & d'attention ; s'ils séparaient les animaux malades de ceux qui sont sains ; s'ils employoient ces expédiens simples qui ne manquent presque jamais de nous réussir, je ne fais pas le moindre doute que leurs paturages ne leur nourrissent beaucoup plus de bestiaux qu'ils n'en auroient besoin. Le petit nombre qu'ils



en élèvent est une preuve convainquante que le climat n'est pas si funeste qu'ils le prétendent.

Les volailles, les fruits, les végétaux y sont assez abondans ; mais à un prix si excessif que nous avons souhaité plusieurs fois de n'avoir pas mis le pied à terre.

Il y a quelque temps que la culture des épices est introduite dans l'île ; il ne faudroit qu'un peu d'encouragement de la part du gouvernement pour qu'elles y réussissent parfaitement bien ; il y viendrait aussi d'excellens vins, si les cultivateurs étoient protégés. Le gouvernement de la mère patrie influe jusque dans les colonies & y étouffe toute espèce d'industrie. Pour vous en convaincre il faut que je vous donne quelques instances de la conduite que M. de *Bussi*, gouverneur-général dans l'Inde, a tenue pendant une partie de cette dernière guerre : sitôt qu'il fut arrivé dans son gouvernement il s'empara, à un très-bas prix, de quelques mille esclaves qui

appartenoient à un seul négociant qui les tenoit occupés de la manière la plus avantageuse pour lui & pour la société. Ce même particulier avoit deux corsaires , l'un de quarante canons & l'autre de vingt ; il les avoit équipés sur son propre compte ; ils lui avoient coûté des sommes immenses. Ils étoient prêts à faire voile lorsque Buffi arriva ; il les arrêta & prit les équipages qu'il contraignit de s'embarquer dans les vaisseaux de roi , qui étoient déjà trop remplis d'hommes. Les deux corsaires restèrent à pourrir sur le rivage. Le marchand ne put supporter ce dernier coup ; il fit banqueroute & se sauva dans nos dominions ; la plus grande partie de la ville qui avoit des affaires avec lui , fut ruinée dans sa chute.

Il n'y a rien que de fort naturel en tout cela ; un artisan privé d'ouvriers , un propriétaire de navires sans équipages , doit nécessairement se ruiner lui & tous ceux qui subsistent par lui ; mais il est bien

étonnant que tout le monde s'accordât à censurer sa conduite & que personne ne s'avisât de trouver à redire au gouverneur. C'est avec toutes les peines du monde que nous avons pu persuader à quelques-uns des plus sensés que le marchand méritoit leur compassion, & que Bussi n'étoit qu'un coquin. Ils sont si accoutumés à de pareilles scènes qu'ils ne pensoient pas même à murmurer contre le gouvernement tyrannique qui les autorise.

Malgré ces exemples d'oppression, on voit encore des efforts extraordinaires parmi ces peuples pour améliorer leur sort. Le moindre encouragement de la Cour de Versailles rendroit bientôt l'île florissante.

La société y est sur un pied libre & facile. Les dames cependant sont bien éloignées d'avoir cette aisance & cette vivacité qui distinguent celles de leur mère patrie du reste de l'Europe ; mais elles possèdent une douceur & une affabilité qui enchantent ; ces aimables qualités auroient été

fatales à plusieurs d'entre nous , si nous avions resté plus long-temps.

L'île de *Bourbon* est dans le voisinage de celle-ci , on dit qu'elle est beaucoup plus agréable & plus fertile ; mais le défaut d'un bon havre , la rend d'une beaucoup moindre conséquence.

Notre passage de l'île de France à Ste. *Héleine* , a été fort agréable ; nous n'avons vu aucun de ces temps orageux qui sont ordinairement si terribles, dans le voisinage du Cap de bonne espérance.

Je n'ai jamais vu d'endroit plus stérile ni plus ingrat que Ste. *Héleine*. La côte tout au tour de l'île , haute de trois ou quatre cents pieds perpendiculaires , n'est qu'un rocher solide , sans la moindre verdure. L'intérieur est entrecoupé de hautes montagnes nues & sans pâture , si ce n'est dans la saison des pluies ; s'il fait une semaine de sec , il faut tuer la plus grande partie du bétail , ou le laisser mourir de faim ; mais la chose n'est pas

tout-à-fait à l'option des particuliers ; personne n'ose tuer un seul bœuf sans la permission du gouverneur, parce qu'il en faut constamment un certain nombre pour les vaisseaux de la compagnie , & que le reste est distribué également entre tous les habitans. Les brebis, les chèvres, les volailles n'y sont pas non plus fort abondantes ; mais il y a presque toujours de très-bon poisson. On y mange ordinairement des yams au lieu de pain. Les fruits sont excellens , mais il n'y en a pas plus qu'il n'en faut pour en faire souhaiter d'avantage. C'est là presque tout le produit de l'île. Le bœuf, la farine & tout ce qui est nécessaire à la vie vient tous les ans d'Angleterre.

Cette place ne coûte pas plus de trente mille livres sterling à la compagnie , & pour cette somme modique elle procure à notre flotte d'orient l'avantage d'y trouver des rafraîchissemens à son retour pour l'Europe. Bien plus ; comme on prend soin

d'y envoyer toutes les informations possibles en temps de guerre, elle y a souvent reçu des intelligences salutaires qui ont été cause qu'elle est arrivée en lieu de sûreté.

Mais quoique la nature ait refusé plusieurs de ses bénédictions aux habitans de ce pays, elle leur en a accordé une qui leur tient lieu de toute autre : les femmes ont les charmes & les qualités nécessaires pour adoucir toutes les amertumes de la vie, & faire oublier à ceux qui ont le bonheur de les posséder les horreurs de leur situation. Le peu d'usage qu'elles ont du monde les garde dans un degré d'innocence & de simplicité naturelle, qu'on ne rencontre dans aucune autre partie du monde. Tant de grâces & de charmes réunis nous arrachèrent presque à tous le cœur, & furent cause de mille plaintes & de mille larmes amères lorsque nous partîmes pour l'Europe. J'espère vous rencontrer à Londres en peu.

*Adieu.*

F I N.



